



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



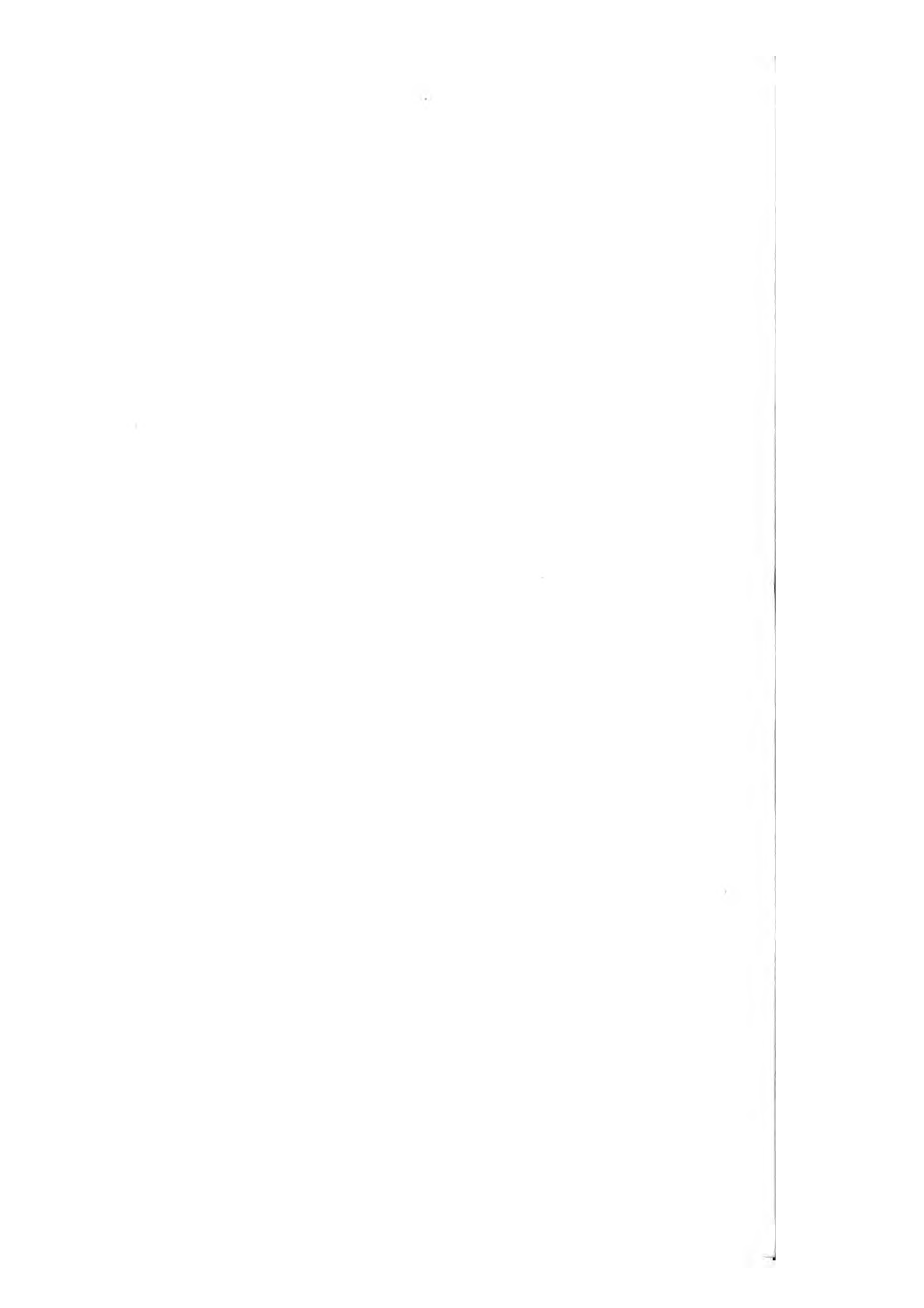
~~NS. 103 e. 20~~



1/k 2791 A.1







**DES LETTRES**

**1887-1900**

## DU MÊME AUTEUR

AU JARDIN DE L'INFANTE . . . . .	1 vol.
LE CHARIOT D'OR . . . . .	1 vol.
AUX FLANCS DU VASE suivi de POLYPHÈME et de POÈMES INACHEVÉS . . . . .	1 vol.
CONTES . . . . .	1 vol.
ŒUVRES CHOISIES ( <i>Édition du Monument</i> ), avec une préface de FRANCIS JAMMES, 3 por- traits d'Albert Samain, un Appendice et une Bibliographie complète. Vol. in-8° carré sur beau papier. . . . .	1 vol.
LE MÊME, avec un seul portrait, in-16 . . . . .	1 vol.

ALBERT SAMAIN

---

# Des Lettres

1887-1900

A FRANÇOIS COPPÉE, ANATOLE FRANCE,  
HENRI DE RÉGNIER, CHARLES GUÉRIN,  
PAUL MORISSE, GEORGES RODENBACH,  
ODILON REDON, ANDRÉ GIDE, RAYMOND  
BONHEUR, JULES RENARD, PAUL FORT,  
MARCEL SCHWOB, PIERRE LOUYS, ETC.

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS  
MERCURE DE FRANCE  
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

---

MCMXXXIII



IL A ÉTÉ TIRÉ :

22 *exemplaires sur Hollande Van Gelder,*  
*numérotés à la presse de 1 à 22*

220 *exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,*  
*numérotés de 23 à 242*

*et 10 exemplaires sur Japon impérial,*  
*hors commerce, marqués H. C.*



**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.**

**Copyright by MERCURE DE FRANCE 1933**

*L'éditeur adresse ses remerciements aux correspondants d'Albert Samain, ou à leurs ayants droit, qui ont bien voulu lui communiquer les lettres rassemblées dans ce volume.*

*La lettre à Anatole France a été retrouvée dans les papiers de Samain : elle était pliée dans une enveloppe où se lisent ces mots : « Monsieur Anatole France », ce qui semble indiquer que nous n'avons pas affaire à un brouillon ou à un double, mais à une lettre qui n'a pas été envoyée à son destinataire. — La publication de Thaïs dans la Revue des Deux Mondes (1<sup>er</sup> et 15 juillet et 1<sup>er</sup> août 1889) nous donne la date précise de la lettre : 10 août (1889).*

*La lettre à André Gide fut également trouvée dans les papiers de Samain : elle fut remise à son destinataire plus de trois ans après qu'elle avait été écrite.*  
*« Ce n'est que quelque temps après la mort de*

*Samain que je reçus l'admirable lettre qu'il m'avait écrite au sujet des Nourritures terrestres. Raymond Bonheur l'avait trouvée toute prête à partir sur la table de son ami. Un témoignage si précieux devait demeurer inséparable de mon livre : je le joignis à mon exemplaire personnel ; et c'est cette lettre qui servira de préface aux Nourritures, dans la réédition qu'Aveline se propose d'en donner bientôt. Je puis dire qu'aucun témoignage de sympathie ne me toucha jamais davantage. » (André Gide, dans l'Homage à Albert Samain, numéro spécial du Mercure de Flandre, Lille, août 1925.)*

J. M.

## A RAYMOND BONHEUR

Samedi matin

30 Avril 1887.

Mon cher Ami,

Vous avez reçu mon télégramme, et j'espère que vous aurez compris que je ne vous manquais pas de parole, mais que je reculais devant le temps par trop décourageant.

J'ai sondé le ciel ce matin. Tendue d'un bout à l'autre d'une désespérante couche gris de plomb, il m'a navré.

D'autant plus que cette tristesse dont il me pénétrait les yeux ici, à Paris, me serait, j'en suis sûr, descendue jusque dans l'âme, dans la grande solitude morne de la campagne à laquelle je ne suis pas fait comme vous.

J'avais aussi compris dans mon programme une promenade de nuit, une belle promenade

ruisselante d'étoiles, et je sentais qu'il la fallait irrémissiblement biffer. Tout cela a secoué mes résolutions, et c'est ainsi que je vous écris cette lettre au bureau, toutes fenêtres fermées, sous un jour blafard d'hiver, avec une basse lointaine faite des roulements de voitures dans la place du Carrousel, que je n'ai jamais entendue plus mélancolique en novembre.

J'aurais voulu pourtant vous voir. Je vous apportais quelques pièces de Rossetti, que j'ai traduites. Comme vous me l'aviez dit, c'est délicieux. D'une suavité d'imagination et d'une poésie de rêve extraordinaires. J'ai beaucoup de mal à traduire. Le texte ne se laisse pas violer commodément, d'autant plus qu'à la concentration hyper-elliptique de la forme s'ajoute la concentration quintessencielle de l'idée. Je ne réussis pas toujours d'ailleurs, et j'ai été obligé de laisser là plus d'un passage où, malgré toutes mes sommations, le sens se dérobaît, irréductible. Je vous montrerai ces passages. Peut-être à deux serons-nous plus heureux ? D'ailleurs, je ne considérerais pas cela comme une défaite absolue, car j'ai lu dans la *Préface* que Rossetti avait lui-même donné des commentaires de certains sonnets, comme Dante l'a fait dans la *Vita Nuova*.

Je ne me rappelle plus ce que vous m'aviez dit avoir entendu de Rossetti. N'est-ce pas *La*

---

*Demoiselle Bénie*, ou *La Demoiselle Bienheureuse*, comme vous voudrez?... En tous les cas, c'est bien ce que vous m'aviez dit, d'une inspiration exquisement blanche, d'une atmosphère diaphane et idéale, où les visions presque sans corps, toutes flottantes en lignes, se meuvent dans une musique lumineuse... Au fond de tout cela, un flux de tristesse continue et monotone, qui s'accumule à certains moments et se résout en une sorte de poignance.

Je ne sais si j'aurai le courage et la force de volonté d'aller jusqu'au bout ; car l'œuvre est longue, et mes moyens sont faibles. En tous cas, ce que j'ai trouvé jusqu'ici m'encourage beaucoup. Je vous enverrai peut-être d'ailleurs ce que j'ai traduit, la semaine prochaine. Vous tâcherez de vous débrouiller dans mon griffonnage, et vous ne creuserez pas trop là où le terrain vous manquera. C'est que je n'aurai pas compris moi-même.

Je voudrais aussi vous envoyer quelques vers dont je vous avais parlé ; mais il faudrait mettre au point plusieurs passages : car, tels quels, c'est trop défectueux, ou incomplet ; et je ne me suis pas encore trouvé dans l'heure où l'on fait, comme d'avalée, ces besognes d'un abord ennuyeux.

Et vous, avez-vous travaillé beaucoup ? Il y a longtemps, j'espère, que vous êtes remis de

votre fièvre de Paris. La Bonne Terre a déjà apaisé tout cela...

---

A RAYMOND BONHEUR

24 Mai 1887.

Mon cher Ami,

Je vous adresse ci-joint ce que j'ai traduit de *La Maison de Vie*. Avec ce que vous avez déjà, cela doit former entièrement cette partie du livre. J'ai réservé deux ou trois sonnets dont jusqu'ici je n'ai pu sortir. Même dans ceux que je vous envoie, vous trouverez par ci par là plus d'une lacune, plus d'une obscurité qui proviennent en partie de mon manque de métier, en partie aussi, je crois, de la forme apocalyptique du texte. Ce travail n'est pas sans m'avoir causé quelque lassitude, car la contention cérébrale qu'exigent certains sens à forcer se représente souvent; et de plus on se heurte à des

anglicismes qui se dérobent avec une ténacité désespérante à toute traduction, — d'autant plus énervants parfois qu'il ne s'agit que d'une simple particularité syntaxique, sans rien de plus curieux. Si je vous dis ces choses, c'est pour vous montrer que j'ai bien travaillé et que, si j'ai tardé tant à vous adresser quelque chose, la faute n'en est pas imputable à moi, mais à Rossetti...

N'avez-vous pas vu dans un dernier supplément du *Figaro* les extraits qu'il a publiés du prochain bouquin de Crépet sur *Baudelaire*? Il y a des tristesses de glas là-dedans qui vous résonnent dans le cœur, et qui se prolongent longtemps. J'ai ressenti cela. C'est très curieux de voir, dans ces quelques lignes très intimes de *Journal-Ame*, réapparaître les mêmes préoccupations latentes, tenaces, monotones, qu'il répète à satiété sous la rubrique *Hygiène-Conduite-Morale*, et qui reviennent chaque fois comme des coups de poings de contrition. Sous des formes diverses, c'est l'éternelle appétition de l'Ordre dans la vie : car, avez-vous remarqué combien Baudelaire a eu, à un degré étrange, le sentiment, presque l'obsession de l'Ordre, considéré à un point de vue suprême? Vous rappelez-vous par exemple ces deux vers :

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté...*



C'est ce sentiment qui, transporté dans le domaine esthétique, fait de ses poésies des chefs-d'œuvre de maîtrise. — Au fond, toujours le même, le rebelle, le damné de la Règle. Avec ces ferveurs de conscience, ces appétits violents de perfection morale, ces révoltes superbes des puissances spirituelles, comme on le sent bien souffrir sur ce chemin où la vie, de sa main de chair fatale et pesante, le traîne au mal par les cheveux !

Je me félicite quelquefois, en lisant de pareils aveux, de n'avoir pas connu jusqu'ici, autrement qu'à certaines heures désolées et rares, les angoisses de ce duel ; mais je ne m'en félicite qu'au point de vue inférieur du bien-être moral : car c'est peut-être là le meilleur de notre noblesse et de tout nous...

---

## A RAYMOND BONHEUR

Jeudi

3 Novembre 1887.

Mon cher Ami,

Je reçois votre lettre me rappelant ma promesse, et je viens vous informer, à mon grand regret, qu'il ne me sera pas possible de la tenir cette fois.

Il eût fait bon, pourtant, causer au coin du feu, en entendant le vent secouer les fenêtres. Je suis, ce soir, en vous écrivant, et je l'ai été d'ailleurs toute cette sale journée, dans un état de mal-être indéfinissable. C'est ce temps boueux qui me coule sa tristesse dans la moelle. Avec cela, veule à ne pas faire un geste, et la cervelle vide, lâche, sans une pensée. Tout l'amer de la vie me remonte ; il me semble que je touche le fond, je dirais presque la vase des choses, et toute mon âme résonne misère. Et puis cette dissolution lente en moi de l'énergie par l'analyse suraiguë, cette absence de volonté

physique, cette abdication de l'action, me laisse absolument sans défense devant le flux de spleen, et j'en souffre d'autant.

A ces heures découragées, je m'en veux alors de cet abandon où je me plais à vivre. L'avenir me fait peur ; je crains d'avoir à payer tout cela plus tard et d'accumuler des remords. Constatations vaines d'ailleurs : car je les sais d'avance, par l'expérience acquise, frappées de stérilité.

Je vous envoie les vers que je vous ai promis. Peut-être y trouverez-vous quelque écho ? Je vous adresserai ce soir une grande machine, *Les Litanies de la Luxure*, je pense l'avoir terminée. Il y a dedans des choses dont je suis assez content...

—

## A ANATOLE FRANCE

Paris

10 Août 1889.

Cher Maître,

Je viens d'achever dans la *Revue des Deux-Mondes* la lecture de la troisième partie de *Thaïs*, votre *Conte philosophique*. Or la mention : « *La suite au prochain numéro* » ne figurant pas au bas de la dernière page, j'en infère que le conte est ainsi terminé ; d'ailleurs la mort de Thaïs semble devoir clore définitivement la fiction.

Mais alors, Paphnuce ?...

Je suis resté béant devant cette figure dont le sens m'échappe, croyant m'être trompé, avoir mal lu. J'ai recommencé la lecture de la première partie (*Le Lotus*), espérant y trouver une explication inaperçue d'abord, quelque indication psychologique contenant en germe l'irrémissible déchéance finale. Rien de tel ne m'est apparu. Les éléments dont vous avez

composé l'âme du mauvais moine sont : le goût âpre de l'absolu, la fièvre de méditation, l'ardeur de contempler, la passion de croire, le tout monté au ton violent d'un tempérament paroxyste. Où sont les causes de la future damnation, là-dedans ?

Dans le passage où Antoine ordonne à Paul le Simple de prophétiser l'âme de Paphnuce, vous parlez d'orgueil, de luxure et de doute. Mais Antoine a commis ces trois péchés, et n'a point été rejeté.

Orgueil, — je n'en vois nulle trace.

Luxure, — est-ce pour être venu à Alexandrie chercher Thaïs ?... Mais il a su lui résister, quand elle a tenté de le séduire.

Doute, — personne moins que lui ne me paraît moins douter de Dieu, même dans ses plus effroyables crises de désespoir.

Peut-être avez-vous voulu, dans cette figure, nous montrer le fatalisme du Mal et du Péché ? Peut-être avez-vous résolu de nous faire voir que Paphnuce, suivant la logique et féroce doctrine de la Grâce, devait être, par prédestination, livré à l'Enfer, en dépit des prodiges de sa sainteté et de l'exaspération de ses pénitences ?

Il y avait là de quoi allécher les souriantes cruautés d'un dilettantisme supérieur. Mais c'était un jeu bien difficile à jouer ; et ces minus-

---

cules balances d'or, où vous pesez des idées et des sentiments... plus fins que les beaux cheveux de Thaïs, ne vous ont-elles pas trompé un peu ?...

J'ai eu, en arrivant à la fin, l'impression inquiète et mécontente de l'oreille qui, dans une mélodie, ne retombe pas sur la tonique.

Cette impression m'a poursuivi, — pourquoi ne dirais-je pas : agacé, au point que pour m'en délivrer, j'ai eu l'idée, très prétentieuse sans doute, mais très spontanée et sincère, de vous écrire pour m'en délivrer l'esprit.

La *Revue des Deux-Mondes* m'aurait peut-être répondu dans six jours. Mais, quelquefois, six jours, c'est bien long. Daignerez-vous les abréger ?...

UN LECTEUR,

tout baigné de vous encore comme d'un enchantement de roses et de miel, d'évangélique lumière, de suavités féminines et de caressante sagesse ; et dont l'âme s'est bercée, très lente, aux harmonies de votre beau style déroulé à larges plis comme une étoffe magnifique et douce, comme une soie merveilleuse toute chargée de fruits, de feuillages et d'oiseaux, dans un sourire de couleurs.

---

## A RAYMOND BONHEUR

Jeudi

23 mars 1890.

Mon cher Ami,

Comme je vous l'ai promis, je vous adresse, incluse, la copie des *Femmes Damnées* de Baudelaire. J'ai constaté une fois de plus que cet exercice est de tous points excellent pour vous faire pénétrer dans l'intime d'une chose. J'ai presque l'envie de copier toute une partie de sa *Tentation*... Ces *Femmes Damnées* sont admirables... Je les mets parmi les plus beaux vers de Baudelaire, et des autres. Il en est qui se prolongent en des répercussions d'âme inexprimables. Et quelle puissance d'incantation ! Et quelle transmutation du verbe, sous le jet de lumière intellectuelle !... Décidément, les grands sont les grands.

Je lis en ce moment Obermann, que j'ai trouvé sur le quai. C'est très bien, très bien. Point à lire d'un bout à l'autre, puisque ce ne

sont, somme toute, que des *essais*. Mais d'une pensée fière, et d'un large horizon. Je ne puis croire que ce bouquin soit de 1804... Comme certaines âmes avancent!... Bien des pages pourraient être, même de forme, signées d'hier... Au fond, c'est là le romantisme à son aurore, le vrai, celui dont l'autre n'a été que le travesti pittoresque, et rapin. La libération de l'esprit oppressé de classicisme, jaillissant en élans de spiritualité vers la nature, — la conquête de la poésie personnelle... Ce mouvement était vraiment très beau. Qui sait? peut-être dans cette époque tournée en ridicule par les *gilets rouges*, trouverait-on, si l'on avait le courage d'aller les chercher, des choses bien intéressantes. Obermann n'a point dû être seul. Un retour de ce genre vers le Premier Empire (le temps de Chateaubriand, M<sup>me</sup> de Staël, Jouffroy, Joubert, Chénier, Benjamin-Constant), est comme vaguement dans l'air et serait assez piquant pour des amants de *Mademoiselle de Maupin*... Après tout, en peinture, David, plus tard Ingres, n'est-ce pas un peu la même chose?...

---



## A RAYMOND BONHEUR

Lille, 13 septembre 1890.

Mon cher Vieux,

J'ai reçu hier matin votre lettre de Magny. Comme vous le voyez par l'enveloppe, contrairement à mes premières prévisions, je me trouve encore à Lille en ce moment...

Je ne me plains pas d'ailleurs de ce tour qu'ont pris les choses ; et, la part du feu faite, je mène ici une bonne vie reposante et grasse, où je me plais fort. Après ce surmenage de notre voyage et l'écrasement de ce Londres excessif, le contraste est assez violent, et d'ailleurs ne manque pas de douceur. Je rumine, le ventre au chaud, dans la bonne paille honnête de la vie bourgeoise, et, avec des yeux tranquilles et monotones, je regarde tout ce qui se passe autour de moi ; et je fais, non pas peut-être des découvertes, mais des constatations qui ont presque un air de nouveauté. Il semble

---

vraiment que cette province, avec son flot calme et mince, étroitement canalisé, son boire, son manger, son dormir, son travailler et sa familiarité, « pour nous qui nous retournons quelquefois en de telles insomnies sur notre lit », ait bien trouvé à sa façon le sens de la vie. Paris ne m'apparaît, vu à cette distance, que comme un luxe, que comme un artifice, qui doit être traité comme tel. Et j'envisage, à de certains moments, la possibilité d'une retraite non sans douceur en de semblables somnolences. Je sens que ce qui me reste de mes dix-huit ans proteste avec horreur contre de semblables suppositions ; mais mes dix-huit ans commencent à être loin...

Je vous remercie fort de vos propositions, pour Magny ; mais il sera trop tard quand je serai de retour à Paris pour en profiter. Vous êtes-vous remis à votre musique, comme vous en aviez une furieuse envie ? Moi, j'ai bouquiné et, les premières fois, vraiment avec délices. Quand, bien installé dans mon silence de petite chambre de province, j'ai entendu tomber en moi la pluie rafraîchissante de la pensée, j'ai éprouvé une jouissance, une plénitude intime, comme une récupération de mon moi, qui m'a semblé vraiment plus que suffisante comme indication intérieure. Notre vie est là, je vous le dis en vérité. En ce qui concerne mes vers,

je m'en occuperai de retour à Paris, mais je manque vraiment d'entrain.

Je vous serre la main bien fort. J'ai reçu lettre de B\*\*\* m'envoyant épreuve à corriger de mon sonnet « *O Faust* ». Il paraîtra probablement dans la prochaine *Etoile*.

---

A RAYMOND BONHEUR

7 Juillet 1891.

Mon cher Bonheur,

J'ai reçu votre lettre; je continue à aller assez bien; — les forces reviennent, je le sens, mais assez doucement. Il faudra un moment pour que je sois rétabli, et surtout, un régime d'accalmie. Je ne me sens pas encore assez vaillant pour faire, avec fruit, la sortie dont vous parlez. Je reprends néanmoins du ressort; mais, du côté de l'intellectualité, je commence à peine à sortir de l'indifférence. J'ai l'envie

de lire, ces jours-ci, le dernier de Paul Margueritte, qui me semble devoir être très bien. Vous ne le connaissez pas, je crois ? *La Force des Choses*. L'œuvre doit être d'une mélancolie vraie, celle d'une belle âme triste.

Vous me demandez quelques vers, — lesquels, mon Dieu ? Vous savez que depuis des temps je n'ai senti nulle sollicitation intérieure de ce côté. Peut-être après ce passage de maladie, retrouverai-je quelque goût à descendre au Jardin... Seulement voilà : les autres éprouvent-ils cela ? C'est toujours le même jardin, dont je connais maintenant tous les recoins, où je ne peux plus me perdre, et où je sais d'avance quelles fleurs je rencontrerai. Puis, la grande jouissance étant dans l'effort, il est des choses qui me semblent trop faciles ; j'ai presque peur de ma virtuosité, j'ai presque honte, dirais-je, d'escamoter l'émotion d'autrui, par des accords que j'ai tellement dans les doigts, que je les donne, sans rien qu'à peine une légère vibration chez moi. Le point d'orgue suspendu sur ma tête me paralyse dans mon élan, qui s'interroge sur sa sincérité, juste au moment où il devrait peut-être s'abandonner.

O, Seigneur, un grand verre d'eau fraîche et vive puisée à la bonne source des naïvetés !...

## A ODILON REDON

Lundi soir

21 mars 1892.

Cher Maître,

J'obéis, en écrivant cette lettre, au besoin de vous redire ce que je n'ai pu que fort imparfaitement vous exprimer, dans la gêne toujours paralysante d'une première entrevue : chez certaines natures, l'enthousiasme a en quelque sorte ses pudeurs, et j'avais l'indéfinissable doute de ne pas avoir assez montré le mien.

En sortant de ces terrifiantes magnificences auxquelles j'avais été admis, j'avais l'âme et l'esprit en fièvre, je vibraïis cet éréthisme ardent des suraiguës jouissances d'art, et bras dessus bras dessous avec mon ami Raymond Bonheur, dont toute la pensée — il est, je le crois, superflu de vous le dire — s'associe à la mienne dans cette lettre, nous avons entonné en votre honneur ce cantique profond, sincère et silencieux que se renvoient les yeux tout brillants encore

des flammes qu'un beau rêve y a fait monter.

Il me semblait avoir bien compris votre art, mais je craignais d'avoir mal rendu mon sentiment, parmi ces formules, ces remarques, ces analogies vagues que les premières émotions suggèrent.

Ainsi, quand j'avais parlé de Poe, j'avais établi une similitude qu'il me semble sentir chez lui comme chez vous, d'extraire l'essentiel, de réduire les facteurs esthétiques en leurs éléments premiers ; de dégager du sujet élu, par une sélection autoritaire et opiniâtre, toute l'intensité d'*âme* qu'il peut recéler.

D'où le choix d'Idées extrêmes, — j'emploie exprès ce mot pour désigner vos dessins, véritables poèmes, — et, dans ces idées, d'un point central, unique, absolu, où tout doit converger, pour lequel tout est gradué, auquel tout doit être sacrifié, accessoires ou comparses, et d'où jaillisse — violemment éblouissante ! — la spiritualité ramassée au cœur de la matière !

Ce n'est point là le seul aspect de votre œuvre, mais les choses n'existent que par leur maximum, et c'est là l'impression dominante et supérieure à toute autre que j'emportai : celle d'un art qui, à travers ses contrepoints savants, ses fugues merveilleuses de blanc et de noir, va en quelque sorte à la métaphysique ; d'un

art qui poursuit son verbe obstinément, implacablement, même (et non point *surtout*) à travers les déformations, les monstruosités, la splendeur des bestialités horribles, et qui le somme de se rendre, tout frissonnant et déjà à demi engagé dans l'au-delà.

Par ce temps où le symbolisme est servi à toute sauce, c'est à vous, rare entre tous, que ce beau mot pourrait le mieux être appliqué ; car il n'est point chez vous le fait de pédante esthétique ou de laborieuses rhétoriciées, mais il jaillit spontanément de la révélation intérieure. Or, cette révélation, quand même elle pourrait vous paraître à tels instants inconsciente, n'est que la réapparition aux heures riches et divinatoires de l'inspiration, de ce qu'a laissé descendre dans ses intimités profondes une âme de penseur noble et triste penchée sur la mystérieuse nuit.

Excusez-moi de vous dire tout cela très mal et très imparfaitement, pour n'avoir en vue que le sentiment vrai qui m'a dicté ces lignes, après l'heure délicieuse que je vous dois, et dont j'ai très précieusement décoré mon souvenir.

---

## A RAYMOND BONHEUR

12 Août 1892.

Mon cher Ami,

Vous voyez que j'ai bien travaillé cette semaine ; en effet, dès dimanche matin je me suis attelé à ma petite *Xanthis* pour qui, je l'avoue, j'ai un faible, et j'ai terminé le premier jet dans la soirée de lundi ; mardi, j'ai commencé la correction, le fignolage ; et j'ai recopié dans la soirée de mercredi. Celle d'hier a été employée à un refignolage général et à la refonte de quelques paragraphes. Telle quelle, je vous l'envoie, somme toute ravi, surtout de la bonne atmosphère dans laquelle j'ai écrit ces pages, et du *plaisir* que j'ai éprouvé à *peiner* sur ce que je voulais rendre. Il y a eu naturellement beaucoup d'impatience, pas mal d'énervements, mais l'ensemble moral était bon. Ne trouvez-vous pas le titre drôle ainsi et d'une saveur aimablement surannée, avec son sous-titre



explicatif ? Enfin, voyez. Tenant à vous l'envoyer ce soir, je ne vous en dis pas plus, et je vous serre la main bien affectueusement.

Si vous rencontrez dans vos promenades intellectuelles ou autres quelque épigraphe plus piquante ou plus profonde, — du Shakespeare, — du Dante, — du Bossuet me plairait assez, — conservez-la-moi.

---

### A RAYMOND BONHEUR

Samedi

20 Août 1892.

Mon cher Ami,

Je vous adresse incluses les quelques rectifications que j'ai faites aux passages que vous savez. J'ai écourté l'épilogue de façon à lui laisser des proportions plus justes avec l'ensemble ; et, quant à la moralité, je l'ai remplacée par les quelques lignes que vous verrez. Il y a, à travers tout cela, des petites choses dont je suis content ; je voulais vous l'envoyer il y a déjà deux jours, mais les cha-

---

leurs épouvantables m'ont littéralement accablé.  
Vous aussi, je m'en doute...

—

A PAUL MORISSE

Vendredi

Août 1893.

Mon cher Morisse,

Rien ne pouvait plus me surprendre en effet que ta lettre, je parle de la première ; et je réponds incontinent à la seconde que je viens d'ouvrir, et dont l'affection toute chaude m'a fait du bien au cœur. Figure-toi qu'elle m'a pris au saut du lit, ta première lettre ; et je me rappellerai longtemps mon impression d'effarement, quand en ouvrant les yeux, — il était huit heures un quart du matin, — j'ai vu devant moi le facteur, impassible et grave, qui me tendait une plume pour émarger au cahier des chargements. J'ai vite reconnu ton écriture, mais le petit morceau de papier jaune collé par la poste autrichienne me déroutait absolument.

Tout en me frottant les yeux, et encore mal réveillé, j'ai fait sauter l'enveloppe ; et alors, dès les premières lignes, il m'a semblé voir se lever devant moi tout un horizon matinal et frais de montagnes, avec de blanches cascades de torrents, et des buissons encore tout trempés de rosée et pleins de fraises sauvages... Le caractère parfaitement inconnu de l'endroit d'où tu datais ta lettre (Turnitz ?), cette mention vague et quasi légendaire : « *Basse Autriche* », te situait à mes yeux dans un pays de rêve, dans une contrée bleue et douce, flottant de certains coins de Jean-Paul à certains coins de cet étrange Tyrol de Musset, qui a si fortement impressionné mes dix-huit ans... A te retrouver là, il y avait pour moi, je t'assure, je ne sais quelle bizarre sensation de vivre du rêve ; car par l'intimité que j'occupe dans ta pensée, il me semblait moi-même y être, et il n'est pas jusqu'à ce nom comme un peu suranné de vieille petite ville grand-ducale qui ne me causât un attendrissement.

...Alors te voilà là-bas, grand fou ! Comme tu suis bien ta ligne, et comme ta voie est bien à côté. Tu es tranquille pendant un moment ; tu commences même à prendre une assiette... Puis, patatras ! Tout dégringole ; ou plutôt, tout voltige en l'air. Et le plus beau, c'est qu'au milieu de tout cela circulent toujours de beaux

projets, majestueux et imposants comme de vrais mâts en partance... Après tout, il est préférable que les choses aient ainsi tourné pour toi... et pour Elle. Je vois trop quelles tristes années tu te préparais. Te voici maintenant redélivré et heureux. Oui, heureux ; je crois qu'aucune des lettres que j'ai reçues de toi ne respire la même sécurité intérieure, le même repos d'âme ; il y a, dans ta joie physique à vivre, quelque chose de lumineux et d'enfantin. Sont-ce les grandes montagnes qui ont produit ce miracle-là ?...

J'ai lu tes vers... Les as-tu fait là-bas ?... Ils sont très bien. Quant à ce que tu dis relativement à leur obscurité, je trouve la précaution inutile. Ces formes torturées où tu te complaisais d'ordinaire, ces expressions elliptiques où ton imagination éperdue de subtilité condensait dans une réalisation inquiète tout un rêve pressenti, ont fait place à un large flot très docile, contenu dans ses rives, et d'une douceur tendre de *lied* allemand. Serait-ce en effet la « bonne Allemagne » qui t'aurait guéri de tes fièvres, et qui aurait baigné de son lait cette pauvre âme de Paris si recroquevillée et crispée ? Je ne sais. Il y a incontestablement modification dans ta facture.

...Je reprends ma lettre, venant d'être dérangé. Tu me demandes de te parler de *La*

*Walkyrie*. Ah ! que n'es-tu ici ! Quelles soirées aurions-nous passées ensemble !... Je commence par te dire cela, parce que la première fois que je suis allé la voir, la plus forte émotion que j'aie éprouvée, ou au moins la plus pénétrante, m'a été donnée par toute la fin du premier acte, par le grand duo du frère et de la sœur enlacés au fond de la cabane, devant l'adorable décor de la Forêt Nocturne... Est-ce parce que tu m'avais parlé avec tant de passion de ces choses, que tu m'avais chanté des lambeaux déchiffrés par toi, que ton souvenir était mêlé à cette musique ? Mais des bouffées de notre ancienne vie me remontaient au cœur avec les grandes vagues de l'orchestre et me submergeaient dans une mer de douceur infinie et passionnée ; et à certains accords que je ne puis définir, à certaines suites de notes « très allemandes », si tu veux, le meilleur de certains coins de notre voyage du Rhin et la poésie de certaines minutes complètes, la réalisation de certains soirs surtout, me faisaient venir des larmes aux yeux... Et il me semblait que l'essence même de notre amitié se dégageait de là comme un parfum. Me comprends-tu ? Je sens que je veux exprimer là tout le fluide d'une sensation, et la précision des mots me trahit.

Du second acte, je dois te dire que je ne me suis senti pris qu'à l'arrivée de Siegmund

---

et de Sieglinde. Mais alors, quand la Walkyrie est apparue et que le grand dialogue s'est engagé, j'ai été saisi de ce froid du sublime qui descend par moments jusqu'aux os.

Quant au troisième acte, c'est à genoux qu'il faudrait l'entendre tout entier. Cela, c'est surhumain. Après toutes mes auditions, mon sentiment ne change pas. C'est le tien aussi, n'est-ce pas ? Nous avons ici un Wotan admirable, Delmas, qui a dit toute la scène avec une majesté, une force, une « bonté » incomparables. Au moment où la Walkyrie commence à s'endormir dans ses bras, et où son cœur de dieu fléchit et se fond peu à peu en tendresse humaine, quelque chose de grand, de religieux, de sacré, descend dans la salle... Il semble, par moments, qu'on entend comme un petit frissonnement des âmes...

Le vent qui passe et vous effleure le front semble venir de très loin, d'*ailleurs* ; et, de sa propre personnalité on n'a plus qu'un sentiment confus, aboli, n'existant plus soi-même que par un cœur qui se gonfle de soupirs trop profonds, et se sentant tout entier résorbé dans l'absolu de l'œuvre. Nous avons eu ici Van Dyck et Caron. Tu les as entendus tous deux ; ils sont tout à fait bien, sans me faire éprouver toutefois ce que me donne Wotan...

A ce propos, tu ne m'as pas dit, dans ta

lettre, si tu travaillais toujours ta musique. Il y a là pour toi une telle source de profondes joies que tu ne peux l'abandonner. En parlant musique, je pense à Bonheur, que je sais t'intéresser. Il va bien et travaille. Mais il s'était la dernière fois fourvoyé, m'a-t-il avoué. Te rappelles-tu les réserves que ma lettre te faisait relativement à son *Ouverture*, que je trouvais d'ensemble trop sec, sans large flot mélodique, sans phrase féconde. Il l'a fait jouer ; et, dès les répétitions, il a compris qu'il s'était trompé ; il avait *voulu* faire quelque chose, en s'imposant en quelque sorte de lutter contre certaines tendances en lui. En art, la volonté, seule, ne mène pas loin ; elle n'est pas la vie, et ne donne point la vie. Et c'est tellement vrai que je soutiendrais presque ce paradoxe, que c'est *l'inconscient* seul qui la donne, en signifiant par ce mot les forces latentes emmagasinées au fond de notre être par notre sensibilité, forces dont nous n'avons pas nous-mêmes une connaissance exacte, et qui à certaines heures d'entraînement cérébral et de passion, se font jour tout au travers de nous et jaillissent, toutes chaudes et brûlantes, des profondeurs...

Il est minuit. Je voudrais t'envoyer cette lettre sans retard. Je coupe donc brusquement la communication.

Tu vas recevoir le *Jardin de l'Infante* en

---

même temps que cette lettre. La pensée me vient maintenant, ou plutôt tout à l'heure, que j'aurais pu t'écrire un sonnet sur la page de garde. Enfin...

Tu sais, sans doute, par les journaux allemands que malgré les chaleurs l'Opéra est toujours comble.

A propos, as-tu reçu *La Merveilleuse Doxologie du Lapidaire*, de Denise ? C'est très beau, je trouve, et d'une pensée vraiment profonde et superbe. C'est décidément un grand catholique.

---

## A RAYMOND BONHEUR

Jedi

Septembre 1893.

Mon cher Vieux,

Je vous écris aujourd'hui d'un café d'Annecy où j'attends mon café au lait. J'ai trouvé hier à la poste votre bonne lettre qui m'attendait depuis quelques jours et aurait pu m'attendre



plus longtemps, si je n'avais pas eu l'occasion de quitter Talloires pour venir ici ; car depuis samedi dernier, j'habite le petit village que je viens de vous dire, et qui est placé dans une situation vraiment délicieuse. Combien je regrette de ne pas vous avoir ici pour vous faire partager mes admirations ; puis il y a des coins où votre convalescence serait adorablement dorlotée. Avec le temps de septembre qu'il fait et la fraîcheur qui tombe des grandes pentes boisées de la montagne, il y a ici une atmosphère exquise pour des nerfs de malade. Je ne saurais vous dire à quel point je trouve ce pays joli. J'ai des matinées où la douceur de la lumière, la pureté de l'air, le frisson des feuilles sur la rive, la transparence de cristal du lac, la beauté des montagnes tendues comme de mousselines nuancées et pâles, me font croire que je vis dans un rêve. L'autre jour, j'ai bien éprouvé cette sensation panthéiste, — que j'ai vue déjà notée ailleurs, dans *La Tentation*, par exemple, — je veux dire l'irrésistible besoin de me mêler, de me perdre dans toutes les formes de la vie qui m'entouraient, de me dissoudre dans l'air, dans l'eau, de disséminer ma personnalité abolie dans les multiples jeux de l'apparence de l'Être. C'est une sensation d'attraction qui, angoisse à part, est très voisine du vertige ; c'est le même phénomène d'absorption. Oh ! nous passerions

tous deux, étendus dans l'herbe, au bord de l'eau, des heures charmantes dans le genre d'ailleurs de celles que nous avons vécues dans ce joli vallon de Magny, vous savez, où nous avons lu Maeterlinck... Décidément ces impressions d'à mi-côte sont celles qui me pénètrent le plus.

J'ai voulu goûter des autres. J'ai fait, il y a deux jours, une ascension pas dangereuse, mais très laborieuse. Eh bien ! tout là-haut, j'ai éprouvé incontestablement des émotions de grandeur et de puissance qui m'ont remué ; mais, quand je suis redescendu, et que j'ai retrouvé mon lac, il m'a semblé que je revoyais une amie. Il est si vrai que l'eau a toujours été pour moi l'ineffable enchanteresse ! Et puis, dans ces ascensions, — c'est peut-être une infériorité, je l'avoue, de penser à ces misères, — mais, je suis toujours gêné par le côté club-alpiniste. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Je croise en route de solides gaillards, guêtrés jusqu'au ventre, ferrés comme des chevaux, qui filent à grandes enjambées, plantant ferme, dans la rocaïlle, leur grand alpinstock et montant droit devant eux sans se retourner, sans rien regarder, substituant à toutes les joies grandioses la supputation des kilomètres avalés et n'éprouvant que ce que j'appellerai des jouissances topographiques, et passant leur

temps à courir de tous côtés, la longue-vue au bout du nez, pour numérotter les magnificences qu'ils ont sous les yeux. Décidément, quand je les vois ainsi opérer, je me sens bien de la race de Marthe, de ceux qui sont *assis aux pieds du Maître*. Et l'action, symbolisée sous cette forme très élémentaire, mais d'une analogie exacte, me paraît toujours un peu ridicule...

J'ai été très sensible à ce que vous me dites pour *le Jardin*. Je n'ai pas de nouvelles nouvelles à vous donner à ce sujet. J'attends toujours réception de quelques-uns. Il est possible que je ne reçoive rien du tout, après tout. Pourtant, de Régnier cela m'étonnerait. A ce propos, figurez-vous que je voulais vous écrire l'autre dimanche pour vous dire de lire vite ce qu'il a donné au Mercure. J'en ai été absolument ravi, comme d'une des choses d'imagination les plus exquises que j'ai lues, et je voudrais donner à ce mot *imagination* la signification radicale, c'est-à-dire le don des images. Le mélange délicat des voluptés de la couleur et des formes avec le plaisir supérieur des idées, constitue un ensemble où mon esprit trouve bien son compte. Et puis c'est de l'art vraiment aristocrate. Maintenant — peut-être faut-il être dans de bonnes conditions pour le goûter, car c'est exclusivement de l'art.

Ce n'est pas du tout, par exemple, ce que vous

---

avez pu trouver dans Balzac et Stendhal, où notre cœur (je n'ai pas, sous ma plume, d'expression qui me paraisse plus caractéristique, et j'en reviens aussi toujours à cette vieille division de l'intellectuel et du sentimental), où notre cœur, dis-je, se trouve vite engagé. Je respire maintenant, en reprenant tels de ces livres, le parfum de mélancolie et de douceur qu'on sent en rouvrant un tiroir où se fanent, vieux papiers et vieux riens, des reliques d'heures qui furent chères. Ces livres sont ainsi bien, bien près de nous...

---

## A PAUL MORISSE

Mardi

Octobre 1893.

Mon cher Vieux,

Je n'ai pas encore répondu à toutes tes bonnes lettres pour la raison que j'étais en voyage. Je suis parti de Paris en effet depuis le 20 août et

ne suis revenu qu'il y a quelques jours, le 25 septembre. J'ai passé mes vacances dans un délicieux pays, sur les bords du lac d'Annecy, en Savoie ; et je me suis grisé là de sensations de nature. Je ne crois pas encore avoir ressenti à ce point l'ivresse douce des choses épanouies dans une harmonie parfaite ; et j'ai des souvenirs de radieuses matinées, vécues de la vie légère et exaltée du rêve, toute l'âme dissoute dans une divine lumière ! Les journées ont filé avec une extraordinaire rapidité, et me voici de nouveau à Paris, collé devant mon pupitre, sans trop savoir comment cela s'est fait. J'ai reçu tes lettres là-bas. Je me rappelle même que c'est par une journée charmante que je les ai trouvées à la poste. J'avais ainsi déjà l'âme heureuse, et tu ne saurais croire quelle douceur y ont ajoutée ces petites enveloppes parties pour moi du fin fond de l'Autriche et venant, à travers les ricochets de la route, me retrouver fidèlement et m'envoyer au cœur, en les ouvrant dans ce frais et particulier soleil de voyage (je ne sais si tu me comprendras), un pénétrant parfum d'amitié...

Ce que tu m'as dit de mes vers, venant de toi, m'a *profondément ému* ; et si ton sentiment pour moi t'a emballé un peu en t'enlevant l'équité froide du critique, j'avoue que je me suis laissé faire, délicieusement grisé un instant

par la chaleur jaillissante de tes phrases. La délicatesse aimante qui t'avait dicté l'anecdote de la jeune femme du conseiller ne pouvait manquer non plus, tu le penses, d'éveiller aussi en moi un écho. C'est une des formes les plus exquisés que peut revêtir pour un délicat cette chose très élastique : la Gloire.

Tu me demandes dans tes lettres que je t'envoie tout ce qui aura paru sur *le Jardin de l'Infante*; jusqu'ici cela se réduit à fort peu de chose. Quelques lignes de Philippe Gille dans *le Figaro*; plus un article de Gustave Geffroy dans *La Justice*, un article sensiblement à côté et dont je ne suis en quelque sorte que le prétexte, et qui s'appelle *L'Idée en Poésie*; j'en ai été à demi content, parce que d'après ce que l'on m'avait rapporté de Geffroy, je pensais qu'il allait faire du *Jardin* une critique serrée et compréhensive. A la place j'ai trouvé toute une dissertation dont je n'ai même pas beaucoup goûté l'idée générale, à cause des obscurités de forme qui m'ont empêché de la bien saisir.

Il est possible d'ailleurs qu'à l'occasion Geffroy refasse, mais alors d'une façon directe et exclusive, l'article qu'il n'a fait qu'ébaucher. C'était sur lui pourtant que je comptais le plus, et des chroniques lues çà et là m'avaient donné une vive inclination pour son sens esthétique et pour sa large philosophie.

J'ai reçu par contre de très jolies lettres de Régnier, de Camille Mauclair, de Rodenbach. Maeterlinck, ni Mallarmé ne m'ont répondu. En résumé, je suis très content de m'être débarrassé de ce qui, avec les années, devenait pour ma paresse une obsession. Heureusement que Bonheur m'a aidé ; sinon je crois que je n'aurais jamais eu le courage de fouiller dans toutes mes vieilles paperasses pour repêcher les éléments d'un livre. Je ne sais si tu éprouves comme moi à certains jours (et ces jours se présentent souvent) l'horreur des griffonnages anciens, où ce qui m'a grisé dans la fièvre de la création m'apparaît desséché, décoloré, pâle et pauvre ! Que cette impression soit exagérée et fausse, je le sais ; cela ne m'empêche point de la subir et, je te le dis, à certaines heures, avec une intensité de tristesse extraordinaire. Cependant, comme il faut que tout en nous soit contraste et complexité, ce même moi que je viens de te montrer reculant avec appréhension devant sa pensée et l'enfouissant au cimetière d'un tiroir, garde une insensibilité qui m'a étonné vis-à-vis des appréciations extérieures. Je ne dirai pas naturellement que certains éloges ne m'ont pas fait plaisir ; mais au vrai, ce plaisir n'était pas celui qu'on pourrait supposer, et il était falot et de courte durée. Je ne puis pourtant pas jouer au blasé, n'est-ce

pas ? D'un autre côté, le sort immédiat de mon livre me laisse presque indifférent ; et ici je vais montrer un orgueil bizarre, après la confession que j'ai faite dix lignes plus haut de mes découragements. Oui, je puise une sorte d'indifférence un peu hautaine et en tous cas nullement jouée dans cette idée qu'il y a, dans ce que j'ai fait, une force de beauté, et que cela tiendra, et que cela doit rester. Arrange comme tu pourras toutes ces contradictions.

Ce qui est certain, c'est que je ne suis pas content tout à fait, c'est que je n'ai pas encore fait ce que je voudrais avoir fait. Quoi ?... Je ne saurais préciser. Quelque chose de grand, — quelque belle création de rêve comme *Hérodiade*, — quelque beau drame de philosophie, de pensée et de passion comme *Axel*, — quelque poème de spiritualité éperdue comme les poèmes de Poe... Ne ris pas de ces aveux, ils sont l'expression même de mes tristesses, parce que je vois, avec les années, que les idées d'où pourraient sortir de pareilles œuvres ne s'emparent pas assez vigoureusement, assez puissamment et passionnément de mon esprit pour le féconder.

J'ai peur alors que cela n'arrive jamais et que je finisse ma vie sans m'être exprimé dans quelque œuvre définitive. Et, c'est curieux, je sens, pourtant, qu'un simple prétexte m'étant donné, ou plutôt qu'un cadre m'étant



composé du dehors, les énergies de mon imagination et de ma pensée s'y dépenseraient avec bonheur et aussi peut-être avec puissance...

Il me semble que j'avais différentes petites histoires à te raconter, mais je ne me les rappelle plus. Il s'agissait de Dubus, je crois, qui a été très malade pendant deux mois des suites du haschisch qu'il avait absorbé avec excès. Il est bien changé, maigri et triste. Toujours le même violon, mais les cordes bien détendues.

—

### A PAUL MORISSE

Jeudi

6 Décembre 1893.

Mon cher Vieux,

J'ai reçu hier ta lettre et l'ai décachetée avec une mine de contrition que tu aurais dû voir. Je ne cherche pas à le dissimuler. J'ai été très coupable de ne pas t'envoyer, après tes bonnes et chères lettres, les journaux et articles que tu me demandais. Il est vrai que c'était si peu de chose, et vraiment si peu intéressant, que

je n'étais guère entraîné à le faire. Mais tu ne sais pas le plus bizarre de l'histoire, ou plutôt tu l'as déjà deviné en ouvrant l'enveloppe, c'est que je t'ai écrit, la lettre était faite, complète, parachevée, et je ne l'ai pas mise à la poste. Elle attendait tranquillement dans un buvard. Quoi ? Je n'en sais rien... Cherche-moi toi-même une explication dans les anomalies du vouloir ? Comme tu verras, cette lettre t'avait été écrite je ne sais plus quand, il y a de cela une éternité, en tous les cas tout aussitôt après avoir reçu tes lettres là-bas, en voyage.

Depuis, je n'ai pas grand'chose à y ajouter. Nul article que celui de Quillard, que tu as lu et dont je me déclare très satisfait. J'ai reçu d'autres lettres et billets : Mallarmé, Rodenbach, Jules Renard, Gourmont. D'ailleurs, je m'étais dit — et quelque jour de grande énergie je le ferai — que je copierais à ton intention toute cette correspondance où ton amitié trouvera çà et là de quoi s'intéresser. Camille Mauclair aussi, un tout jeune et que tu n'as nullement connu, il n'a que vingt-deux ans, — m'a adressé une jolie lettre...

Je viens de relire la lettre ci-jointe (1) et je ne vois rien à changer aux réflexions que j'y ai faites.

(1) Il s'agit de la lettre précédente, d'octobre 1893.

Et toujours, et plus que jamais je suis hanté par l'idée de faire une œuvre que je vois surtout sous la forme dramatique. Remarque qu'il ne me faudrait rien qu'un point de départ, pour lequel je me passionne pendant seulement huit jours, le temps de mettre la machine en train et d'amorcer le courant. Et je ne cherche pas, bien entendu, de sujet compliqué, ayant la conviction que pour ce que je voudrais faire, le *thème* est de peu d'importance, et que seuls valent les développements qu'y ajouterait ma personnelle pensée. Enfin tu peux faire pour le moment ma caricature sous forme d'un grand escogriffe maigre, une lanterne à la main, cherchant dans la nuit des âges...

J'ai passé l'autre soir trois heures charmantes avec Mendès. C'est la première fois que je me trouvais avec lui. J'étais allé au concert d'Harcourt où un autre jeune que tu ne connais pas, Randon, devait faire une conférence lyrique et dire des vers de moi. Toute la gentdelettrie mercurielle et autre y était, la jeune s'entend : Herold, Carrère, Fontainas, Stuart-Merril, Roizard, Leclercq, Saint-Pol-Roux, Camille Mauclair, Retté, etc., etc. J'étais près de Vallette et de Rachilde. Mendès entre avec sa maîtresse actuelle, M\*\*\*, une petite femme pâle, pâle, pâle, mince, mince, mince, avec des cheveux en cadettes, pas jolie, mais un profil curieu-

sement archaïque. Salutation, présentation... Et à la fin de la soirée (où j'avais été bien chaudement applaudi, ceci pour ton amitié), nous descendons tous ensemble, c'est-à-dire Vallette, Rachilde, Mendès, M\*\*\*, Mauclair et moi, chez Pousset. Il était minuit moins le quart. A trois heures du matin nous en sortions. J'avais, dès le début, manœuvré de façon à amener Mendès sur le terrain des souvenirs ; il s'est laissé faire avec une bonne grâce parfaite ; et pendant trois heures délicieuses, j'ai vécu d'une vie de légende ; car c'était pour moi une vie de légende que de voir, accoudé à cette table de café, se lever autour de moi et peupler l'atmosphère à la parole de l'enchanteur, toutes ces grandes ombres que des détails de décor, de gestes, d'habillement même, rendaient vivantes : Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam (celle-là surtout, géniale, désorbitée, grandiose et folle), un vague Glatigny, attendrissant de lointain, et Wagner, et le roi Louis, et le Grand Duc de Weimar, et les châteaux de Thuringe... Il me semblait que, par l'intermédiaire de cette voix qui leur avait parlé, j'étais maintenant moins loin d'eux, et même que j'entrais un peu dans leur vie. Naturellement, n'ayant aucun souci du document humain au point de vue naturaliste, je poussais Mendès, dans le sens qui m'était cher, c'est-à-dire vers tout ce qui pouvait me

montrer le génie dans sa vie supérieure, me faire remonter jusqu'à sa source, dans une heure de confiance ou d'improvisation, tel grand fleuve de gloire qui nous inonde.

Et j'éprouvais une joie d'enfant à entendre Mendès me dire : « Tel soir, au piano, où il me jouait le Prélude des *Vaincus*, un opéra sur *Bouddha* qu'il avait projeté, dans son commerce métaphysique avec Schopenhauer, projet jamais réalisé d'ailleurs, — Wagner me disait : « On m'accuse d'être un apôtre de l'anarchie musicale, de bouleverser toute l'harmonie, de trôner dans la dissonance recherchée de parti pris : rien n'est plus faux. Tous mes accords sans exception se trouvent dans Bach... ». Et il s'agitait avec une violence exaspérée dans sa robe de satin jaune... »

Tu vois d'ici la note. De même pour les amours de Villiers et d'Antoinette, une petite femme qui s'est tuée pour lui, et qui ne l'a sans doute jamais eu, Villiers étant un infiniment chaste. Et l'histoire de Villiers s'apprêtant le plus sérieusement du monde à demander la main de la fille du grand-duc de Weimar, la croix de Malte sur la poitrine. Et l'antipathie violente que Baudelaire éprouvait contre Villiers, dont, paraît-il, la personnalité tumultueuse saccageait son cher silence. Et les trois mois passés par Mendès dans cet adorable pays de

---

lacs, d'yeuses et de sapins, dans cette fabuleuse Thuringe, d'où il écrivit le commencement du *Roi Vierge* (très beau d'ailleurs), où il recevait l'hospitalité du grand-duc de Weimar pour des travaux littéraires, à raison de mille florins. Vrai ou pas vrai, quel rêve c'eût été pour nous deux dans l'autrefois, dis ?...

Nous avons aussi parlé de Jean-Paul Richter. Il faudra que je le relise. Mendès disait que Richter et Villiers étaient frères de génialité et d'intellectualité.

Je ne veux plus rien dire et rester sur cette note qui m'est chère et où le souvenir prend des douceurs de Lied, de Lied de « douce Allemagne » d'une infinie nostalgie.

---

## A PAUL MORISSE

Paris, samedi

20 Janvier 1894.

Mon cher Morisse,

Que je réponde à ta lettre sous peine de me faire abominablement attraper. Voici deux jours que je pense à ce dont tu m'as parlé ; et le résultat de mes réflexions, c'est que, comme ç'a été d'ailleurs ma première impression, la chose ne me tente que médiocrement. L'idée en principe ne me semble pas mauvaise ; mais je ne la vois pas bien ; cela tient d'ailleurs à ce que je n'ai pas relu *Faust* depuis fort longtemps, et que j'en ai gardé le souvenir de quelque chose d'intransportable à la scène... Tu me dis qu'en Allemagne, cela se joue avec des modifications et des coupures. Soit. D'ailleurs, puisque *Les Français* jouent *Hamlet* et *Antigone*, ils pourraient tout aussi bien jouer *Faust*. Reste la question *vers* : c'est celle-là qui m'horripile par-dessus tout. J'ai la positive

---

horreur des traductions versifiées. Je ne connais pas de pire besogne au monde que celle de disloquer péniblement une pensée toute faite et complète, pour la coucher sur ce lit de Procuste de la Métrique. Tout ce qui est la raison d'être de la poésie, c'est-à-dire l'invention, la fièvre de l'intuition, la divine débauche d'images, disparaît, s'abolit, s'anéantit. Reste un travail de jeu de patience, qui, si on veut le faire consciencieusement, a de quoi vous rendre fou. J'ai dit « consciencieusement » ; tout le problème est là ; il faut opter : ou soi, ou l'autre.

En outre, dans le cas de la réalisation, quelles tristes chances et ingrates à courir ! Ou la chose réussit : dans ce cas, vous comptez pour rien ; ou la chose tombe, et tout vous retombe sur le dos. Non vraiment l'honneur est trop mince.

Tu m'objectes le côté « matérielle ». Avec un autre que moi, peut-être en effet y aurait-il là quelque chose à tenter. Mais ne suis-je pas le dernier des hommes pour mettre en train une pareille affaire, si grosse de démarches, si difficile ? Tout un monde à remuer. C'est au-dessus de mes moyens.

Je pense bien à une adaptation de *Faust*, qui, avec la mise en scène des Français, pourrait être un beau spectacle ; mais pourquoi ne pas se servir purement et simplement de la traduc-



tion de Gérard de Nerval ? Elle ne te semble pas suffisante ?...

Tu parles de différentes coupes de vers. Il m'est impossible de ne pas penser à ces petites traductions rimées qu'on trouve, en passant, dans les traductions de Shakespeare. Tu vois ça d'ici, n'est-ce pas ?... Non vraiment, c'est beaucoup trop de travail, pour bien peu de profit.

Si tu veux, pour te prouver ma bonne volonté, prenons une scène au hasard, assez étendue ; choisis toi-même quelque chose qui soit susceptible, en même temps que de me séduire, de me donner une idée de ce que coûterait l'ensemble du travail.

Prends parmi les choses qui pourraient être dites par Mounet-Sully. J'essaierai. Si cela allait assez bien, on pourrait le lui envoyer, et l'on verrait. Mais je n'ai pas confiance, je n'ai pas la veine abondante et le verbe facile d'un Silvestre. A tout coup, des scrupules me refroidiront, et je me traînerai lourdement à terre en rageant tout mon souï.

Je t'envoie mon amitié. Ne bondis pas trop fort, et ne m'accable pas trop d'invectives. J'imagine que pendant toute une soirée d'imagination brûlante, j'ai été près de toi, que nous devisions à perte de vue, que je te faisais des objections, que tu les piétinais avec rage, et

---

qu'ainsi une fois encore nos deux pensées étaient mêlées étroitement...

—

A RAYMOND BONHEUR

17 Mars 1894.

Mon cher Ami,

Un mot seulement pour vous dire que je vous envoie le *Journal* avec un article de Coppée. Je ne vous cacherai pas que cet article m'a fait une grosse émotion. J'aurais pu craindre des choses, par exemple une main-mise de vieux Parnassien sur mon art, qui comporte fort peu d'innovations. Il n'en a rien été, et vraiment la sincérité que respire l'article m'a touché. Je suis allé pour le remercier le jour même, mais je ne l'ai pas trouvé ; il était à l'Académie. Il est incontestable qu'au point de vue *public* cela doit me faire le plus grand bien ; et je suis

sûr que Vallette, que je n'ai pas encore vu, est bien content.

En hâte et à bientôt.

—

### A FRANÇOIS COPPÉE

26 Mars 1894.

Mon cher Maître,

Je vous en veux beaucoup, car me voici, grâce à vous, acculé à de pressants embarras...

Figurez-vous que la portée de votre article a été telle, et l'autorité de votre voix si puissante sur le public, qu'à l'heure qu'il est il ne me reste plus de *Jardin de l'Infante*. Je suis en train de combiner avec mon ami Vallette une nouvelle édition, en format courant à 3 fr. 50, qui ne pourra pas être prête avant quinze jours, trois semaines au plus tôt. Si je m'attendais, il y a deux semaines, à ce qui m'arrive!... J'avais compté qu'en mettant les choses au

---

mieux, mon livre s'écoulerait tout doucement en deux ans !

Je ne sais de plus comment vous remercier d'avoir bien voulu vous souvenir de mettre au *Journal* quelques lignes pour mon livre. Ç'a été naturellement un nouveau coup de fouet à la toupie.

De tout ceci il ressort que, par votre faute, je vis tous ces jours-ci d'une vie un peu *grisée*. Voici les journaux locaux, — je vous ai dit que j'étais du Nord, de Lille, — qui se sont allumés. Les miens en sont à nouveau tout bouleversés.

Moi, je ne puis que vous exprimer une fois de plus ma reconnaissance infinie, en m'irritant de ne pas trouver autre chose que des mots pour vous marquer à quel point j'en suis pénétré. Je serre votre main, respectueusement, mais bien fort tout de même.

---

## A RAYMOND BONHEUR

Lundi

27 mars 1894.

Mon cher Ami,

Je suis allé hier chez Vallette. Gourmont était là. Nous avons parlé de la réédition du *Jardin*. Voici à quoi nous nous sommes arrêtés. Rééditer en format courant 500 exemplaires à 3 fr. 50. Ce que j'appelle le format courant, c'est celui de Moréas par exemple, ou de Lemerre, ou encore — car, comme œil, cela vous en donnera mieux l'idée — de *Pelléas et Mélisande*. Mon intention serait de mettre sur la couverture purement et simplement le titre « en échelle » et mon nom. Le papier sera choisi par Vallette de façon à former quelque chose d'un peu consistant. La disposition intérieure reste exactement la même puisqu'il y aura exactement le même nombre de pages ; les caractères seront un peu plus petits.

Nous verrons pour la couverture. Moi, j'au-

---

rais penché pour remettre simplement celle que nous avons prise, c'est-à-dire vert foncé avec titre rouge. Gourmont et Vallette disent que cela fait sombre et ne tire pas assez l'œil. Pourtant, en dehors de crème, si salissant, je ne vois pas grand'chose qui me plaise.

...Et, pour parler d'autre chose, — car au fond tout cela me bouscule et m'énerve bien un peu, je me réfugie délicieusement dans Hertulle, qui est, comme vous me l'avez dit, une admirable chose d'une suprême et exquise nostalgie. Et puis, n'avez-vous pas senti comme moi, que c'était fait avec les plus chers coins de notre sensibilité, et qu'il n'y a rien de comparable à sentir ainsi ses sensations vous revenir en parfum ?

Et cela se passe si bien dans notre *pays intérieur* !

...Avez-vous lu à côté le procès de Julien Sorel ? A titre rétrospectif, cela m'a très intéressé.

---

## A PAUL MORISSE

Mai 1894.

Mon cher Ami,

Stupéfaction en effet en recevant ta lettre ce matin. J'étais loin de m'attendre à rien de semblable, bien que tu m'aies accoutumé à tous les imprévus. Quelle joie ce sera pour moi de te revoir ! J'approuve ta hardiesse, qui ne me semble pas, à l'heure qu'il est, exagérée. Il y a seulement la question du nom ; et en effet tu as bien fait de m'ajouter le post-scriptum, qui m'explique pourquoi tu es obligé de le faire. Figure-toi comme les contingences sont bizarres. Je recevais ta lettre ce midi, comme je viens de t'écrire. Or, ce soir, à six heures, en sortant du bureau, actuellement derrière l'hôtel de ville, j'ai l'idée d'aller faire un tour jusqu'au Luxembourg. En passant devant la terrasse de l'Avenir (O souvenir !) je vois attablée une tête qui ne me semble pas, avec ma myopie,

tout à fait inconnue. En effet la tête s'agite, me fait signe. J'avance et reconnais Bouchez, ton fidèle Mameluck des temps défunts. Il était en train de prendre l'apéritif avec... devine qui... avec Huysmans, qui est d'ailleurs, paraît-il, en intimité avec lui. (Voilà, en passant, de ces ménages d'esprit que je n'aurais guère imaginés autrefois...). Bref, il me présente; nous causons; et sais-tu ce qu'il me dit? Voici ses paroles : Vous n'avez pas vu Morisse ces temps-ci? — Non... — Il est venu, paraît-il, à Paris. — C'est impossible, on s'est trompé! — Pas du tout. Il est d'abord allé chez Clarisse; puis ayant trouvé la boîte fermée, il s'est rendu dans un petit café où il allait dans les temps, et il a demandé des nouvelles de l'un et de l'autre. — Il doit y avoir confusion. — Non, la femme du café dit l'avoir très bien reconnu.

Est-ce possible? Après tout, tu as peut-être fait une fugue de quelques heures, d'un jour, ici. Quoique avec ton caractère il m'étonnerait que tu n'en eusses pas parlé. N'est-ce pas que c'est étrange, ce fait d'apprendre, après un si long laps de temps, deux fois des nouvelles de toi dans la même journée?

Tu m'écriras le 10, et je ferai la commission que tu me demandes à l'hôtel. Je suis tout à la grande joie de me retrouver un moment avec toi. Pourrons-nous causer un peu, mêler encore



nos pensées, nous qui avons mêlé jusqu'à nos cœurs ?

Je tâcherai de me faire libre le plus que je pourrai ; et si je puis décrocher toute une journée, ce sera une vraie fête vers ce Ville-d'Avray où je vins te retrouver un soir. J'ai encore dans les yeux le souvenir d'un paysage vu au crépuscule, en contre-bas d'une rampe que nous gravissions, une espèce de douce vallée, pleine d'arbres et de vergers, d'une paix virgilienne, qui m'avait pris tout de suite, à cette heure.

Tu m'as dit des choses d'amitié bien délicate, dans ta lettre, au sujet de l'article de Coppée, et de la joie particulière qu'il avait su me donner. C'était bien cela, et tu m'as compris d'une façon infiniment exquise. Je t'en remercie.

Sais-tu que le Mercure est devenu une grosse affaire financière. Il n'y avait que Vallette pour accomplir ces prodiges. Sans rien exagérer, l'affaire se corse. On ne paie plus de cotisation. Nous sommes une société anonyme au capital de 75.000 francs. Oh là là ! malheur ! — Il n'y a pas de malheur, c'est comme ça. C'est inscrit en gros chiffres sur le papier correspondance et nous n'attendons qu'une prochaine Exposition pour y ajouter des médailles. Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Pierre Louys, Henri Albert ont pris des actions pour être des nôtres.

---

Ceci est plus significatif encore, et d'excellent augure. Vallette, à travers son imperméable veston noir, rayonne. Et il y a de quoi ! Je te parlerai de tout cela. J'ai voulu, ce soir, t'envoyer tout de suite une pensée d'amitié.

A bientôt.

A RAYMOND BONHEUR

Juin 1894.

Mon cher Ami,

J'ai été étonné de ne pas vous voir vers la fin de la semaine dernière, je vous attendais vaguement jeudi ou vendredi. J'aime à croire que ce n'est pas une indisposition qui vous a retenu. Je vous envoie ci-joint, comme j'aime assez à le faire, deux sonnets que je donne au Mercure de ce mois. Ils sont ainsi à peu près terminés. Pour le second, celui que j'intitule *Portrait* (?) je cherche sans pouvoir trouver

quelque chose pour le premier vers qui soit moins sec à mes yeux, qui ont eu, sans pouvoir la condenser, une autre vision plus en image, et dont la traduction sous forme de pensée m'apparaît trop nue. Je voulais quelque beau grand vers où la magie des mots, par la concentration d'une forte ellipse, fît éclater la vision de la fête.

Je suis en train de lire Emerson, c'est tout à fait intéressant. J'y retrouve d'ailleurs toutes les pensées qui me sont chères sur la revendication de la personnalité et la magnification de l'instinct. C'est au fond le tissu de toutes nos bonnes causeries : ce genre de lecture — divagation dans les espaces de la pensée — me plaît, vous le savez, plus que tout. Mon rêve serait ainsi de savoir réaliser, sous forme d'essais par exemple, mes observations intérieures. Peut-être reprocherais-je à Emerson quelque prolixité, une insistance un peu lourde, un lyrisme métaphysique qui se complaît trop à ouvrir ses ailes et qui perd en profondeur ce qu'il donne en exaltation. Carlyle me semblerait plus sobre et d'étreinte plus énergique, de vision plus violente et plus directe. Et puis, il y a des pages qui me semblent trop pleines de bon sens. Or, ce n'est pas le bon sens qui mène l'humanité, ni l'âme, ou qui fait sa noblesse. On pourrait dire que le bon sens est en quelque

sorte le malin, le roublard, qui tire la *moyenne* profitable des expériences grandioses ou lamentables instituées par les passionnés. Le bon sens s'arrête à l'excès : or toute vie supérieure est excessive.

Heureusement, il y a des tas de choses très belles, et ainsi contradictoires à ce que je viens de blâmer, par exemple ceci : « *L'emphase de l'âme est toujours juste* », et de magnifiques formules : *Le paradis, c'est l'action que toute ma vie tend à réaliser. — Plus on est sincère, plus on est différent des autres. — C'est dans les actions faciles, spontanées, et non dans celles qui sont pénibles, que nous sommes forts et que, nous contentant d'obéir, nous devenons divins. — Ce que nous n'appelons pas éducation est plus précieux que ce que nous appelons éducation. — Le pouvoir dans la nature est la mesure essentielle du droit.*

L'on n'a qu'à se baisser pour en ramasser ainsi tout le long des pages...

J'ai envoyé mon livre à Barrès, et j'ai reçu la lettre que je vous envoie tout aussitôt après. Je me demande s'il a eu le temps de lire. Peut-être le connaissait-il déjà ?...

Monsieur,

Je vous remercie de votre divin volume, où il y a, entre autres, une des plus belles images que je connaisse, molle de lignes et si touchante (p. 146) : *les âmes en prière.*

Mon compatriote Callot, qui est un dessinateur malheureusement un peu sec, a gravé une page intitulée : *Le Parterre* ou *Le Jardin de Nancy*. Au-dessous sont inscrits des vers dont j'ignore l'auteur, mais que je veux vous faire connaître :

Ce dessin façonné des honneurs du printemps,  
Enjolivé d'objets de divers passe-temps,  
C'est votre âge, Madame, où les douceurs encloses  
Nous sont autant de fleurs ou rosiers précieux,  
Qui pousseront sans fin des doux-flairantes roses  
Dont l'odeur agréera aux hommes et aux cieux.

Cela m'est revenu comme une épigraphe pour le *Jardin de l'Infante*.

Sympathies distinguées.

Maurice BARRÈS.

---

## A RAYMOND BONHEUR

Vendredi

18 Juin 1894.

Mon cher Bonheur,

J'ai trouvé ce matin, au réveil, votre bonne lettre. Je pensais presque vous trouver, vous, à sa place, car vous m'aviez annoncé votre venue à peu près pour ces jours-ci. Vous me dites reporter votre voyage à la semaine pro-

chaine. Venez lundi ou mardi, cela m'est indifférent ; je n'ai rien pour ces deux jours. Comme vous, je traverse, sans doute sous l'influence de l'absurde température que nous avons en ce moment, une sale période. J'ai l'esprit tout à trac avec un vague et perpétuel ahurissement. Je me sentais très bien lorsque vous m'avez quitté la dernière fois, et en veine de faire quelque chose ; puis cela s'en est allé, et je me retrouve l'esprit maussade et décourageux. Vrai, quelle lamentable patraque je fais ! C'est au point que je ne me suis pas senti la force de faire les corrections que vous m'aviez signalées. J'avais envoyé le manuscrit à Vallette. Deux jours après, recta comme toujours, je recevais l'épreuve. Alors, je me suis mis à chercher des variantes pour : « *la forêt du rêve et de l'enchantement* » ; et, probablement, parce que j'avais cessé d'être en train, je n'ai rien trouvé. L'épreuve restait toujours là, intacte, quand un mot effaré de Vallette est venu me rappeler à mes devoirs et m'arracher la copie des mains. Heureusement d'ailleurs que j'avais travaillé auparavant ; sans cela, je ne me serais jamais décidé à transcrire et à fixer la pièce pour le *Mercur*e. Je m'étais dit aussi : Bonheur viendra, nous causerons de ces retouches ensemble ; et puis, vous n'êtes point venu !

Enfin, tout cela n'est pas brillant.

## A GEORGES RODENBACH

24 juin 1894.

Cher Monsieur,

Y aurait-il quelque indiscretion à vous demander une place pour aller entendre *Le Voile* (1) quelque'un de ces soirs ? Je ne doute pas d'y éprouver une émotion d'art pénétrante et rare, pour laquelle d'ailleurs votre *Musée de Béguines* (2) m'a si admirablement préparé. Une indisposition m'a empêché d'en rendre compte, comme je voulais le faire, dans le *Mercure* de ce mois ; mais je saisis cette occasion pour vous dire les délicates et silencieuses joies que j'y ai goûtées. Plus qu'un autre peut-être, devais-je savourer ces poèmes d'âme blanche et d'eau triste, étant moi-même d'un pays du Nord, de Lille, de Lille-en-Flandre, comme

(1) *Le Voile*, un acte en vers, représenté à la Comédie-Française pour la première fois le 24 mai 1894.

(2) Le compte rendu de *Musée de Béguines*, signé A. Samain, a paru dans le *Mercure de France* de juillet 1894.

---

on disait autrefois. Comme vous, j'ai connu la mélancolie du *rivage* (1) — c'est ainsi que chez nous on appelle les bords du canal — et l'indicible solitude de rues mornes au pavé éclatant de propreté. Aussi, de votre livre sort pour moi un parfum doux et fané, et intime, comme d'un ancien paroissien de femme...

Et il y a aussi entre nous trop de points de contact pour que je résiste au plaisir de me dire, si vous le permettez, intellectuellement

Votre ami.

(1) Le *rivage* désignait spécialement le canal de la Basse-Deule, qui traversait le vieux Lille. Les gamins qui allaient jouer sur ses quais disaient : On va au *rivache* (sic). Albert Samain, enfant, habitait rue des Arts, à trois cents mètres de là. — La Basse-Deule a été comblée ces dernières années, et le *rivage* est devenu un jardin public. *Etiam periere...*

---



## A GEORGES RODENBACH

Dimanche

8 juillet 1894.

Cher Monsieur,

Je voulais, dès hier, — mais j'en ai été empêché, — vous écrire pour vous dire à quel point j'avais été pris par votre *Voile*, et comme je trouvais votre œuvre d'une exquisité douloureuse et pénétrante. Je suis sorti du théâtre, la tête en feu, le cœur gonflé, littéralement soulevé, toutes les fibres intimes remuées et frémissantes encore de cet archet lentement promené au fond de moi-même. C'est la première fois que je ressens au théâtre une impression de cet ordre, d'une émotion aussi condensée et subtile ; c'est la première fois que j'entends chanter à la rampe une aussi adorable cantilène de poésie intérieure.

Avoir pu réaliser une tentative aussi téméraire, avec un aussi plein succès, — succès que j'ai constaté, sous mes yeux, indiscutable, — c'est un tour de force dont le secret tient sans

---

doute dans un particulier et délicat amalgame d'authentique émotion, de tact suprême et d'art impératif. Et quelle atmosphère pieusement reconstituée : la pendule à colonnettes, les vases d'albâtre, le poêle de fonte à œil rouge, les petits carreaux, la pluie qui fouette les vitres, la cloche, la *mortelle* cloche du *Salut*, le corridor, le pas qui croît et décroît dans l'escalier, le miroir, et tant de choses qui m'ont frappé au passage, éveillant en moi de longs échos... Certes, vous ne vous êtes point trompé en me disant trop aimablement que j'étais de ceux pour lesquels *Le Voile* avait été écrit. Quelle est donc cette magie mystérieuse de la sympathie qui fait que tel sentiment, tel songe, telle sensation dormant au fond de nous, subitement exprimée par une âme parente, nous envahit d'une émotion irrésistible ?

C'est de cette émotion, intense comme une douleur, grisante comme un plaisir, que j'ai vécu par vous profondément pendant une heure ; et c'est, en vérité, de tout mon cœur que je vous en remercie.

Appartenant à une administration, tous mes jours sont pris, et il ne m'est pas possible, à mon regret, d'aller vous serrer la main, comme vous voulez bien m'inviter à le faire.

---

## A PAUL MORISSE

Août 1894.

Mon cher Ami,

J'ai reçu hier ta lettre, avec la traduction de *Zarathoustra* qui l'accompagnait. Je l'ai lue avec beaucoup d'intérêt ; elle est très bien faite. Tout de suite l'on sent qu'on entre dans une grande âme aux vastes portiques, et l'on respire un air qui vient de la mer... Je n'ai pu d'abord démêler autrement que de haut la signification tout à fait exacte de chaque parole, à dessein d'ailleurs enveloppée de secret ; mais j'ai très bien compris la symbolique de l'œuvre. Pourtant une chose m'échappe, celle qui termine le dialogue de Zarathoustra avec le Saint, ou plutôt la réflexion de Zarathoustra : « *Pauvre homme, il ne sait pas que Dieu est mort!* » Je ne comprends pas. Cela sera très intéressant, et d'amitié bien communiant, cette ascension d'une haute pensée.

Je communiquerai ton manuscrit à Bonheur, chez qui j'irai prochainement passer quelques jours.

Quel regret de ne pouvoir nous réunir tous trois, comme nous l'avons fait de temps en temps ! Quelle bonne et féconde chose de se parler ainsi d'âme à âme ! Toi surtout, tu en es, nous dis-tu, si privé ! Je suis encore tout plein de la joie de t'avoir revu, et ne puis m'imaginer qu'il se passera tant de temps avant de te revoir.

A PAUL MORISSE

Mercredi

27 Septembre 1894.

Mon cher Morisse,

Me voici depuis deux jours réintégré dans mes foyers. J'ai quitté Bonheur il y a huit jours environ, et suis allé, en sortant de Magny, passer quelques jours chez des amis à Verberie, dans l'Oise. Je reprends seulement maintenant

mes quartiers d'hiver, sans regret d'ailleurs, car j'adore cette saison d'automne. Bonheur m'a communiqué les dernières feuilles que tu lui as envoyées. J'y ai pris le plus vif intérêt. C'est une trouvaille, ce commerce d'amitié créé ainsi, et dont un rare et puissant esprit constitue l'objet. Ta traduction est très claire et très élégante. De plus, par les quelques notes que tu ajoutes au bas des pages, je puis voir à quel point tu pénètres dans la pensée du Maître. Je ne puis te dire à quel point c'est un plaisir pour moi de gravir cette âme en te sentant près de moi, en nous donnant en quelque sorte la main. De plus, les idées me sont chères entre toutes, et j'en ai déjà retrouvé plus d'une qu'il nous est arrivé de remuer au coin du feu avec Bonheur. En effet, que de fois nous nous sommes débattus entre ces deux sommations si puissantes sur nos âmes : tout notre sentiment chrétien, tout cet étroit tissu d'émotions qui emprisonne notre cœur, cette discipline intérieure qui nous vient de si loin ; — et d'autre part, cette aspiration instinctive, irrésistible, venant du plus profond de nous, de développer toute notre individualité, d'être nous-mêmes avant tout, avec le plus de franchise et d'intensité possibles, — la seule règle et la seule force étant là.

Je partage ton opinion sur la *Symbolique*

---

*de la Danse.* Nietzsche veut parler en effet de tous les joueurs de la vie, des êtres de luxe en quelque sorte, qui, dans tous les ordres, risquent des réalités contre un rêve.

Jusqu'ici, je n'ai trouvé que deux ou trois endroits réellement obscurs. J'attends avec impatience la suite et pense que tu ne me feras pas languir trop longtemps.

Tu demandais des nouvelles de Paris. Impossible de te rien servir. Je ne suis rentré que depuis trois jours, comme je te l'ai dit; et là-bas, en vacances, j'étais aussi loin du *Mercur*e que possible... Nous avons souvent parlé de toi avec Bonheur, et c'eût été charmant d'être réunis ainsi dans ce joli jardin de Magny, si la chose eût été possible. Nous aurions eu là de bonnes heures de causerie et d'amitié.

---

## A RAYMOND BONHEUR

Lundi

26 Novembre 1894.

Mon cher Ami,

Votre lettre de Venise m'est arrivée l'autre soir. Depuis, vous avez dû faire pas mal de chemin, et vous êtes probablement installé maintenant à Florence...

Schwob est venu au *Mercur*e pendant que j'y étais. Nous avons causé de *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand, dont le *Mercur*e va faire une réédition. C'est tombé dans le domaine public. L'idée n'est pas mauvaise. Connaissez-vous cela ? Moi, de nom seulement. A ce qu'il paraît, — d'après Schwob, — c'est très intéressant. D'ailleurs, nous avons pris un Larousse qui donne deux petites pièces. Elles sont tout à fait curieuses, d'un raccourci de composition, d'une tension de forme, d'une bizarrerie tourmentée dans le détail qui fait penser à Flaubert.

Hier, je suis allé prendre des nouvelles de Coppée qui avait été souffrant ; il m'a retenu

---

à déjeuner, et nous prenions le café, quand Bourget est entré. Cela m'a fait grand plaisir : car j'étais très curieux de le connaître. Au premier abord, quelque chose, qu'il me serait assez difficile de définir, m'a déplu. C'était dans les gestes et le timbre de sa voix une sorte d'afféterie mondaine, d'exagération dans la mimique, qui rappelait les petits émois des salons. Il a eu l'air si vivement touché de la mort de cette pauvre M<sup>me</sup> M..., qu'il ne paraissait d'ailleurs, dans son attitude, pas plus connaître que moi ; il y avait quelque chose de banalement complaisant, comme la politesse des gens du monde, qui me choquait. Plus tard, quand nous avons été seuls, — car je suis sorti avec lui, et nous avons erré une bonne heure dans les larges avenues qui entourent les Invalides, — cette impression s'est dissipée ; je n'avais plus avec moi que le Bourget intéressant et de pensée souple et penchante. Nous avons parlé, à propos des catholiques d'Amérique, du sentiment religieux, de ses manifestations si déconcertantes pour notre critique et notre conception ordinaire de l'homme, — appétits et bon sens. Cette source merveilleuse de charité et d'amour le préoccupe infiniment, et il me disait que Taine, dans ses dernières années, sentait sa toute-puissante raison fléchir devant cette inconnue, avec laquelle il avait



cru trop vite en finir en la désignant comme un simple retour, une pure réapparition des habitudes de l'enfance...

Nous avons aussi parlé de Poe. Figurez-vous qu'il me disait qu'il a eu la plus pénible déception à lire Poe en anglais, C'est, paraît-il, écrit dans la langue la plus vulgaire, la plus *commune*, une langue de bas journaliste, me disait-il. Le style dont Baudelaire a magnifié ses contes leur a donné en quelque sorte une nouvelle vie. C'est un phénomène extraordinaire, un prodige unique. Rien n'existe dans l'original de l'atmosphère d'aristocratie spirituelle où se meuvent les personnages que vous savez. — Je crois qu'il exagérait, et je lui ai dit : *Monos et Una*, *La chute de la Maison Usher*, *Le domaine d'Arnheim* resteront toujours initialement d'incontestables poèmes. Ce qu'il peut y avoir de vrai, c'est que Poe soit parti du journalisme. En effet, il y a dans ces contes, dans ceux surtout qui sont tombés dans le domaine public, une préoccupation de l'inédit, dans le monstrueux, assez voisine de celle qui fait venir de là-bas ces vertigineux canards, ces stupéfiantes mystifications. Et ne trouveriez-vous pas que, par un côté, cela se rattache à la fantaisie macabre et à la grotesque férocité des minstrels, à ce ragoût d'horreur qui, de Shakespeare à lui, traverse toute la race anglo-saxonne ?

---

— Comme vous voyez, mon ami, je m’amuse à bavarder avec vous comme si vous étiez là. De moi personnellement, je n’ai pas grand’chose à vous dire, sinon que je vais bien. Je n’ai rien fait ces temps-ci. J’irai demain voir *La Vie muette* de Beaubourg à l’*Œuvre*. Après, viendra *Le Chariot de Terre Cuite* de Kzriamandraça, etc. J’avoue que quelque Rosmersholm ferait mieux mon affaire.

Je viens de recevoir *Le Réveil*, la revue belge « Flandre et Wallonie ancienne », où il y a une femme assise sur la couverture qui renverse ses cheveux. Mon Dieu, je ne sais si c’est l’état d’esprit ou l’âge, mais que ces *littératures* m’em... Ces perpétuelles fanfares en route pour l’avenir indéfectible — avenir — oriflammes — étendards — bannières d’or, splendeur d’azur — me donnent l’écœurement d’un défilé d’orphéons.

---

## A FRANÇOIS COPPÉE

9 Décembre 1894.

Mon cher Maître,

J'ai reçu votre petit mot, et je veux d'abord vous remercier de ce que, *sans nul doute*, je dois encore à votre amitié dans cette circonstance. Il ne m'a pas été possible aujourd'hui de venir, comme vous me le disiez. D'ailleurs, mon *portefeuille* est toujours fort en désordre. J'ai bien vu différentes pièces, mais elles ne sont pas tout à fait à point; il manque çà et là quelques petites choses. Je vais en prendre quatre ou cinq, et, si vous le permettez, vous les adresser. Vous choisirez celles que vous supposerez les plus acceptables. Ces temps-ci, avec cet examen de rédacteur que je prépare, je ne puis faire grand'chose; les quelques vers que j'ai écrits, je les ai donnés au *Mercury*.

Je voudrais bien pouvoir vous les porter moi-même; mais, vous le savez, toute la journée je suis pris au bureau...

## A FRANÇOIS COPPÉE

12 Décembre 1894.

...Vous verrez. Les sonnets sur *Versailles* me sembleraient peut-être le mieux convenir ; et aussi celui sur *Hélène*. Quant aux petits *Antiques*, — *Autour du Vase*, — cela m'a amusé de les retrouver dans mes paperasses, et ce n'est que pour vous que je les ai transcrits.

---

## A PAUL MORISSE

Dimanche

6 Janvier 1895.

Mon cher Ami,

J'ai reçu ta bonne lettre d'affection si chaude, et je t'en remercie de cœur. Tu me dis que tu

sors d'une longue indisposition particulièrement ennuyeuse ; d'ailleurs tu ne me parles de rien autre chose, je suppose par là qu'après la secousse dont tu m'avais touché un mot, tu as repris à nouveaux frais une vie calme et paisible.

Je recevrai avec grand plaisir la suite de *Zarathoustra*, qui m'intéressait beaucoup, comme je te l'avais écrit. Tâche donc d'envoyer quelques bonnes pages soit à Bonheur, soit à moi. Je l'ai vu, Bonheur, samedi dernier. J'ai passé la soirée avec lui, chez le peintre Lerolle. Soirée charmante. Intérieur aimable, sans façon, avec la poésie familiale d'une grande famille, deux jeune filles de quinze à dix-sept ans, et deux petits bonshommes de douze à dix ans. Lerolle a chez lui de belles choses : un joli tableau de Maurice Denis, d'une harmonie noire et mystérieuse, — trois jeunes filles nues, assises dans l'herbe, dans un paysage déconcertant où passe le viaduc d'Auteuil. Un art qui m'intéresse, sans que je puisse m'empêcher d'être indisposé par ses partis pris. Il a aussi un beau Puvis de Chavannes, *l'Enfant prodigue*, et des Degas.

Bonheur vient d'aller passer tout un mois à Florence, avec les Lerolle, chez Chausson, qui est leur beau-frère. Inutile de te dire qu'il m'a rapporté en tout deux ou trois impressions de voyage. Tu le connais : il ne s'est pas foulé

pour courir de musée en musée. Ce qu'il préférait, c'était d'aller s'asseoir devant quelque toile et d'y rester des heures. Il m'a dit avoir reçu une lettre de toi, et il va te répondre.

J'ai dîné l'autre dimanche chez Coppée avec Descaves, l'auteur de *Sous-Offs*. Il racontait à table des choses intéressantes sur Huysmans. Tu sais, ou tu as pu lire dans *le Figaro*, que Huysmans était en train d'opérer une entière évolution morale. Son prochain livre sera en quelque sorte un acte de foi : il est allé passer un mois à la Trappe, et il en est revenu dévoré de mysticisme. Maintenant, on le rencontre dans de vagues petites chapelles de couvent, chez des Clarisses, des Ursulines ; il reste là, dans un coin, des heures, le front abîmé dans les contritions. Il a dernièrement changé son confesseur, le sien lui paraissant trop tiède, trop facile, et il a pris un dominicain farouche. Autre détail : il a refusé les offres de l'*Echo de Paris*, éprouvant un froissement d'âme trop pénible à paraître au-dessous des cochonneries de Mendès. Très curieuse, n'est-ce pas ? l'histoire de cet esprit parti des plus mornes bas-fonds naturalistes pour aboutir aux exaltations les plus mystiques. Au fond, beaucoup moins singulier que cela ne le paraît au premier abord ; ces contradictions passionnées se tiennent logiquement.

Tu me demandes des vers. J'en ai peu écrit ces temps-ci : je suis tarabusté par l'examen de rédacteur qu'il faut bien que je me décide à passer, et qui est la chose la plus aride et la plus assommante qu'on peut rêver. Je nage dans les octrois, la voirie, l'expropriation, les travaux publics, etc..., etc... Tu vois ça d'ici. Il n'y a pas à dire, sans cet examen, je ne puis avancer, et je végète continuellement dans les basses besognes. Aussi voudrais-je bien être reçu, ce qui est fort problématique, étant donné que c'est un concours où sont admis des licenciés en droit.

Rien de bien particulier à te dire sur le *Mercur*. Il épaissit toujours, comme tu peux le constater ; et Vallette est toujours rayonnant. Pourtant les rentrées fin décembre assombrissent un peu son front ; c'est toujours un cap pénible à franchir qu'une fin d'année.

Que lis-tu là-bas ? Moi, je n'ai rien lu de bien saillant ces temps-ci. Je me propose de lire le *Journal* de Benjamin Constant : il doit y avoir là des pages intéressantes.

As-tu lu le dernier livre de Barrès, recueil d'ailleurs d'articles déjà parus : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* ? Il y a des choses admirables, et d'un tour unique, et d'un je ne sais quoi qui me passionne.

---

Non, je n'ai pas entendu *l'Après-midi d'un Faune* de Debussy.

A RAYMOND BONHEUR

27 Janvier 1895.

Mon cher Ami,

Ces quelques lignes pour vous dire que sans être encore bien dans mon assiette, je me sens toujours sensiblement mieux ; mais nous avons eu de si abominables temps cette semaine... D'ailleurs, je ne suis pas sorti une seule fois, le soir, et je crois que cela a été prudent. J'espère que vous avez dû vous intéresser au *Chariot*, d'après le compte rendu que j'en ai lu. Au reste, vous avez pu voir, dans les entr'actes, d'ineffables esthètes des deux sexes dont le spectacle réjouit toujours le cœur. Vous me raconterez cela cette semaine, si vous venez, comme vous me l'avez dit. A tout hasard, je vous préviens que



je serai pris sans doute mardi. Je vous envoie cette pensée, vraiment très drôle, que je viens de lire dans Jules Tellier, — vous savez, ce jeune écrivain qui est mort il y a quelques années et dont Barrès a parlé souvent :

« Les pas redoublés militaires me plongent toujours dans un profond étonnement ; car vraiment, cette musique paraît absolument convaincue qu'il y a un intérêt pour elle à aller quelque part. »

N'est-ce pas que c'est délicieux ?

---

A ANTONIO DE LA GANDARA

Mai 1895.

Monsieur,

Déjà, l'an dernier, j'avais eu l'intention de vous écrire ; cette année, en sortant du Champ-de-Mars, je viens d'éprouver à nouveau si vivement ce désir, que je ne veux pas en différer

---

plus longtemps la réalisation. Il y a dans votre art quelque chose qui me séduit de si près, un sens si avisé de la finesse des choses, un goût si adorable de leur suavité, et une délicatesse qui complique si savamment ses harmonies ! Comme je les aime, ces femmes dont vous cambrez la sveltesse sur une traîne de manteau de cour, et dont, par votre artifice, l'élégance en quelque sorte spiritualisée se prolonge mystérieusement jusqu'au rêve !...

Et ces petits paysages, ceux du vieux Louvre, par exemple, que je me rappelle si bien à votre exposition de Durand-Ruel, ceux des Tuileries cette année ; entre autres ce grand vase, près du bassin, et les adorables natures mortes, riches et fines comme des coulis longuement mijotés...

Oui, c'est bien là la peinture que je goûte, que je sens rationnelle et féconde, parce qu'elle tire tous ses effets de son propre fonds, et que le reste s'en dégage naturellement et sans effort, comme le parfum d'une fleur ou le sourire d'un visage.

Je vous dois d'exquises sensations : j'ai voulu vous le dire ; j'ai même voulu plus ; et, dans l'envoi du volume qui accompagne cette lettre, il faut voir, en même temps que l'expression de mes secrètes affinités, l'instinctif et secret désir de n'être point tout à fait pour vous un inconnu.

## A RAYMOND BONHEUR

Lundi

20 Mai 1895.

Mon cher Ami,

Je viens de lire un vieux roman (1) qui m'a fait grand plaisir, et j'ai eu l'idée de vous l'envoyer. Par ces temps gris, qui nous ramènent en novembre, ce livre lu dans votre chambre, peut-être même au coin du poêle, prendra toute sa saveur. Moi, je le trouve très très bien, avec une psychologie pénétrante, des dessous profonds, des trouvailles « femme », qui valent certainement ce qu'on nous a donné depuis. Puis, cela remonte à une époque qui commence à devenir attendrissante, même pour notre génération. Cela porte bien la marque du temps ; cela rappelle le roman dont il est question dans *Madame Bovary*, les romans qui précisément devaient troubler la pauvre Emma dans son cœur de sentimentale « avec, comme

(1) *Fanny*, par Ernest Feydeau (1858).

dit Flaubert, des chevaux crevés à chaque page, des serments, des sanglots, des désespoirs sous des lunes orageuses et de jeunes lions pâles et foudroyés. »

L'élégance aussi du décor vous touchera. Vous retrouverez là la femme à cachemire et à camée, avec des boucles, un peu les femmes que nous montrent les tableautins de Stevens. Enfin, vous verrez. A mon sens, le roman *devrait* être connu ; pour ma part, je l'ignorais...

A propos, j'ai reçu avant-hier une lettre tout à fait charmante de Paul Bourget (1), relativement à *Divine Bontemps*. Je vous la montrerai, elle m'a fait grand plaisir.

Si vous avez fini *Fanny* quand vous viendrez, rapportez-la-moi, ce n'est pas à moi.

(1)

Cannes, 12 mai 1895.

Cher Monsieur,

J'ai sur le cœur de ne pas vous avoir écrit à propos de vos vers, que j'ai beaucoup goûtés, et dont je devais, après notre rencontre chez Coppée, vous remercier autrement que par un mot banal. Ma pauvre plume a eu tant de corvées, que je me suis laissé gagner par le temps ; et voici qu'après avoir lu dans la *Revue hebdomadaire* votre nouvelle, *Divine Bontemps*, j'ai été si frappé de ce qu'elle renferme d'exquise sensibilité que je veux du moins vous le dire tout de suite. Je le veux surtout pour appeler votre attention sur ceci : que vous avez condensé dans ces quelques pages la matière d'un très beau roman ; et ce roman, vous devriez l'écrire. Vous devriez, à cette notation rare, mais trop dense, substituer un développement qui donnât toute *sa vie* à l'étonnante et mystérieuse figure de femme que vous avez su voir et faire voir,

J'ai pensé que peut-être cette indication venue d'un de vos aînés qui vous suivent avec le plus de sympathie, vous serait l'occasion de vous engager dans un livre, dont je suis sûr qu'il serait très beau, et je vous l'écris dare-dare, en vous renouvelant mes excuses d'avoir laissé passer les jours sans vous dire le plaisir que m'avait donné votre *Jardin de l'Infante*.

Voulez-vous, je vous prie, trouver ici l'expression de ma très particulière estime intellectuelle et me croire votre dévoué

Paul BOURGET

---

## A RAYMOND BONHEUR

Jeudi

6 Juin 1895.

Mon cher Ami,

Avez-vous un peu travaillé ? Moi, je m'amuse à un petit conte antique (1) que je vous enverrai lorsqu'il sera terminé. Il y a des coins par-ci par là qui vous plairont. C'est d'ailleurs fait de rien. Mon imagination s'y est divertie à courir au bord de la mer, dans une lumière jeune, parmi des formes pures.

(1) *Hyalis*, qui parut un an après à la *Revue hebdomadaire* (20 juin 1896).

---

...Je viens de lire un volume de vers qu'on m'a envoyé. C'est d'un Belge, je crois, Fernand Séverin. Ce qui ne m'arrive pas souvent, oh non ! avec les vers, j'ai eu un plaisir délicieux à le lire jusqu'au bout. Vous verrez, il y a des choses d'une exquise douceur et, à certains moments, je ne sais quelle grâce un peu racinienne, qui m'a séduit infiniment. Il y a sans doute, en l'espèce, comme on dit dans les cochonneries que j'apprenais l'année dernière (1), une sympathie étroite chez moi pour cette qualité d'art et cette forme de sentir ; mais le mieux que nous ayons à faire, c'est de nous livrer à ces sympathies-là. Et puis, il n'y a pas à dire, c'est plein de vers adorables et fluides et doux et caressants comme une eau tiède où l'on trempe ses doigts.

(1) Lorsqu'il préparait son examen de rédacteur à la préfecture de la Seine, auquel il échoua.

---

## A FERNAND SÉVERIN

19 Juin 1895.

Cher Monsieur,

J'ai sur le cœur de ne point encore vous avoir remercié de l'envoi de votre volume *Un Chant dans l'Ombre*, mais des besognes successives m'ont empêché de le faire comme je voulais. Un peu plus libre aujourd'hui, je viens vous dire, en toute sincérité de cœur, que votre livre est très beau, et que je vous dois une émotion d'art, rare entre les rares.

Quelle âme fervente et fine que la vôtre, Monsieur, et comme vous avez su la faire chanter ! Par la mystérieuse transposition des impressions, longtemps après vous avoir lu, j'ai conservé en moi et autour de moi comme le souvenir persistant d'une rose longuement respirée... Et quelle musique ! Et comme vous savez habilement tisser les mots harmonieux ! A plusieurs reprises, je me suis lu de vos poèmes à haute voix, et c'était une sensation d'une

incomparable douceur. Pourquoi n'avouerais-je point aussi que la qualité d'âme qu'ils recèlent m'est chère entre toutes ? Je la sens faite, cette âme, de mansuétude et de nostalgie ; elle a dans les yeux l'étrange et voluptueuse tristesse que donnent les rêves trop beaux, et ses lèvres sont fleuries de tendresse...

Des pièces comme celles-ci passent sur le cœur comme un archet suave : *Bois sacré, Mélancolie, L'Ombre heureuse, La Bienvenue...* Et ces vers :

... Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux...  
... S'étonne tristement de n'être pas comblé...  
... Et ce transport amer qu'on nomme le désir...

Vraiment, à reparcourir le livre, je ressens encore cette impression de longues mains pâles flottant sur les fibres secrètes ; et, involontairement aussi, telles expressions, tels mots, telles syntaxes m'apportent des vieux rivages classiques je ne sais quel écho des grâces raciniennes. Et ces vocatifs accoudés à des rimes courbes et fuyantes :

... Fuis, disais-tu. J'ai fui...  
... Ah ! qu'en puis-je...  
... Oh ! dis-tu, n'en crois pas ces neiges d'un instant...

Tout cela est d'une raffinée dilection, et vraiment je cherche et ne puis mieux résumer



l'ensemble confus et délicieux de mes impressions qu'en vous disant que je vous aime.

Croyez, cher Monsieur, à mon admiration fraternelle.

---

### A PAUL MORISSE

11 Avril 1896.

Mon cher Ami,

Quelle grosse joie ç'a été pour moi de recevoir ta lettre hier matin, et comme je te remercie de tout mon cœur de tout ce qu'elle respirait d'amitié ! J'ai été un peu confus quand, sur l'enveloppe, j'ai reconnu ton écriture ; car voilà longtemps qu'il m'arrive souvent de me reprocher de te laisser ainsi sans nouvelles de moi. Je t'eusse certainement écrit si j'avais eu sous la main ton adresse ; mais ta dernière lettre s'était égarée dans une poche de jaquette depuis abandonnée, — du moins, je le suppose ; de sorte que mon désir de t'écrire s'en allait

---

---

au milieu des recherches que je faisais pour y satisfaire... Ce qui n'empêche pas d'ailleurs que je ne me juge honteusement paresseux ; mais tu le sais toi-même, cela ne veut pas dire indifférent. Pour répondre tout de suite à ton projet, je suis obligé de te dire que je ne vois pas la possibilité de l'exécuter. Malgré ce que tu affirmes, je ne puis pas changer ma période de vacances, parce que le mois de juillet est pris tout entier par des examens, et que c'est le moment de l'année où ma présence est le plus indispensable. Tu avais pu dans le temps le constater toi-même, quand tu venais me chercher place du Carrousel. — Et puis aussi, malgré la modicité relative de la somme dont tu parles, je ne suis pas du tout sûr encore actuellement de pouvoir en disposer aisément aux vacances ; c'est subordonné à plusieurs choses qui font que je ne puis trop rien dire à l'avance. Pour t'en donner une idée et un exemple, voici bien plusieurs années que je rêve d'aller en Italie, de voir Florence et Naples : tu sais que je suis fort attiré de ce côté. Eh bien ! je suis forcé de remiser mon désir chaque année, bien que, mon Dieu ! le voyage de Naples ne soit pas une chose extraordinaire. C'est pourtant ainsi un trop gros morceau pour mes fonds.

C'est là un des côtés défectueux de ma vie et de mon caractère. Je ne sais pas gagner d'ar-

gent ; soit paresse, soit manque d'entregent, soit tout ce que tu voudras, je n'arrive pas à élargir suffisamment les limites matérielles de ma vie. Remarque que je n'en souffre pas ; je pourrais presque dire que je n'en souffre pas assez ; car ce serait précisément là l'aiguillon qui m'en ferait sortir, en m'obligeant à travailler... Des années ont passé depuis que tu es parti. Tu me connaissais déjà ainsi ; je crains un peu, un peu beaucoup, que mon caractère ne se modifie pas très sensiblement sous ce rapport. Je dis : je crains ; car avec l'âge, les désirs, le besoin même d'existence plus large, c'est-à-dire plus libre, se feront plus exigeants sans doute. J'espère toujours mettre la main sur un filon quelconque ; mais je manque, c'est certain, de volonté. Avec ma plume, je devrais ici, à Paris, depuis quelques années, en accrochant un article dans un journal à droite ou à gauche, gagner cinq à six cents francs par mois. Il n'en est rien. Je le constate, je me le reproche, et les choses en restent là. Tiens ! faire ce que tu as fait, par exemple, avoir l'énergie d'entreprendre des conférences, je trouve cela un effort magnifique, une dépense d'activité qui me stupéfie, et dont il me semble que je sois à tout jamais incapable. Il manque certainement à ce point de vue un ressort chez moi. Tu vois quelles confidences fraternelles

je te fais ; c'est supprimer tout de suite, n'est-ce pas ? les lacunes de nos rapports et te mettre d'emblée au cœur de ma vie.

Pour en revenir à Bayreuth et à ces vacances qui m'eussent donné de si douces heures auprès de toi, il y a une chose que tu ne fais pas entrer dans ton budget : ce sont les représentations de Bayreuth qui coûtent, s'il m'en souvient bien, vingt à vingt-cinq francs ; ce qui augmenterait encore sensiblement le chiffre que tu fixes. Ainsi donc, pour toutes sortes de raisons, *il n'y faut pas penser...*

Songes-tu qu'il y a cette année neuf ans déjà de notre voyage d'Allemagne ? Obersmanshausen, Worms, Niederhausen, Bingen, et le déjeuner sur la terrasse du château d'Heidelberg, que je revois encore comme si j'y étais, avec sa table couverte d'un napperon rouge à pois blancs, et l'insupportable familiarité de ses guêpes, et aussi l'admirable tapisserie de fond de ses montagnes vertes étagées à l'horizon... Nous avons eu là quelques belles heures, vraiment... et c'est souvent leur souvenir, précisé dans quelque décor où nous nous sommes exaltés ensemble, qui me revient au cœur quand je pense à toi.

...Je ne te parle pas de ta conférence ; car je suis honteux positivement que tu m'aies fait figurer, sur un programme, seul avec Baudelaire

et Verlaine. Il me faut penser à toute l'amitié qu'il y a là derrière, pour ne pas rougir de confusion... Enfin, c'est cette amitié, si bellement fidèle, que je veux remercier tout de même avec le meilleur de la mienne, et avec quelque chose d'autre encore qui s'attendrit infiniment de la délicatesse de tes pensées pour moi.

Comme tu me le recommandes, j'envoie par le même courrier un exemplaire à Hermann Bahr. Tu recevras, toi, celui du docteur C. Christomanos ; il n'y a que toi pour te pavaner ainsi dans l'in vraisemblable. Par exemple, les dédicaces m'ont rendu perplexe. Tu aurais dû me les indiquer à peu près toi-même. Je patauge là dans l'inconnu. A Hermann Bahr, j'ai mis : « *Au savant et subtil critique* ». Et à ce brave Christo, que tu me dis très emballé, j'ai mis, — tu sais, ne ris pas, ou je ne t'obéis plus jamais ! — « *Hommage du poète à qui voulut bien le comprendre et l'aimer.* » Si cela paraît idiot, la faute en retombe sur ta tête !...

Bonheur était là hier, justement, pendant que je faisais mon envoi. Je lui ai lu ta lettre, et il m'a prié de te dire mille choses aimables. Il va assez bien en ce moment, a organisé sa vie d'une façon supérieurement intelligente au point de vue de l'hygiène physique et intellectuelle. Il n'a toujours... ou plutôt, il a moins que jamais de choses *sur le chantier*. Il écrit

---

pourtant, à ses heures, des mélodies dont il est content sur des vers de Francis Jammes, un admirable poète, que tu ne connais peut-être pas ; et son chapeau est toujours incliné sous un angle de 38 degrés.

Pour moi, je travaille à petites journées, comme toujours, peut-être plus que jamais. Aurai-je un bouquin pour l'an prochain ? Je crains bien que non. Des vers, naturellement.

As-tu lu dans le *Mercur*e le roman de Pierre Louys *L'Esclavage*, qui paraît actuellement sous le titre d'*Aphrodite* ? Moi, je le trouve superbe. Il me semble que c'est un peu la *Mademoiselle de Maupin* de notre génération ; même sensualisme et même richesse de forme.

J'espère que ta lettre sera suivie d'une autre plus explicite, où tu me mettras un peu au courant de ta vie, avec les quelques épisodes nouveaux que tu dois avoir forcément à me conter, n'est-ce pas ?

---

## A FRANÇOIS COPPÉE

Jeudi

15 Avril 1896.

Mon cher Maître (1),

Bravo!!! Je viens de lire votre article sur Pierre Louys, et j'en suis encore tout ému. Je vous assure qu'aimant moi-même passionnément cette œuvre, j'ai éprouvé un peu de la joie que j'eusse ressentie s'il se fût agi de moi. Une fois de plus, votre grand cœur vient de se montrer, et aussi votre courage; et je me sens vraiment, de tout cela, si infiniment heureux, que je ne puis résister au besoin de vous le dire, et de vous en remercier de tout mon cœur.

---

(1) Coppée avait été pris par le magnifique lyrisme sensuel d'*Aphrodite*; mais, nouveau converti, il hésitait à en faire l'éloge public dans un journal. Au cours d'une conversation avec Samain, il lui exprima son enthousiasme pour le roman de Louys, et ses scrupules; le poète d'*Au Jardin de l'Infante* se fit l'avocat de l'Art et d'*Aphrodite* de si éloquente façon qu'il finit par vaincre les scrupules de son interlocuteur; et Coppée écrivit son article du

## A PIERRE LOUYS

Dimanche

19 Avril 1896.

Cher Monsieur,

J'accepte de grand cœur votre gracieuse invitation, et je serai en conséquence mardi, à l'heure indiquée, à la Taverne Royale.

A vous bien cordialement.

Journal du 15 avril 1896. — Samain se garda bien de raconter la part qu'il avait eue dans cette publication ; aucun de ses amis ne la soupçonna jamais. Et elle serait restée inconnue, si Louys lui-même ne l'avait révélée sur la fin de sa vie, à M. Jean Cassou, son secrétaire : il l'avait apprise de Coppée, en allant le remercier le lendemain de son article. — Le geste de Samain était d'autant plus élégant qu'il n'était pas des amis de Louys : il reçut aussitôt de ce dernier le billet suivant (auquel répond son mot du 19 avril) :

11, rue de Chateaubriand

17 avril 1896.

Cher Monsieur,

Si vous êtes libre mardi soir à 7 heures 3/4, voulez-vous dîner à la Taverne Royale, rue Royale, avec Mauctair, Paul Fort et moi ? Ce serait aimable à vous.

Votre bien dévoué,

Pierre Louys.



## A FRANÇOIS COPPÉE

3 Juin 1896.

Mon cher Maître,

Je reçois à l'instant votre affectueuse invitation pour dimanche. Je vais m'empresseur de la transmettre à Pierre Louys, qui demeure (je vous donne ce renseignement en passant) 11, rue de Chateaubriand. J'espère qu'il sera libre de son côté, comme je le suis du mien ; et ce sera ainsi une fête charmante pour lui et pour moi. Nous prendrons, — si je me souviens bien, et je vais consulter l'indicateur, — le train de 4 heures qui arrive à Mandres vers 5 heures. Et espérons qu'il fera beau temps !

Je vous prie de vouloir bien présenter mes respectueuses amitiés à Mademoiselle votre sœur.

Dans l'attente du plaisir de vous revoir et de vous trouver, je le souhaite, en meilleure santé que ces temps derniers, je suis, cher Maître,  
Votre cordialement dévoué.

---

## A PIERRE LOUYS

Mercredi soir

8 Juin 1896.

Cher Monsieur,

Je reçois à l'instant une lettre de François Coppée dans laquelle il me prie, ignorant votre adresse personnelle, de vous transmettre une invitation à dîner, pour dimanche prochain, à Mandres (Seine-et-Oise), où il se trouve en ce moment, un peu toujours souffrant, me dit-il.

Voulez-vous en conséquence, au reçu de ce mot, lui répondre directement, et en même temps me faire savoir à moi-même si vous êtes libre et si vous acceptez ?

Dans l'affirmative, voici ce que je vous proposerai. Nous prendrions le train qui part pour Mandres vers 4 heures... (à consulter l'indicateur, je n'ai plus les minutes présentes à la mémoire), et qui arrive autour de cinq heures. Comme c'est à la Bastille qu'on s'embarque, voulez-vous que nous prenions rendez-vous

vers 3 h. 1/2 à la brasserie Dreher, au coin du Châtelet, du côté de l'entrée des Concerts Colonne ?

Je serai pour mon compte fort heureux de cette occasion de me retrouver quelques heures avec vous ; et, dans l'attente de votre réponse, je vous envoie l'expression de mes sentiments de vive sympathie.

Au reste, je vous adresse incluse la lettre de Coppée.

---

### A PAUL MORISSE

Mardi

16 Juin 1896.

Mon cher Morisse,

Je commence par te remercier de ton envoi qui malgré tout m'a fort intéressé, quoique ce M. Hermann Bahr ne me paraisse avoir qu'une notion assez confuse d'un côté de mon art, qui n'est pas celui auquel je tiens le moins.

A ce propos, j'ai attaché beaucoup plus d'importance à ce que tu m'as écrit toi-même qu'aux considérations du critique viennois. Je crois qu'en effet tu as très justement désigné les milieux où mon imagination se meut avec le plus de naturel et où j'ai le plus de chances d'être personnel. Tu sais aussi que, naturellement, j'ai toujours été attiré par le lyrisme héroïque et que j'ai dans la tête un grand cheval à crinière flottante au vent, qui hennit et qui se cabre. La *Bacchante* répondait à cette tendance. Je crois comme toi que j'ai eu des appropriations, des réalisations plus heureuses...

Quant à ma situation, connaissant mon caractère, tu ne devrais point t'en étonner. Tu sais que d'instinct je me mets toujours à l'écart. Les parloles littéraires m'inspirent une invincible répugnance ; de plus, il n'y a pas dans mon art quelque chose qui exerce sur les esprits des jeunes gens l'attrait impérieux d'une mode. Je n'ai point de ces nouveautés, de ces tics, qui soient susceptibles de faire école. Néanmoins sachant que ce qui est bien doit forcément s'affirmer, je tâche de m'en approcher le plus possible, et je laisse à la force des choses à faire le reste. Et, crois-moi, un mouvement échappé à ton amitié comme celui de ta dernière lettre m'est plus sensible que vingt boniments au rabais. Seules, certaines attitudes, qui

m'apparaissent comme un intentionnel déni de justice, me feraient de la peine. Par exemple ceci : que Lorrain, qui doit certainement avoir goûté des parties de mon livre, semble exprès n'en avoir jamais voulu parler, alors que Régnier et Viélé-Griffin et Stuart Merrill sont souvent cités par lui ; et que la seule fois où il ait parlé de moi, ç'ait été pour m'accoler à... Tu vois ce que je veux dire. C'est un froissement. Mais de bonnes voix, comme la tienne, m'ont rassuré sur ma cause.

Vallette te remercie pour *Aphrodite*, qui en est en ce moment à sa 26<sup>e</sup> édition. Tu ne m'en as pas parlé. Moi, je trouve cela un admirable livre. Les premiers chapitres, la Toilette, la Promenade, le Banquet, le Songe, les petites Joueuses de flûte, tout cela est exquis, avec des trouvailles profondes et superbes... Maintenant, comprends-tu qu'on tire une pièce de cela, et que l'adaptation soit de ce bon..., qui est décidément de toutes les fêtes et qui n'en veut pas rater une !

Je viens de recevoir *Les Hortensias bleus* de notre ancien des Esseintes. Te rappelles-tu ? C'est effarant. Cela semble une gageure. Et il imprime cela avec le plus grand sérieux du monde ???

As-tu vu la mort de ce pauvre Charles de

---

Lacour, le nôtre aussi, qui chantait dans les salons : *Je t'aimais bien, Rigoler, Misère en habit noir*, etc... etc... sous le nom d'Yvanoff !... Complet, n'est-ce pas ? Rien ne vaut la vie pour camper un type.

—

A MARCEL SCHWOB

30 Juin 1896.

Cher Monsieur,

Je viens de recevoir votre livre *Les Vies imaginaires*, comme j'avais déjà reçu votre plaquette *La Croisade des Enfants*, et je ne veux pas tarder de vous exprimer ma profonde admiration.

J'avais déjà lu quelques-unes de vos *Vies imaginaires*, et elles m'avaient laissé sous une sorte d'étrange saisissement. Je viens de retrouver cette impression en lisant tout à l'heure *Cyril Tourneur, Lucrèce, Septima, Empédocle* ;

et je sors de votre livre comme halluciné. Tout cela est vraiment d'un art extraordinaire et magnifique ; et si votre tentative de visionnaire intensif était ambitieuse, je vous affirme que vous l'avez su hautement réaliser.

C'est Flaubert, je crois, qui dit quelque part, en parlant de *Salammbô* ou de *La Tentation*, qu'il rêvait de faire une sorte de *haschisch littéraire*. C'est bien cela. C'est du *haschisch*, une confiture sublimée, dont une seule cuillère met le feu à l'imagination, et fait soudain surgir et disparaître des mondes, des peuples, des cités, dans des vapeurs de pourpre et des nuages d'or noir. N'est-ce point vraiment la poésie dans sa plus haute manifestation, le don de voir et de créer, et de concevoir — et ici j'admire en passant la magique raison des mots — de concevoir, dis-je, la vie universelle ?

Il me semble que je me rends compte très étroitement de la particulière volupté que vous éprouvez à vous assimiler une âme d'il y a deux mille ans. Une forte habitude de méditation, un sens d'analyse à créer, une passion en quelque sorte d'explorateur intellectuel ont dû vous donner souvent cette sensation devant une phrase perdue sous la poussière de vingt siècles, devant une inscription aux trois quarts rongée, de toucher des doigts, de posséder, par une perception immédiate et directe, l'âme fixée là

un jour par des hommes ; et toute sensation doit avoir un peu le caractère des phénomènes électriques, et il doit y avoir, entre votre pensée et ce qui l'a émue ainsi, comme un jaillissement lumineux d'étincelles. La secousse se propage, réveillant en vous mille voix, la voix de tous les morts que nous portons intellectuellement en nous, et dont nous sommes faits...

Curiosité exquise et dévorante, et aussi jouissance si profonde, de penser qu'à telle minute on s'est plus approché de l'âme de Lucrèce, de Gabriel Spencer, que peut-être aucun de ceux qu'ils connurent intimement. Peut-être, pour les esprits agiles et divers, pour les âmes souples et avides, n'est-il point de plaisir comparable à celui de revêtir, comme des costumes de bal travesti, les humanités les plus contradictoires, et de promener la fantaisie à travers les latitudes morales les plus éloignées...

A ce point de vue, par la richesse de la vision, la force de la pensée, l'intensité du ton, l'incrustation des détails précieux, l'incroyable condensation des psychologies, votre livre donne vraiment l'unique dans la sensation. Des choses comme celles-ci, prises au hasard des pages tournées :

« Lucrèce fut touchée par la bénédiction des espaces calmes...

« C'est une route paisible où les amoureux boivent



du vin de dattes, appuyés contre les murailles polies des tombeaux...

« Tous deux lui doivent le goût de la nuit, de la lumière rouge et du sang... »

... des choses comme celles-ci sont comme des graines pleines d'une essence violente, qui se répand soudain à travers l'esprit, et l'emplit tout entier...

C'est sous la surexcitation un peu fébrile qu'elles m'ont procurée, et qui dure encore, que je vous écris ces quelques pages que vous trouverez peut-être incohérentes, mais où vous sentirez, mieux qu'en un compliment plus appliqué, la sincérité toute vive d'un sentiment d'admiration, fait, comme le veut le mot lui-même, d'un superbe mélange de plaisir et d'étonnement.

---

## A PAUL MORISSE

Juillet 1896.

Mon cher Morisse,

J'ai reçu ta lettre de l'autre jour et, comme tu me le demandes, je t'envoie ces quelques lignes là-bas, pour qu'elles t'apportent, au milieu de ta joie d'art que j'eusse aimé fraternellement partager, un peu de ma vieille amitié; et je souhaite qu'elles te fassent le même plaisir que je me rappelle avoir éprouvé un jour, il y a deux ans, à Annecy, en trouvant ton écriture parmi les lettres que j'allais retirer à la poste restante.

Tu viens sans doute de lire dans les journaux le testament de Goncourt. Cela fait marcher les langues; et, comme il arrive toujours dans des cas pareils, personne n'est content. Quelqu'un que j'ai été surpris de n'y pas voir figurer, c'est Jean Lorrain. Quant à l'Académie, elle aura du mal à se fonder, car je crois bien que Daudet

va filer à l'Académie française d'ici peu. Je te raconte cela parce que l'on en parle beaucoup dans le *Landerneau littéraire*. L'impression générale n'est pas, somme toute, sympathique à Goncourt. Il manque un peu d'humanité tout de même à cette figure, et c'est une vie où l'on ne sent pas assez de *grands courants d'air*... Encore un peu et j'eusse pu dîner avec lui, il n'y a pas plus de quinze jours ; et je regrette maintenant que les choses ne se soient pas arrangées, car, ne le connaissant pas du tout, j'eusse été heureux de le voir. Depuis quelque six semaines, deux mois, Bonheur m'a fait faire la connaissance de Carrière, le peintre, qui est un bonhomme très intéressant et de belle ouverture de pensée ; c'est Carrière qui m'aurait fait dîner avec Goncourt, en même temps qu'avec Geffroy et Clemenceau. Je tenais à y aller avec Bonheur : mais Bonheur ne pouvait être à Paris pour cette époque, et j'ai renoncé à la partie...

T'ai-je dit que j'étais entré en relations avec le fameux Montesquiou, qui doit te reporter aux temps les plus reculés de notre histoire, le temps de la Légende Dorée, où l'on parlait de billets écrits avec quatre encres et de toilettes composées comme un Whistler. Il a fallu déchanter depuis, et des Esseintes est retombé sur le trottoir. Ma foi, j'ai trouvé tout de même

un homme supérieur à ce qu'il fait, et d'une préciosité moins banale que celle qui fait le fond de ses poèmes. Il m'a envoyé dernièrement ses *Hortensias bleus*. Pour quelque vers joli, pour quelque notation délicate et émue de place en place, quel inutile amas de versifiage... Vraiment, ce besoin de se précipiter sur une plume pour mettre des rimes à toutes ses sensations, quelle curieuse manie ! Cela fait déjà quatre ou cinq gros volumes, je crois, de publiés ; et il y en aura d'autres. C'est chez et par le peintre Gandara (Antonio de la Gandara) que j'ai fait sa connaissance. Je ne sais si ce nom te dira quelque chose. C'est postérieur à toi.

...Tu me demandes des nouvelles de moi : Mon Dieu ! je n'ai pas grand' chose à t'écrire à ce sujet ! Je ne suis pas content de l'année... Ça ne marche pas, la santé n'est pas bonne ; toujours de la faiblesse du côté de l'estomac, et par suite peu de goût à faire quelque chose. Avec cela et à cause de cela, j'envisage l'avenir avec ennui, craignant de ne pouvoir jamais dégager ma vie, et subissant toujours plus lourdement la chaîne administrative. Je sens comme avec une certitude intérieure que je n'écrirai jamais de roman ; et pourtant c'est là que serait le salut pour moi. Pourquoi faut-il que le fait de prendre une plume m'apparaisse toujours ainsi comme une chose pénible, et

d'où m'éloigne un recul instinctif. Jamais je ne me suis frotté les mains comme d'autres que je connais, en me disant : « Voilà telle nouvelle, telle page, telle étude que j'aurai plaisir à faire ! » Non, c'est toujours, pour commencer, chez moi la pénitence imposée, à laquelle on va comme un chien qu'on fouette. Et cette volonté qui se dérobe, qui se cache dans les coins, qu'il faut faire marcher à coups de trique !... Pourtant, la volonté doit être, quand elle est dans le sens des choses, accompagnée d'un plaisir allègre et et d'une joie légère... On n'a pas besoin de *vouloir* pour admirer un beau tableau, suivre une belle femme, ou boire un bon verre de vin quand on a soif... C'est à me demander parfois si je ne me suis pas trompé d'art !...

Et je te raconte toutes ces choses, et je les dis à ton cœur seulement, peut-être aussi parce que l'affreuse température d'étuve que nous subissons me déprime et me distend, et fait de mon âme comme une flaque inerte et morne.

Tu ne m'en voudras pas de ne pas t'envoyer une lettre où il y ait plus de joie, mais j'en eusse été incapable. Sache toutefois que, tous ces temps-ci, je serai en pensée avec toi, et je revi-vrai quelques-unes des heures les meilleures que la vie nous donna de vivre ensemble... Et je songe qu'il y aura l'an prochain dix ans

de notre voyage... Bingen... Asmanshausen...  
Worms... Mayence...

---

A FRANÇOIS COPPÉE

Paris, 4 Janvier 1897.

Mon cher Maître,

En allant hier vous porter mes souhaits, j'ai appris par M<sup>lle</sup> Annette que vous étiez à Pau ; et je m'empresse de vous adresser ici, sous la formule traditionnelle (je sais que les traditions ne vous déplaisent pas) « *Bonne année, bonne santé* », ce que mes sentiments ont de plus affectueux. Je pense que vous avez eu raison de fuir cette terrible époque de l'année, où plus un morceau de votre vie ne peut vous appartenir, et où vous devez tous les jours être livré tout vivant à la meute. Votre santé n'y résisterait pas ; c'est même merveille qu'elle se conserve aussi satisfaisante, avec votre travail acharné et vos surmenages de toute sorte.

Espérons que le bon soleil de là-bas, et l'air salubre des côtes, vous restituera largement ce que Paris vous prend et vous rendra mieux portant et plus fort. Il le faut pour tous ceux qui vous aiment...

Vous m'avez encore, l'autre jour, *emmené à la gloire*; et ce jour-là encore, vous avez fait un heureux; laissez-moi ici vous en remercier du fond du cœur, et mieux que je ne l'eusse pu faire de vive voix; car votre bonté brusque et toute militaire coupe court aux effusions. Je ne vois malheureusement rien par où je puisse, à mon tour, vous marquer vraiment ma reconnaissance; en tous les cas, — et c'est là tout ce qui me reste, — je m'efforcerai de prouver par mon œuvre que vos bontés n'ont pas été trop mal placées... Et je sens que cette lettre est terriblement *nouvel-an*, mais il ne faut pas m'en vouloir; et peut-être ainsi m'attendrit-elle plus, car elle me rappelle tous mes souvenirs d'enfance, et mes gestes gauches dans la solennité des visites et le recueillement des habits neufs. Il y a là de quoi faire sourire un peu votre ironie malicieuse; et comme vous devez plutôt vous ennuyer là-bas, tout est ainsi pour le mieux.

Et je termine, mon cher Maître, en vous renouvelant encore l'assurance de ma sincère, de ma profonde affection.

J'ai envoyé à M. Brunetière des vers qu'il m'a dit accepter. Je pense que vous en serez content.

---

### A RAYMOND BONHEUR

Samedi

13 Février 1897.

Mon cher Ami,

Merci de votre lettre de l'autre jour, qui me disait de ne pas vous attendre cette semaine. Vous me demandez de vous fixer une date : ma foi, dans les premiers jours de la semaine, je ne vois pas d'empêchement, sauf que quelquefois Donnay m'envoie une place pour *La Douleuse*, qui contient, paraît-il, de fort belles parties, comme vous le verrez par l'article de Mendès...

...J'irai peut-être cette après-midi chez de Heredia...

Je pense qu'il y a huit jours je me mettais en route pour Magny... C'est aujourd'hui



presque exactement le même temps aussi exigeant... Après tout, bon temps de chambre close et d'activité intellectuelle. Vous me dites avoir travaillé, je n'en suis pas étonné... Moi, je me suis amusé à faire deux petits antiques, deux petits *quadri*, comme disait Chénier, et comme je vous en avais déjà récité, je crois. L'un, c'est *L'Enfant au bouc*... L'autre, *Naïs et Lydé*. C'est curieux, je remarque que la douceur des souffles nouveaux, la mollesse de l'atmosphère où flotte le printemps prochain, ramène toujours mon imagination vers ces petites visions de ciel antique, de lumière fine et de myrtes délicatement découpées sur fond d'azur. J'aurais tort, n'est-ce pas ? de ne pas m'y abandonner. Ce goût, chez moi, ne date pas d'hier, et je me rappelle, il y a longtemps déjà, que certains vers de Virgile, par la fraîcheur des terminaisons latines, me donnaient à certains jours l'impression physique d'une branche de lilas mouillée.

Celui-là par exemple :

*Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori...*

ou celui-ci :

*Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ...*

## A RAYMOND BONHEUR

Samedi

27 Février 1897.

Mon cher Ami,

Entendu pour lundi. Je prendrai le train de « quatre heures », gare Montparnasse. J'apporterai les papiers que vous me demandez. Espérons que nous aurons beau temps, le temps d'aujourd'hui par exemple, car nous ne resterons pas toute la journée enfermés, et nous nous accorderons quelque arrêt pour souffler. Pussions-nous seulement être aussi bien disposés que l'autre fois ! C'est très curieux ce que vous m'écrivez relativement aux dispositions d'esprit ou plutôt à l'état d'être dans lequel vous me dites avoir été plongé pendant quelques jours la semaine dernière. J'ai aussi éprouvé cela. Une très lourde et très irrésistible et très morne dépression. L'impossibilité de faire acte de quoi que ce soit... un tâtonnement dans de la vase. Et puis, cela s'en est allé tout seul. Les

expressions les plus énergiques sont incapables de qualifier cet état d'em... général. Le plus comique, c'est que dans ces occurrences, le docteur Candide, l'irréductible optimiste qui est au fond de moi, cherche quand même à s'y retrouver ; et c'est tordant et ridicule comme un pauvre diable qu'on voit, tout seul, sous un parapluie lamentable, traverser la rue par une épouvantable averse...

J'ai terminé à peu près mes petits poèmes antiques, mais il en est deux que je ne puis pas retrouver dans mes paperasses, *Néère* et *Les Bœufs*. J'envoie tout cela à Vallette avec un *Soir de printemps* où il y a quelques vers que j'aime bien.

---

A PAUL FORT

6 Mars 1897.

Je vous écris ce petit mot pour vous dire, en ami, que j'ai vu Coppée, et que j'ai parlé avec lui de votre livre. Je lui ai dit tout le bien que je pensais sincèrement de vous, tout ce que je sentais de poésie chantante, émue, mélodieuse

et jaillissante dans vos *Ballades*. Allez donc le voir : cela lui fera plaisir, j'en suis sûr ; et je ne serais pas étonné qu'il parlât de vous quelque'un de ces jours prochains dans *le Journal* ; ce qui, me semble-t-il, n'aurait pas de quoi vous déplaire...

---

A FRANÇOIS COPPÉE

10 Mars 1897.

Mon cher Maître,

J'ai eu l'occasion de voir Paul Fort, et naturellement il ne m'a pas été possible de lui cacher que son livre avait été remarqué par vous. Tout en restant dans les termes de réserve que vous m'aviez recommandés, je n'ai pas été sans voir que Paul Fort en était tout ravi, tout ému... Il doit aller vous rendre visite. Voulez-vous le recevoir ? C'est un charmant garçon, très doux ; et c'est naturellement aussi autre chose qu'un charmant garçon... Il m'étonnerait qu'il ne

gagnât pas votre sympathie. Je ne crois pas, en l'occurrence, avoir commis d'indiscrétion trop grosse ; et s'il vous plaisait, à l'occasion, de faire encore un heureux, j'en serais, pour ma part, *tout à fait enchanté*.

J'apprends à l'instant qu'il est allé chez vous, et n'a pu être reçu, car vous faisiez votre article.

---

### A JULES RENARD

Avril 1897.

- Vous n'êtes pas méchant, mais vous éprouvez le besoin de dire des choses dures.
- Si vous croyez que ça m'amuse toujours !

Mon cher Renard,

Merci d'avoir pensé à m'envoyer *Plaisir de rompre* (1) que j'ai savouré, l'autre soir, au

(1) *Le Plaisir de rompre*, comédie en un acte, fut représentée au Cercle des Escholiers, le 16 mars 1897.

---

coin du feu, à petits coups, réplique à réplique, comme on boit un café fort, un authentique moka, avec sa pointe de fine amertume. Très serrée, très amusante, votre dernière escrime ; triste aussi dans sa vérité sèche, comme vous l'aimez. Et que de choses jolies dans tous les coins !

« ... Sur le marbre de la table où mes mains achevaient de s'étendre...

« ... Comme une chaise sans sa housse...

« ... Les grandes lettres viennent du cœur...

Et il n'y a qu'à picoter dans la menuaille...

Pourquoi ne vous lit-on plus dans l'*Echo de Paris* ? C'était pour moi un régal.

A vous toujours bien cordialement.

---

## A GEORGES RODENBACH

Samedi

Paris, 25 mai 1897.

Mon cher Rodenbach,

Merci encore une fois et de grand cœur !...

Toutefois, et pour parler sincèrement, il y a un : « *et tant d'autres...* » qui, sous votre plume, m'a fait un peu de peine ; et puisque l'occasion s'en présente, je voudrais vous dire que je sens entre nous je ne sais quel malentendu que je ne puis définir, dont j'ignore la cause et qui m'est très pénible. Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé votre *Carillonneur* ?... L'autre jour, en vous revoyant chez Paul Fort, je voulais vous en parler, mais nous ne sommes pas partis ensemble.

Pourtant j'ai pour vous, — et vous en avez les preuves, — l'admiration la plus vive, et par la pente même de ma nature une sympathie toute intime m'incline vers les délicatesses exquisés de votre œuvre. Alors, aurais-je commis quelque maladresse ?...

---

En tous les cas, et ce que je tenais à vous dire ici, c'est qu'il est tels généreux procédés de votre part dont je garde le profond souvenir, et qu'en ce qui me concerne, il me sera, moi, impossible d'oublier jamais (1).

Votre Ami.

(1) La réponse de Rodenbach dissipa cette ombre de malentendu :

Paris, 5 janvier 1897.

Mon cher Samain,

Votre lettre m'a fait de la peine.

Mais non, il n'y a aucun nuage entre nous. Je vous aime beaucoup. J'aime beaucoup votre grand talent. Je n'ai pu, dans mon article, que vous donner la main en passant, vous citer, — puisque, vous, vous êtes très connu...

Quant au *Carillonneur*, mon éditeur ne m'en donne que 25 exemplaires. Quelques parents, quelques aînés, et le petit lot est épuisé. Aussi, j'avais décidé d'envoyer mes livres de vers aux poètes, ceux de prose à mes amis romanciers. Je tâcherai d'en reprendre un exemplaire pour vous.

Et, un de ces jours, je vous ferai signe, pour que vous ayez la gentillesse de venir partager notre dîner. Donc, croyez-moi, et pour toujours, bien votre

Georges RODENBACH.



## A ANDRÉ GIDE

Paris, 18 Juin 1897.

Cher Monsieur,

Oh ! que je vous suis reconnaissant du beau livre (1) que vous nous avez donné ! Comme j'ai été conquis par cette sincérité urgente, par cette franchise passionnée et magnifique ! C'est là ouvrir toutes grandes les portes de son cœur ; et je ne sais qu'admirer le plus, de ce courage sans réserve, ou de cette exaltation qui vous en a rendu capable ; car c'est ce qui m'a frappé par-dessus tout, cette véhémence de conviction, cet emportement, cette « *ferveur* » enfin (pour me servir de votre mot favori), qui, d'un bout à l'autre du livre, brûle à travers les pages et communique peu à peu à l'âme sa fièvre, j'oserais dire : sa frénésie. Pour mon compte, je me suis livré tout entier à sa griserie

(1) *Les Nourritures terrestres*, par André Gide (Paris, *Mercur de France*, 1897).

émouvante ; et plus d'une fois, il m'est arrivé de suspendre ma lecture, — sentant presque mon cœur battre trop vite, — et m'arrêtant un moment, comme, au milieu d'une ivresse, on garde un moment son verre immobile près de ses lèvres. Pression irrésistible de l'éloquence, de la vraie éloquence, celle qui mobilise toutes les énergies de l'âme. Des formules comme celles-ci me remuaient profondément :

Que ta vision soit à chaque instant nouvelle !...  
Le Sage est celui qui s'étonne de tout...

avec les dix lignes définitives qui suivent, et commentent.

N'aurait-elle pu au reste servir elle aussi d'épigraphe à votre livre, cette belle formule ? Ce que vous avez voulu, ce que vous avez tenté, ç'a été de vous refaire une âme d'enfant, simple devant l'univers, curieuse éperdument de tout, des sons, des couleurs, des odeurs, des eaux, des bêtes, des plantes, et divinement gourmande de la vie ; et en effet, de plus d'une page, l'imagination mobile, neuve et directe d'un enfant s'amuserait infiniment ; nul apprêt, ni dans la composition, les sensations versées pêle-mêle devant lui, mais jolies, pittoresques, et brillantes, et colorées comme des jouets. Excusez ce mot ; mais ne résume-t-il pas, sous sa forme

un peu naïve et puérile, tout votre enseignement à Nathanaël ? Ne lui dites-vous pas : « Je t'ouvre la porte de l'étude. Plus de devoir, plus d'encre, plus d'horribles pensums. Va, Nathanaël ; cours dans le jardin, cours dans le verger, cours de toutes tes forces ; puis, respire à pleins poumons ta vie et extasie-toi du ciel ; jouis de ton sang, jouis de ton cœur, jouis de ta chair, jouis de tes yeux. Regarde : le monde n'est qu'un grand magasin de joies... Amuse-toi. »

Et sans l'embarrasser de solennelles et vaines casuistiques, vous lui mettez simplement entre les mains un beau livre d'images : les « sources plus délicates au soir, délicieuses à midi »... la ferme, les greniers, — la laiterie, — les granges, — l'étable intolérablement tiède, où les vaches sentent si bon, — le pressoir, — la distillerie-alambic : « Ah ! goutte d'or qui va suinter »... puis aussi les villes : « Florence, grain de myrte et couronne de sveltes lauriers ». — Monte Pincio, à Rome, avec cette grande allée « où il coulait de la lumière ». Tunis, « avec, dans tout l'azur, rien que ce qu'il fallait de blanc pour faire une voile ». Et l'herbe du Sahel si douce ! Et Blidah ! « Blidah ! fleur du Sahel ! petite rose ! » Les pages tournent ; et c'est le vieux mot éternel et enfantin de l'impatience heureuse qui monte aux lèvres : « Encore ! Encore ! ».

Des notes, alors ? Des griffonnages de calepin

jetés à la volée ? — Non, cuistre ! Des gouttes d'âme, qui tombent toutes chaudes... des phrases frémissantes comme des étreintes... des lignes tragiques comme toute confession : « Vacillement de la flamme sur la page blanche. Respiration. Sanglot. Lèvres serrées. Convictions trop grandes. Angoisses de SA PENSÉE. »

Et des caresses comme : « Il était là, contre moi ; je sentais aux battements de son cœur que c'était une créature vivante. »

C'est bien là le « *livre d'une âme* », d'une âme qui fouille fébrilement au cœur des choses, que tout exalte, et qui voudrait tout étreindre, et qui se désespère d'Amour.

Amour ! Partout ce mot jaillit, éclate, ruisselle. Si quelque magie pouvait jeter le livre en son creuset, c'est de l'amour, brillant et pur comme de l'or, qu'elle trouverait au fond. Ah ! de quelle poitrine vous jetez le cri vers la liberté ! Car c'est la liberté qui vous a rendu à l'Amour.

Maintenant, pourquoi, Nathanaël ? Parce que chez les grandes âmes, le bonheur est en quelque sorte actif, et qu'il exige d'être partagé. Ces extases-ci n'ont point affaire avec la jouissance précieuse et résorbée de l'égoïste à sang-froid ; c'est de la joie débordante, généreuse, rayonnante, qui tout naturellement tourne en hymne. Alleluia sur les grandes orgues de la Vie et du Soleil ! C'est de la joie qui ne croit plus au

péché, il est vrai, mais qui croirait démériter tout de même si elle se gardait solitaire. On dit que, dans l'ordre naturel, tout organisme arrivé à sa plénitude éprouve le besoin de se répandre au dehors, de se donner ; et la satisfaction de ce besoin, par l'admirable enchaînement des lois, devient pour lui, dans un maximum de vie, son maximum de jouissance. Ne serait-ce point là l'équivalent de ce phénomène moral de prosélytisme qui se passe dans les âmes riches et généreuses ? (Creusez ce mot — généreux, génération, engendrer). Nathanaël, en ce cas, m'apparaît bien comme le fils très cher et très vivant de vos entrailles, l'enfant adoré de vos plus beaux « instants », et vraiment le meilleur de vous-même donné aux hommes comme une brûlante semence de bonheur et de vérité.

Il me plaît, quant à moi, de l'imaginer ainsi, et de mêler par là à mon admiration pour votre talent une admiration égale pour votre cœur.

---

## A HENRI DE RÉGNIER

Mardi.

Paris, 5 Juillet 1897.

Mon cher Régnier,

Je suis tout à fait désolé : je retrouve à l'instant les enveloppes du *Mercur*, et m'aperçois en même temps que j'ai laissé passer la date du vote. La forme « Circulaire » de la lettre m'avait fait négliger de l'ouvrir, et elle était restée sur ma table, avec d'autres imprimés. Vous ne sauriez croire combien je regrette cette négligence, tout en ne doutant pas qu'elle n'aura eu tout de même aucune importance ; il faut dire à ma décharge que n'ayant pu aller au *Mercur* tous ces temps-ci, *même pour faire le service de mon livre*, tant je suis surmené au bureau en ce moment, je n'ai *pas été mis au courant* de cette élection (1) ; et je pense même dire à Vallette à cette occasion que l'envoi de lettres ouvertes sous forme « papiers d'affaires »,

(1) Au Comité de lecture du *Mercur*.

pour les choses qui ont quelque importance, présente des côtés dangereux.

En vous offrant ici des excuses, que je renouvellerai de vive voix bien sincèrement quand je vous rencontrerai, je vous prie de croire, mon cher Régnier, à mes bien vives sympathies.

---

### A RAYMOND BONHEUR

Jeudi

28 Juillet 1897.

Mon cher Ami,

Votre lettre m'a trouvé plongé dans un état d'âme marécageux assez identique à celui que vous décrivez. Je nage, depuis des jours et des jours, dans le marasme, sans ressort pour rien. Comme vous, je lirais et je lis, de fait, n'importe quoi ; ou, pour être plus exact, j'éprouve une répulsion qui a presque quelque chose de physique pour tout ce qui sent la littérature. Je ne vous parle pas de la poésie... Pour cela,

---

c'est le sauve-qui-peut... Il est inutile d'ajouter que je n'ai rien fait. Physiquement, je ne vais pas plus mal que ça ; mais je suis complètement dénué d'entrain à vivre. La vie, même à distance et à l'état de supposition, me fatigue déjà. C'est le cercle vicieux. Il faudrait un bon coup de talon pour m'en sortir ; — simplement une heure de bon travail, avec quelques trouvailles, cela réchaufferait, réveillerait toute la machine endormie. C'est vous dire que, même au point de vue projets de voyage, je ne suis pas déchaîné. J'ai là devant moi un indicateur. J'en tourne parfois les pages, mollement, et rien ne m'agrippe au passage. Même ce dont nous parlions l'autre jour, je le vois sans enthousiasme, j'en escompte d'avance le mince imprévu. Quant aux Pyrénées, je n'y songe même pas. Tâchez de venir quelqu'un de ces jours, une soirée à deux, je crois, nous ferait du bien ; d'un autre côté, je vous sens si bien à la campagne ! Paris, de là, doit vous sembler si étouffant et si poussiéreux !...

Moi, je rêverais d'une grande bibliothèque, aux larges arceaux donnant sur la mer, toute lumineuse et silencieuse, avec un grand jardin à rampes de marbre blanc tout autour, où je lirais des « Mémoires », des « Chroniques », de la science, de la science avec des vues philosophiques surtout, et pas du tout de *jeunes revues*,



Quelques vieux abbés, dans des monastères d'Italie et de Sicile, doivent réaliser quelque chose d'approchant : c'est une vie limpide et harmonieuse. Celle de *Moi je couche avec ma bonne* ne manque pas d'harmonie non plus. Il faut, loyalement, le reconnaître.

Je vous serre la main en vous disant à quand ? — et j'ouvre un Larousse où je tombe sur le mot « Charbon ». Je suis sûr que je vais y trouver des tas de choses intéressantes.

Il y a certainement des gens qui diraient : « C'est triste ! » Pourquoi ?...

---

## A FRANÇOIS COPPÉE

Jeudi

8 Septembre 1897.

Mon cher Maître,

Je suis ici à Pau, et j'ai pensé au séjour que vous y êtes venu faire au mois de janvier... Comment allez-vous ? J'ai vu que vous aviez

---

---

fait un article jeudi dernier, un bel article que j'ai beaucoup aimé ; j'ai lu aussi quelque part que votre état était plus satisfaisant. Je souhaite de tout mon cœur que cela soit vrai ; et je serais bien heureux, en allant vous revoir à Paris, de vous trouver mieux portant. Je vous l'ai dit : les énergies de votre tempérament sont profondes, ce sont elles qui finiront tout de même par vaincre.

...C'est un petit voyage que je fais par ici dans les Pyrénées avec un ami, et j'ai éprouvé le besoin de vous envoyer ces deux mots affectueux pour vous dire simplement que je pense à vous, et que les Pyrénées en face m'ont fait songer à votre lit de malade et à la fenêtre ouverte sur votre petit jardin.

---

## A PAUL MORISSE

Magny, 12 Septembre 1897.

Mon cher Morisse,

C'est en revenant des Pyrénées, où je suis allé faire un petit voyage avec Bonheur, que j'ai trouvé ta lettre ; et c'est de chez Bonheur, où je suis reparti aussitôt, que, comme tu le verras par le timbre, je te répons. Tes reproches sont justes, et il y a bien longtemps que je me les suis adressés ; mais, comme toi, je subis l'influence de la paresse qui arrête chaque fois les mouvements de la volonté, d'ailleurs avec des sophismes où l'imagination se complaît. Tu ne le croirais pas, n'est-ce pas ? si l'on te disait que j'ai pu passer tout un an sans penser à toi ; sans que mon cœur t'aille trouver là où tu es ; nos vies ont été trop intimement mêlées pour cela, et moi-même je me refuserais absolument à supposer un pareil oubli de ta part. Ce qui est vrai, c'est que sachant ta vie un peu

livrée à l'aventure, j'attendais une lettre de toi m'indiquant ce que tu faisais, où tu étais ; et je me disais : En lui écrivant « Annagasse, à Vienne », cela ne lui parviendra plus. L'enveloppe d'où tu dates ta lettre m'a intrigué : c'est donc une Trappe ? A quelle évolution de ton âme cette retraite correspond-elle ? Et dans quelles conditions l'as-tu faite ? Te sentirais-tu incliné vers ces grands silences et cette paix triste et nue, assez pour y enfermer ta vie ? Avec le goût d'absolu qui fait le fond de ta douloureuse et fébrile nature, je n'en serais point autrement surpris. Mais la Foi ? As-tu la Foi ? Pourras-tu la trouver ?... Pourras-tu supporter la vie là-bas, sans elle ?... C'est peut-être seulement une immense sensation de repos qui t'y attire...

Tu me demandes que je te parle de moi. Sais-tu qu'à certains moments, j'éprouve aussi ce désir de repos ; tu me connais : j'ai le cœur optimiste, — je ne sais si cela est bien clair, mais tu me comprendras ! — mais en même temps, j'ai en quelque sorte l'imagination pessimiste. Pour toutes mes démarches dans la vie, je manque de foi en moi-même ; et cela peu à peu produit un malaise sourd qui, à certaines heures, me recouvre toute l'âme d'une grande nappe de tristesse. Je sens en moi une incapacité de prendre et de pétrir la vie à la

façon des autres hommes. Mon art, dont tu parles, ne m'apporte que des consolations, plutôt des excitations toutes passagères ; je ne connais pas cette sérénité robuste du bon travailleur qui se met joyeusement à la tâche et se réjouit d'avance d'une longue suite de travaux. Avec les dons que j'ai en moi, je devrais, semble-t-il, m'être fait déjà une situation dans la littérature ; mais la littérature, la page à écrire m'éloigne ; c'est un calice que j'écarte toujours, que je ne bois qu'à la dernière extrémité. J'entends autour de moi des jeunes gens qui parlent avec un bel entrain d'articles à écrire, de romans à faire, qui se réjouissent d'avance à la pensée de rédiger leurs idées ; chez moi, jamais rien de tel ne se produit, et ne s'est produit. C'est à me demander quelquefois si je ne me suis pas trompé d'art. Car il n'est pas supposable qu'un exercice naturel des facultés cause toujours, à tout moment et dans toutes les conditions, le même éloignement. La paresse, explication toute trouvée, ne me satisfait pas, moi ; car je ne suis point paresseux pour d'autres choses ; et les besognes, en tant que besognes, des plus élevées jusqu'aux plus humbles, ne m'effraient pas.

Mes vers, diras-tu ?... Voici ce qui se passe pour mes vers, et je le disais encore il y a à peine quelques jours à Bonheur. Je les fais, quand

j'en fais, et que l'heure est bonne, et que je sens vraiment passer dans mon être un courant mystérieux qui multiplie les énergies de l'esprit et amène mon imagination à une sorte d'éclat incandescent. Je fais donc mes vers surtout la nuit, dans une ivresse heureuse, et j'ai un moment de chaude et rayonnante exaltation. Dans les cinq minutes qui suivent, je suis si plein et si sûr (retiens ce mot) de moi-même, que j'arrêteraï mon concierge dans l'escalier pour les lui réciter. Le lendemain, ou seulement deux heures après, si je suis dans la journée et si je baigne dans la vie quotidienne des autres, cette effervescence est tombée; et même tellement tombée qu'alors, défiant et ombrageux de moi-même, je ne desserrerais pas les lèvres sur ce que je viens de faire vis-à-vis de mon plus intime ami. Tu en as fait souvent l'expérience, mon cher Morisse, et cela m'a valu des reproches de ta part; mais il n'y a rien à faire, il y a là chez moi quelque chose de foncier.

Avec l'habitude que j'ai de méditer sur les choses et de les relier les unes aux autres, il m'est impossible de ne point tirer de ce détail de caractère des conséquences d'ensemble, et de ne pas apercevoir, dans cette méfiance excessive de mes actes, une sorte d'infirmité morale, une débilité de l'énergie vitale, une anémie de la volonté. Je crois que la vie doit être à la fois

une espérance et une affirmation. Je n'ai ni l'une, ni l'autre. Je crois toujours que je ne réussirai pas ce que je veux faire, et j'ai toujours comme une honte de parler de ce que j'ai fait.

Je vois un brave garçon comme..., — et je l'étudie parfois comme un admirable exemple de ces qualités, — au bout de cinq minutes que je suis avec lui, le voilà qui me dit ingénument qu'il vient de trouver un excellent sujet de pièce, et qui se met à me le raconter tout au long, sans paraître soupçonner une seconde que je puisse m'en ennuyer...

Ne crois pas d'ailleurs que je borne ces constatations sur moi-même à l'art seul; je les élargis, je les fais sur ma vie entière; et, avec l'âge, je me rends compte que mon passé y est contenu et que mon avenir en découlera.

En résumé, et pour m'expliquer simplement et nettement, je ne puis jamais supposer que ce que je fais, que ce que je dis, que ce que j'écris puisse intéresser les autres, — au moins autant que ce qu'ils ont à faire, à dire et à écrire eux-mêmes. En résumé aussi, cela fait que je ne me sens pas heureux, que je ne suis pas heureux, et qu'à certaines heures, j'ai une grande souffrance noire au fond de moi. La vie, n'étant qu'une suite de décisions à prendre, m'apparaît souvent devoir excéder mes forces. Pour te donner un exemple, le livre qu'il faudra que

je publie dans un temps pas trop éloigné, pour ne pas faire oublier le *Jardin de l'Infante*, me hante comme un cauchemar. Je ne sais pas encore à l'heure qu'il est comment il se fera ; quand j'y songe la nuit, je ne puis plus fermer l'œil.

Des gens diront : ce sont là des façons de grand enfant. C'est vrai, je sens en moi beaucoup du grand enfant. Il m'est impossible de prendre part et de me passionner à ce que les hommes appellent : leur vie sérieuse. Tu parles de coteries ; il ne faut pas en vouloir aux coteries : elles sont naturelles, l'homme se groupant pour combattre ; moi, je suis un isolé, et je porterai la peine de l'être. On me laissera à côté. Toutefois, je te l'ai déjà dit dans ces lettres où, comme tu me le demandes, je ne te parle que de moi, ce n'est pas de ces détails que peut me venir beaucoup d'amertume. Que Lorrain ou Vielé ne parlent pas de moi, j'en fais remonter la responsabilité plus haut qu'eux, et jusqu'à moi-même ; car l'habitude de la pensée m'a fait voir qu'on est soi-même le principal facteur de sa vie. Au reste, cette même habitude m'a familiarisé avec cette grande loi qui mène le monde et que j'appelle la Force des Choses. Je sais que celle-là, rien ne l'arrête, et que les destinées s'accomplissent, malgré tout. Si j'ai pu réaliser un peu de beauté et mettre



cette beauté au jour, il faut qu'elle vive ; elle ne peut pas ne pas vivre. Je sens cela aussi fortement que je te disais que je sentais, tout à l'heure, mon incapacité à pousser ma vie en avant.

Tu parles de cheveux grisonnants, mon pauvre cher ami de l'autrefois ; mais les miens aussi grisonnent, et je ne sais pourquoi mon cœur, au lieu de se dilater vers l'avenir, se contracte parfois douloureusement, à me faire pleurer. Tiens ! hier, je suis revenu de voyage à la maison. Ma mère n'était pas là : elle est justement à Lille, chez ma sœur. J'ai trouvé l'appartement vide, les meubles couverts, et un grand silence ; et alors, j'ai pensé violemment à ce qui m'attend... Songe que ma pauvre vieille mère va avoir soixante-quinze ans... Que ferai-je quand cette figure qui est là près de moi depuis que je suis au monde aura disparu ?... Quand tout cet amour s'enfoncera dans la nuit ?... Une chose serait alors le salut : le foyer fondé, la bonne femme, les enfants peut-être... Mais pour le moi que tu sais, quel monde à soulever ! Et, de toutes parts, quelles difficultés, morales et matérielles !... Oui, matérielles ; car quel ménage veux-tu faire vivre à Paris, avec quatre mille francs ?... Et alors, quand je pense à tout cela, quand je vois, à quarante ans, aboutir une vie docile et de

bonne volonté, et de bon cœur, et riche de dons, à toute cette médiocrité, à ce servage bureaucratique, qui dure depuis mes quinze ans et durera toujours, je suis pris d'une irrésistible et silencieuse tristesse, et il me semble descendre lentement dans des eaux noires... Et alors, pour me consoler, comme un malade qu'on remonte avec quelques gouttes d'un puissant élixir, il faut que je pense à ces belles amitiés que la vie m'a données, dont la tienne a été précieuse entre toutes ; et il faut que je me dise que cela aussi est un trésor, et peut être le plus beau et le plus rare que puisse apporter la vie ; puis je pense à mon *Jardin de l'Infante* ; et songeant que c'est avec toi, oh oui ! bien avec toi et souvent pour toi que j'en ai amassé les fleurs, il me vient une grande douceur dans ma tristesse. Je pense que de ces amitiés j'ai pu faire ces vers, et de ces vers faire un souvenir pour ces amitiés ; alors je me plains moins de n'être point autrement que je ne suis, et je me répète le mot de Jésus à Marthe : *Reste ainsi ; ta place est la meilleure.*

A toi, mon cher Morisse, de cœur fraternel.

Bonheur, avec qui je viens de parler de toi, me prie de t'envoyer un bon souvenir d'amitié. Tâche de lui écrire quelqu'un de ces jours, tu lui feras grand plaisir. Il va bien, et il est très

heureux dans sa bonne et admirable vieille maison, à la campagne...

—

### A RAYMOND BONHEUR

Jeudi

28 Octobre 1897.

Mon cher Ami,

Merci à mon tour de votre bonne lettre, et de tout ce que votre amitié vous dicte. A déchiffrer ces hiéroglyphes, derrière lesquels je sens tout ce qu'il y a d'affectueux en vous, j'éprouve, je l'avoue, une intime joie de cœur; n'est-ce pas d'ailleurs aussi vers vous que je me retourne lorsqu'il m'arrive ainsi quelque bonheur. Le mot « *bonheur* » ici trahirait pourtant ma pensée, ou du moins l'exagérerait sensiblement : car l'article de ce cuistre de Deschamps (1) ne m'a pas du tout en lui-même rendu heureux et satisfait. Il n'est fait que de sécheresse et d'aigreur et

(1) « Le Coin des Poètes », *le Temps*, 22 octobre 1897.

compte, çà et là, des mots assez désobligeants ; de plus, le côté *Allée Solitaire* par exemple est entièrement laissé dans l'ombre. Il n'importe : comme vous le dites, l'effet est excellent, et je ne veux le voir que de ce côté. J'éprouverais même quelque satisfaction à constater, précisément par la façon dont il est fait, qu'il a été comme imposé par la nécessité. Heureusement pour compenser cette sourde hostilité, j'ai des lettres comme les vôtres et aussi comme celle de ce bon Jammes que j'ai reçue ce midi (c'était aujourd'hui une journée heureuse, et j'eusse été bien aise de vous avoir près de moi) et que je vous envoie ci-incluse. Il n'y a guère qu'à vous que j'oserais l'envoyer : car vous seul la lirez, comme elle doit être lue, en *transposant*. Telle quelle, je ne vous cacherai pas qu'elle m'a rempli d'une joie profonde, et que j'en suis resté tout troublé. Et puis, j'en ai admiré vraiment la justesse et la pénétration. De vous à moi, il est superflu, n'est-ce pas ? de remettre chaque phrase au point. Je ne me crois pas, comme il le dit, le seul dépositaire, avec Dierx, de la tradition classique ; mais je sens, et nos conversations ensemble s'orientaient dans ce sens, que je suis très repris vers une forme qui sacrifie moins au pittoresque et où la pensée ne comporte que quelques parures discrètes, à peine une bague ancienne aux doigts. Ce n'est

point par snobisme, vous le savez mieux que personne, que j'adore les petits Tanagra, un corps délicat, harmonieux et svelte, qui laisse voir sa nudité en l'enveloppant simplement d'un voile ; c'est là une forme de beauté qui m'attire plus que tout. Maintenant que, çà et là, le vent de l'éloquence souffle dans ces voiles et en agite un peu fortement les plis, il ne faudrait point m'en vouloir : car cela aussi est dans ma nature... Mais, nous avons dit cela cent fois. Et puis, ce que je voudrais, c'est faire de la prose ; je n'ai pu encore m'y mettre. Dieu ! que cela a de la peine à sortir, si jamais cela doit sortir ! Et penser que le salut serait là !...

Merci à Carrière, par-dessus votre tête, de ce qu'il vous a écrit. Je l'aime beaucoup ; il doit s'en être aperçu.

Je lis en ce moment *La Canne de jaspe*. C'est d'une élégance et d'une évocation prestigieuse, — d'ailleurs la note du *Trèfle noir*...

—

## A PAUL MORISSE

Jeudi

16 Décembre 1897.

Mon cher Morisse,

Comment vas-tu ? Il y a bien longtemps que tu ne m'as envoyé de tes nouvelles, et comme je sais que tu lis assez couramment là-bas les journaux français, je n'aurais pas été étonné de recevoir de toi quelques mots à l'occasion des bouts d'article à droite et à gauche où il a été question de moi. Je veux parler par exemple du grand et hargneux article de Gaston Deschamps dans le *Temps*, laborieuse tartine de cuistre, piquée çà et là de mots désobligeants ; puis quelques lignes, dans le *Journal*, de Marcel Prévost, qui m'ont fait grand plaisir par la façon dont elles étaient amenées ; puis un paragraphe vraiment très chaud de Coppée ; puis une citation de Jean Lorrain, avec un fragment d'*Orgueil*. Il s'est décidé tout de même à parler de moi ; mais il l'a fait tout juste, sans rayonne-

ment, sans cordialité, comme un compte réglé en cinq sec. C'est extraordinaire ! devant tout de même une œuvre comme la mienne, cette résistance est incompréhensible, et vraiment trop injuste, quand on songe qu'il s'enflamme et revient à plusieurs reprises sur Bataille ou sur G\*\*\*. Je te l'ai déjà écrit : de sa part, je ne puis m'empêcher d'en être agacé, en me mettant strictement sur le terrain de la justice, et d'une façon presque impersonnelle ; mais je n'ai pas besoin d'ajouter ces derniers mots vis-à-vis de toi, qui me connais et sais que je n'ai point l'habitude de me plaindre ; mais ici le manque d'équité est trop visible.

Heureusement, j'ai été consolé par la belle page de Régnier dans le *Mercur* (1) ; celle-là, tu as dû la lire ; elle m'a rendu très heureux, en me montrant que sans diplomatie, par la seule force du bien, je brisais cette barrière qui me faisait mettre en réserve par tout un clan. Il me semble qu'au *Mercur* je sens cela, et que les attitudes des jeunes gens, hier gourmés dans leur dédaigneux symbolisme, avec la marée qui se retire se modifient à mon égard. Oui, je perçois que sous la lente pression des sympathies extérieures qui vont à moi, peu à peu on me donne la place à laquelle j'ai droit ; et tu me

(1) *Les Poèmes*, par Henri de Régnier, *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> décembre 1897.

vois, sous ce rapport, plus satisfait que la dernière fois que je t'ai écrit. De plus, Brunetière vient de me prendre encore tout un ensemble de poèmes que je lui avais adressés et de les publier en bloc (1), ce à quoi je ne m'attendais pas. Cette nouvelle publication, dans la même année, à la *Revue* ne sera pas sans consolider ma situation, et il faut s'en réjouir. Tu me vois donc finir l'année, l'âme après tout contente.

Quand publierai-je mon prochain livre ? Ça, c'est un peu un nuage à l'horizon. Les pape-rasses à remuer m'effraient ; puis il y a un ensemble de petits poèmes néo-antiques, dont l'inspiration est particulièrement chère à mon cœur, que j'aimerais bien publier à part. J'en sens — peut-être est-ce une illusion ? — la note pure et réussie. Naturellement, je ne dis pas neuve, après André Chénier ; mais c'est pourtant directement et par la similitude d'une âme sensible comme la sienne à la divine grâce de l'Ionie, que je suis retourné là-bas, vers les formes simples, les lignes sobres, et les couleurs légères dans la lumière transparente. Je ne sais si tu goûteras bien ces essais ; pour moi, ils répondaient à une inclination secrète de ma nature, et je les ai conçus avec une intime allégresse. L'antiquité que je sens n'est point

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1897.



barbare, sinistre et hérissée, comme celle de *Salammbô* par exemple, ou de Leconte de Lisle ; elle est plutôt mesurée, humaine et souriante comme celle des Homérides. Au reste, ce n'est point l'antiquité, c'est simplement l'esprit de beauté harmonieuse et simple que je sens qu'elle a réalisé, et qui est éternel comme la limpidité des sources ou le parfum de la rose.

...As-tu lu là-bas *Les Déracinés*, de Barrès ? Moi, je suis en train. C'est toujours le même tour d'esprit qui exerce sur moi une séduction irrésistible, et cette qualité de pensée, forte et diverse, dont la saveur est unique. Lis cela : tu reliras, j'en suis sûr, des morceaux de toi-même, de nous-mêmes. Il y a cette évocation de la vie du quartier, vers 1882-1884, qui, à l'heure qu'il est, prend pour nous des teintes d'une pénétrante mélancolie. Et toute la partie de l'Orientale, d'Astiné-Aravian, est d'un parfum ardent qui te grisera comme moi. Ce qui indispose, c'est cette sécheresse qu'on sent partout, cette férocité parée et qui fait des grâces au miroir ; parfois des manques de tact : l'esprit s'arrête en route, rate le trait cherché, le dandyisme visé, tombe dans la fumisterie pénible. Il y a de ces erreurs particulièrement dans le chapitre de l'Assassinat. A-t-il inventé presque tous ses personnages ? Moi, je le reconnais naturellement dans Sturel : je crois retrouver

Guaita (Stanislas de) dans Saint-Phlin ? Pour les autres, je ne vois rien.

Figure-toi que je me suis trouvé il y a trois semaines avec Barrès dans des conditions assez singulières. Dans la journée, j'avais reçu de Montesquiou, notre fameux Montesquiou d'autrefois, une invitation à l'aller retrouver le soir dans la loge 6, à l'Opéra, pour entendre la troisième des *Maîtres Chanteurs*. Déjà ravi, comme tu penses, quel n'a pas été mon nouveau ravissement quand Montesquiou m'a présenté à Barrès qui était dans la loge avec sa femme. L'Opéra éblouissant de diamants et d'épaules nues ce soir-là, Barrès, *Les Maîtres Chanteurs*, Montesquiou, tout cela, c'était beaucoup de choses à la fois, et je suis rentré chez moi quelque peu exalté.

Je craignais d'être accablé par *Les Maîtres Chanteurs*, mais j'ai parfaitement vu clair dans la partition, que je supposais presque inaccessible une première fois. A ce propos, ne sens-tu pas que Wagner, entraîné par l'esprit de système, a vraiment trop fait bon marché de la voix humaine ? Moi qui en toutes choses essaie de n'écouter — avec une bonne volonté pure et simple — que mon être intime, j'éprouve cela comme une intime certitude. L'intérêt que j'ai pris à l'œuvre, c'est l'orchestre presque uniquement qui me l'a donné. Eh bien ! tu diras

ce que tu voudras, cette conception est fausse ! Tu te rappelles nos vieilles discussions ? Voilà qui va te rajeunir. Et souris avant de t'emballer.

---

A RAYMOND BONHEUR

7 Janvier 1898.

Mon cher Vieux,

Votre lettre m'a causé une déception : car je vous attendais presque sûrement le jour où je l'ai reçue. Merci de ce que vous me dites de l'article de Lorrain (1). Je suis comme vous, je pense que le moment ne serait pas mauvais ; mais il faudrait que le livre fut prêt, et c'est loin d'être le cas ; au reste, je ne m'en afflige pas outre mesure. Je n'ai pas beaucoup travaillé, ces derniers jours de l'année ne sont guère propices. A propos de travail, je faisais

(1) Jean Lorrain, *L'Allée solitaire* (*Le Journal*, 1<sup>er</sup> janvier 1898).

---

une constatation en parcourant ces jours-ci un des derniers livres de Maupassant, *Fort comme la Mort*. Vous devez vous rappeler ce titre, il y a dix ans environ. Il me semblait éprouver une lourde sensation de peine, de lassitude, en lisant ça ; les pages tournaient sans rien de saillant, sans une vraie trouvaille, et la *besogne* m'apparaissait dans son horreur, la *besogne* de l'homme célèbre, du romancier à fort tirage, que guette l'éditeur et auquel il passe vivement la camisole de force du bouquin à fournir à date fixe, par traité. Je revoyais cette surproduction de ce pauvre Maupassant des derniers temps, livre sur livre, raclure de tiroirs, rossignols de nouvelles ; et je touchais presque du doigt, au vide de certains chapitres, la pauvreté de cette vie : car pour lui, qui avait reçu la forte empreinte de Flaubert et qui avait vécu dans son atmosphère de haute discipline et de pur renoncement, quelles confrontations avec soi-même, des soirs de boue comme ceux-ci... Je ne sais pas pourquoi je vous parle de cela ; j'en ai été frappé, voilà tout...

Je vous communique la lettre de Jammes que je vous aurais adressée plus vite, si j'avais pensé que vous ne viendriez pas. Les lettres de Jammes demandent à être lues, je crois, chaudes. Elles sont toujours l'expression d'un moment, et, à les voir huit jours après, on

s'expose à sympathiser avec lui à contre-sens. Sa lettre, comme vous verrez, est désolée ; une rafale vient de passer sur lui. Il souffre et il crie !... Aujourd'hui, à l'heure où vous le lirez, il nagera peut-être dans la joie. Je lui ai répondu très vite, à cause de cela. Comme vous verrez, il parle de se réfugier chez vous comme une bête blessée...

Tâchez, si vous le pouvez, de lui écrire. Il nous aime beaucoup. Je crois que nous l'avons bien compris, que nous avons senti l'homme, simplement et sans littérature... Ça n'est pas Barrès.

---

A PAUL MORISSE

Janvier 1898.

(Excuse-moi, mon cher Morisse ! Je trouve dans la poche de mon veston d'intérieur cette lettre que j'étais convaincu de t'avoir envoyée *il y a dix jours!!!* Comment cela s'est fait, je n'en sais rien : comme toute distraction...)

---

Mon cher Morisse,

Merci de ta bonne lettre, merci aussi de ton portrait : c'est bien toi, tel que je t'ai revu la dernière fois ; c'est bien toi aussi par les yeux, qui sont toujours tes yeux d'autrefois. Tu parles de moi dans ta lettre ; mais ton affection, dont les termes me vont au cœur, oublie, en arrivant à la fin de ta lettre, que moi je ne sais pas grand'chose de toi. Tu ne me racontes rien de ta vie. Que fais-tu ? Comment vis-tu ? Quelles sont tes relations ? Quels gens fréquentes-tu dans le monde viennois ? Puisque tu m'as dit un jour que le mouvement intellectuel était presque entièrement limité à la colonie juive, comment fais-tu pour ne point trop te heurter aux sémites ? Ils doivent pulluler là-bas.

Tu me demandes mon opinion sur cette abominable affaire Dreyfus, qui nous bouleverse ici, et tu me félicites de ne pas avoir emboîté le pas aux protestataires. En toute conscience, dans cette affaire, il m'a été impossible de me faire une opinion appuyée sur une certitude. Comme tu me connais, tu peux penser que le fait d'un innocent condamné à faux ne me laisse pas indifférent ; mais d'un autre côté, je sens d'instinct et avec une force secrète irrésistible,

que la campagne menée en faveur de cet innocent possible est dirigée et se retourne contre la France. Je ne refuse pas ma sympathie à ceux qui, malgré tout et à travers tout, veulent imposer ce qu'ils croient être la vérité ; presque tous nos amis sont dans ce clan-là ; mais quitte à encourir le ridicule et le discrédit, moi intellectuel, de me mettre du côté de la foule, je sens que c'est le *Petit Journal* qui a raison. Il y en a qui se félicitent, à la faveur de ces incidents, de voir commencer la grande démolition sociale. Ça, c'est un point de vue. Pour ce que vaut la société bourgeoise actuelle, on peut ne pas s'en lamenter ; mais cette démolition ne se fera pas si vite ; et, en attendant, sur cette débâcle-là comme sur les autres, les Juifs finiront par prélever leur petite commission... Voilà ce que je pense...

Qu'est-ce que c'est que ce travail dont tu me parles et au sujet duquel tu as piqué ma curiosité ? Je ne vois pas, je le constate avec tristesse, quelque chose qui arriverait à me faire travailler. Autrement, j'aurais depuis longtemps une vie littéraire large et déblayée. Je te l'ai déjà dit, je porte en moi un germe de méfiance, plutôt un manque de confiance, qui paralysera peut-être définitivement mes facultés. C'est là qu'est le mal, c'est cela dont je souffre ; et, à moins d'un changement bien imprévu, ce mal

a tout l'air d'être incurable. Et je me pose toujours à moi-même cette énigme d'un être visiblement fait pour l'art, et qui n'éprouve pourtant pas vis-à-vis de cet art les sollicitations du travail, le goût, l'ardeur d'entreprise, qui devraient logiquement y correspondre?... C'est la volonté, au sens animal du mot, qui fait défaut.

Je te remercie de ta critique sur mes poèmes parus à la *Revue des Deux Mondes* (1) : j'y retrouve toute ton amitié ardente et vigilante. Mais je ne suis pas de ton avis pour mes pièces antiques. A mon sens, — et sans chercher, bien entendu, à défendre à tout prix ce que j'ai fait, — je pense que tu n'as pas bien pénétré le sens de ces poèmes : tu as semblé y voir, de ma part, un renoncement à ma race, à mes origines, à tout ce qui fait le vrai fond de mon sang d'homme du Nord ; tu as cru que je déménageais dans l'Hellénisme, surtout dans l'Hellénisme des professeurs. Nullement. Ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent : les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis c'est tout. Au fond, ce ne sont que des visions où mon âme s'est plu, et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité, j'ai situées dans une Ionie idéale. Dans ce déplace-

(1) Le 1<sup>er</sup> décembre 1897.



ment d'une réalité dans un décor d'Archipel bleu et doré, mon imagination trouve une excitation particulière, en tous les cas nullement artificielle, et aussi sincère que celle que pourrait me procurer une fleur respirée ou une femme rencontrée. Et cela ne compromet pas, je le sens, les couches profondes d'où je puis, si l'occasion m'y pousse, tirer mes accents, sanglots, prières ou tristesses... Sois tranquille, je ne répudie point les cathédrales; et ce qui atteindra toujours le plus loin en moi, ce sera l'angélus, ou les vitres éclairées du village, au crépuscule, près d'un calvaire.

—

A PAUL FORT

28 Mars 1898.

Mon cher Fort,

Merci de l'envoi de votre livre (1); merci plus encore de la dédicace que vous avez bien

(1) *Ballades françaises*, II<sup>e</sup> série, *Montagne* (*Mercur de France*, 1898).

voulu me faire du livre IV de vos *Ballades*. C'est là une façon délicate et précieuse entre toutes de me marquer votre amitié, et j'en ai été, croyez-le, infiniment touché. J'ai lu vos poèmes ; ils sont beaux. Vous avez la vision abondante et riche, l'image curieuse, l'inspiration passionnée et jaillissante, et surtout cette belle faculté de vous exalter, qui fait courir à certains moments des flammes sur les mots. Avec cela de la tendresse, des douceurs émouvantes, et une bonté qui marche en tenant la pitié par la main. Ors violents, pourpres en ruisseaux, grandes limpidités bleues, tout cela se fond dans l'intime et profonde harmonie d'une même âme, enivrée de sentir, et brûlant de se donner. Oui, ce que je distingue en vous, c'est ce grand geste d'effusion, ce cœur répandu comme un vase, cet amour, en un mot, qui ruisselle à travers votre œuvre et la vivifie. Je vous admire et je vous félicite ; car *il faut aimer*. Là est le secret mystérieux et profond de toute la vie, de tout l'art.

N'est-ce point par exemple avec de l'amour qu'est faite cette *Ballade XII* de la *Montagne*, avec cet appel frémissant dans l'aurore :

Entendez-vous la grande voix qui brûle l'air,  
Et dans le fleuve doux qui fait la source tiède ?  
J'entends battre le cœur des Iles !

Et cette autre, toute fondue en douceur, cette argentine pastorale que j'avais déjà remarquée :

Les routes sont jolies, la plage est puérile.  
Les gens vont à la messe et semblent bien heureux.  
Les gens... se pardonnent entre eux.

L'Amour seul est vivant et *fait* vivant. Il faut qu'il pénètre en nous comme l'air que nous respirons, qu'il circule en nous comme un sang idéal qui porte partout la chaleur et la force. Là où il n'est pas, tout se dessèche et meurt ; car, étant la vie, il a la haine de ce qui n'est pas la vie, de l'artificiel. Et c'est cela qui me réjouit chez vous, cette expansion chaude et sincère, cette ferveur vers le vrai. Votre âme est en route, mon cher Fort. Depuis que je la suis, il me semble la voir toujours élargir ses accents, se dégager de toute inutile recherche, de tout raffinement entortillé et superflu, et tenter éperdument de redevenir simple, saintement simple. Il y a là une belle et logique évolution vers la Beauté, qui n'est, en littérature et ailleurs, que la plus directe et la plus forte, c'est-à-dire la plus sincère façon d'exprimer son cœur.

En tête de votre livre, vous revendiquez avec un noble orgueil le nom de poète. Vous y avez tous les droits ; et c'est de ce beau nom que je

veux ici vous saluer, en vous envoyant en même temps l'assurance de toute mon amitié.

A CHARLES GUÉRIN

30 Juin 1898.

Mon cher Poète,

Je tiens à vous dire tout de suite, et d'un seul mot, toute ma pensée : Vous avez fait un beau livre (1).

Je viens à peine d'en tourner les pages somptueuses, et je me sens encore tout enveloppé comme d'une exquise et suave présence. Tant de beaux vers, jaillis du fond du cœur et tout frémissants encore, m'ont grisé, m'ont enivré, que j'ai l'âme comme délicieusement étourdie ! Mystérieuse orgie des mots dorés, tristes, limpides, vivants, sacrés ! Et mystérieux jardin aussi de la vie ! Un être doux, grave et pur,

(1) *Le Cœur solitaire*, Paris, Mercure de France, 1898.

pousse doucement la grille, promène ses yeux d'enfant, et là où les autres ne voient rien, cueille, en chantant et en pleurant, des fleurs humides et profondes, dont le parfum consolera.

Je sens, et avec une irrésistible évidence, que c'est là toute votre âme, sincère, tendre, et comme vous le dites si bien, mélancoliquement passionnée. Or il n'y a point d'autre voie, et c'est là le secret à trouver : dire son âme. C'est un grand bonheur, croyez-moi, d'avoir pu, en vous exprimant pleinement, réaliser ce que tant d'autres chercheront toute leur vie. L'Art vous y a grandement aidé ; car il est chez vous, je le constate, en pleine maturité et a la forme : cette magicienne qui confère par ses philtres précieux l'immortalité, vous a livré toutes ses richesses. Vous avez la couleur, l'harmonie ample et subtile, la nuance dégradée jusqu'à l'agonie, la trouvaille, pas compliquée, mais simple, la plus belle ! la maîtrise qui choisit, marque un trait sobre et fort, et sait sacrifier même l'inutile beauté ! Et tout cela baigné dans une douceur si tiède, si limpide, si bleue !

Je pensais, au passage, vous signaler telles pièces qui m'avaient particulièrement frappé ; mais vous avez opéré vous-même une sélection si sévère, qu'à feuilleter à nouveau votre livre je me sens indécis. Pourtant, que cette pièce

écrite en septembre 1896 m'avait ému : *Fenêtre sur la vie!* Et la suivante, avec la pluie !... Que de beaux mouvements aussi dans votre *Inquiétude de Dieu!* Et cet admirable cri :

Le ciel est pur, l'eau transparente, l'air du soir...

avec ce vers de magnificence calme qui la termine :

Le soleil se coucher sur des moissons heureuses.

Ah ! laissez-moi vous citer de ces beaux vers, d'où la pensée monte forte comme un élixir, ou qui sont doux à caresser pour l'âme comme une immatérielle fourrure.

... Puissante mère,  
Prends-moi, terre des morts, terre des blés, ô terre,  
Mêle mon corps vivant à la grande poussière !...  
Comme le bleu passé des faïences anciennes...  
De la lumière en fuite à de l'ombre étoilée...

(Quelle musique ajoutera quoi que ce soit à un tel vers ?)

La poussière des morts tressaillit dans les urnes...  
La pente d'un coteau secoua ses rosées...

Et cette adorable et flexible rime de *délia*, pour *Ophélia*. Entre nous, nous pouvons aller

jusqu'à ces détails : ils nous coûtent assez du plus pur sang de notre passion.

La chair est chose douce à la chair, je suis jeune...  
... les cheveux d'argent de la pluie...

Et toute cette petite chanson blottie dans des plumes :

Heures de pluie, heures de peine...  
Seule une femme a des tendresses  
Si douces, si douces...

Et comme un enfant nu qu'on trempe en une eau vive,  
Avec un grand frisson plonge-toi dans la vie !...  
Et le bruit de mon cœur tombe au fond du silence...

Jamais, jamais, aucune prose n'atteindra  
« *l'inconnu* » que dégagent des vers comme  
ceux-là...

Le soir léger avec sa brume claire et bleue  
Dort comme un mot d'amour aux lèvres de l'Été...  
Des jupes font un bruit de feuilles sur le sable...

Je vais, je viens, je reviens, comme vous voyez, ne pouvant me détacher de cette volupté d'incliner vers moi au passage ces grands calices lourds de songe ; et ma joie se double à pouvoir ainsi vous le dire. Et si je termine ma lettre par le mot : admiration, je veux que vous

sentiez qu'il n'a rien d'officiel, d'extérieur en quelque sorte, mais qu'il y a, derrière, une âme que vous avez émue, ravie et parfumée, et qui vous en remercie infiniment.

Vous remercierai-je aussi de votre dédicace d'*Orphée* et d'*Ophélie*? Là, vraiment, je suis trop intéressé; sinon, je vous dirais que je mets *La mort d'Orphée* parmi les plus belles choses du volume.

Et maintenant, croyez-moi, je vous prie,  
Votre ami.

A PIERRE LOUYS

Dimanche

17 Juillet 1898.

Mon cher Louys,

Je ne puis vous dire à quel point je suis heureux de vous admirer une fois de plus, et de façon différente, dans votre dernier livre que vous m'avez envoyé, en me gâtant encore,



en édition de luxe. J'avais lu *La Femme et le Pantin* quand il a paru dans *Le Journal*, et j'ai éprouvé une vraie joie de l'avoir ainsi à moi. A plusieurs reprises, pendant que je suivais avec un intérêt passionné les feuilletons quotidiens, j'avais eu l'envie de vous écrire, tant j'étais conquis par votre art. C'était comme un impérieux besoin de vous le dire, ou simplement de le dire ; et je me rappelle encore dans quelle fièvre d'esprit j'ai dévoré le chapitre où Concha danse devant les Anglais.

Toute la scène qui suit entre Concha et le Pantin est absolument admirable, d'une sensation de vérité aiguë, brûlante à la peau, mordante au cœur, avec de telles trouvailles, de tels gestes, de tels revirements, de tels accents — vérités ou mensonges — arrachés vifs au plus profond de la femme, que je ne vois pas très bien l'équivalent littéraire de l'émotion âcre, cinglante, haletante et crue qu'elle m'a donnée.

Vient ensuite l'épisode de la grille. Quelle atroce psychologie vous en a donné l'idée ? Ici, l'inconscience mystérieuse, retorse, déchirante, l'inconscience d'enfant, après tout, de la femme a été pénétrée, analysée par vous avec je ne sais quoi de déconcertant. Toute femme qui vous lira sera de cet avis ; il n'en est point que votre livre ne laissera pas sous un inquiétant

malaise, et qui, à certaines pages, ne tressailliront, comme si elles sentaient vos phrases s'insinuer dans l'ombre jusqu'au plus secret d'elles-mêmes...

Et puis, quel adorable abandon dans votre manière ! Quelle grâce comme nonchalante et facile ! Je ne crois pas pouvoir relever au long du petit roman une phrase qui donnât, par sa contexture laborieuse, l'impression artificielle et à côté de la chose littéraire, — vous entendez ce que je veux dire. C'est la simplicité même, ce récit qui court à son but, sobre, juste, rapide ; nul superflu ; seulement, de temps en temps, une évocation intense, une image forte ou charmante, un trait qui souligne, inoubliable, une tache de couleur, une odeur, un bout de phrase qui, par l'assemblage des mots mystérieux, — ce qui est votre don magnifique, — donne la sensation du voir, du toucher, du sentir, du caresser...

Impossible maintenant, après une œuvre d'une humanité si récente, d'une si savoureuse actualité de décor, impossible aux bons critiques dont le siège était sans doute déjà fait, de vous enterrer, de vous murer dans les fouilles d'Antinoë, une fois pour toutes. La force de Chrysis, de Bilitis, de Concha, c'est d'être pétrie en vraie et pure argile humaine. C'est la divine et tragique et merveilleuse poupée de la terre.

Et qu'on vous laisse lui mettre toutes les robes qu'il vous plaira. Je ne me plains pas des robes d'ailleurs. Celles de Chrysis et de Bilitis sont dans un beau coffret de bois de cèdre incrusté d'ivoire et d'or au fond de mon cœur ; et quand j'ouvre le coffre, rien qu'à palper la soie fuyante et tendre, froissée aux plis de leurs jolis corps, j'éprouve un des plus délicats frissons que le rêve puisse donner à la chair. Demain, j'y enfermerai la robe chaude et fortement odorante de la petite Concha... Je les baiserais toutes les trois doucement ; et je vous remercierai, comme je les aime, infiniment...

---

## A FRANÇOIS COPPÉE

Jeudi

25 Août 1898.

Mon cher Maître,

Je ne saurais vous dire à quel point j'ai été ému par le petit mot plein de cœur que vous m'avez envoyé, aussitôt réception de ma lettre.

---

Je vous écris aujourd'hui ces lignes pour vous dire que je suis plus content. Un mieux sensible s'est manifesté dans l'état de ma mère ; elle a repris ses forces et son activité. Sa figure défaite se remplit ; et tout à l'heure elle me rappelait les bons moments d'autrefois. Je pense donc qu'elle se remettra bientôt tout à fait. Je lui ai dit, — en atténuant la chose, — que vous m'aviez demandé de ses nouvelles. Elle en a été toute pénétrée.

---

## A FRANÇOIS COPPÉE

Samedi

30 Août 1898.

Mon cher Maître,

A tout hasard, et au cas où, — ce que je ne pense pas tout de même, — on soulèverait quelque opposition à cause de *Luxure* (1), voici

(1) Le poète était candidat au prix Archon-Despérouses avec la réédition d'*Au Jardin de l'Infante*. L'Académie lui décerna ce prix en novembre 1898.

ce que je me disais en rentrant à la maison. C'est qu'après tout, ce poème, qui contient sans doute des expressions fortes, mais pas une seule obscénité réelle, n'était qu'une amplification lyrique sur la place occupée par la luxure dans l'humanité; et, en tant que poète, il me semble bien que j'aie le droit de m'en occuper, la quantité n'étant pas négligeable. Il faudrait, autrement, interdire à l'art de s'occuper du crime, ou du vice, et défendre par exemple *Phèdre* ou *Néron*. Ma pièce est vive, mais ne relève pas du Musée de Naples. Ne trouvez-vous pas ?...

En vous remerciant encore de tout mon cœur de ce que vous faites une fois de plus pour moi, je vous envoie, mon cher Maître, l'assurance de ma profonde affection.

Si vous lisiez le sonnet intitulé *Le Sacre* ?...

---

## A GEORGES RODENBACH

Jeudi

10 novembre 1898.

Mon cher Rodenbach,

Merci de votre livre. Je retire les réserves que je vous avais exprimées un jour quant au titre ; à le voir ainsi, il me plaît beaucoup : il y a dans *Ciel Natal* quelque chose de lumineux, de liquide, de blanc. Je viens de le lire, comme il doit être lu, dans la chambre, derrière les rideaux, et toute sa poésie, toute votre poésie — car nul livre ne fut plus personnel, ne fut plus le *miroir* d'une âme — est délicieusement entrée en moi. Peut-être mes préférences iraient-elles vers *Les Lampes*, où vraiment vous avez trouvé des accents d'une émotion infinie. Avec ses mille analogies subtiles, dont vous avez le mystérieux secret, et qui s'impose impérativement à l'âme du poète, qui les perçoit comme il respire, vous avez rendu intensément tragique ce drame du soir qui tombe, — crime

quotidien du crépuscule... — où la lampe, douée d'âme et de vie, devient la Rédemptrice, le Sacré-Cœur de lumière, avec son sang qui coule pour le rachat de l'ombre.

Heureux ceux qui n'ont aimé que les lampes !

dites-vous avec une douce assurance d'Évangile.

Et les vers chantent à mi-voix, tout près du cœur, adorables, comme ceux-ci :

Un ecclésiastique amour de la douceur  
Revêt comme de lin pascal et d'innocence ;  
On se semble approcher de la fin d'une absence,  
Ou veiller le sommeil d'une petite sœur.

Voilà qui est tout entier pénétré de vous-même, de tendresse intime et grave, de solitude jalouse, et de cette douceur poignante qu'ont les yeux au moment où ils vont pleurer.

Puis, partout, cette étrange, très particulière saveur — à la rime surtout — des mots de votre vocabulaire, mots imprévus, transparents, blancs, fluides, qui font comme tremper l'extrémité des vers dans l'eau : cure, — unanime, — nulle, — s'unifie, — plénière, — etc., etc. — l'eau, qu'on retrouve partout, que vous ne pouvez quitter, l'eau, essentielle nostalgie de votre être intime, élément natal de votre poésie.

Que j'aime la pièce XIV des *Femmes en mante* :

Douceur du passé qu'on se remémore,

avec votre portrait d'enfant élégant, pur et mélancolique !

Et cette autre, d'une si angoissante imagination, cette Agonie de Ville (*Les Réverbères*, VII), où

L'air est sonore à cause du silence,  
Où les passants embrument leur marche  
Comme dans une chambre autour d'un lit...

Avec cette succession de signes qui serre peu à peu le cœur, et les réverbères qui sentent la mort en chemin et qui pleurent !... Tout cela est à vous, n'est qu'à vous.

Quant aux licences de votre poétique, — si toutefois un mot pareil signifie encore quelque chose à l'heure présente, — et quant à la coupe changeante et mobile de vos poèmes, je vous donne parfaitement raison, pour ce motif tout simple qu'en ces matières la réalisation seule justifie les théories. Or, ce rythme souple et divers semble épouser avec plus d'aisance encore, et avec des ressources plus variées, les exigences de votre sensibilité. Et puis, j'en sens la musique, toujours : ce qu'il m'est impos-



sible de dire de tant de vers libres que nous prodiguèrent ces dernières années.

En vous remerciant donc de ce nouveau Livre d'Heures, — Livre d'Heures d'automne et de refuge en soi, — je vous envoie ici l'assurance de mon admiration, et je me dis, mon cher Rodenbach, bien sincèrement Votre ami.

---

### A PAUL MORISSE

Jeudi

24 Novembre 1898.

Mon cher Morisse,

Comment vas-tu ? Comment allez-vous ? Je n'eusse pas été surpris de recevoir de tes nouvelles. Moi, je t'en envoie des miennes, et, dans l'ensemble elles sont bonnes. Le bobo est fini, complètement, ou presque ; reste un peu de rougeur, et la moustache dégarnie, mais ça repoussera.

Ma mère va tout doucement, et plutôt mieux.

---

De ce côté, je n'ai plus eu les secousses dont je t'avais parlé, et je prends les jours un à la fois. Dans l'ensemble, je suis donc moralement mieux que tu ne m'as vu, et j'ai repris pied. J'attends un mot de Vallette pour mon livre, qui doit à peu près être achevé. Sans aucune espèce d'impatience d'ailleurs, — plutôt dans l'état d'esprit contraire. Il me semble souvent qu'il s'agit d'un autre.

J'ai vu D\*\*\* l'autre soir. Il est venu gentiment prendre de mes nouvelles. Par malheur, cet animal-là, depuis quinze ans que je le connais, est toujours pressé : c'est un prix fait. Il est resté un grand quart d'heure, m'annonçant, sans m'annoncer, qu'il préparait quelque chose qui ne serait pas des vers, mais où il y aurait des vers tout de même, — en s'entortillant dans des phrases énigmatiques qui ont fini par me gêner, ne sachant si je devais me montrer indiscret, et ne voulant pas paraître indifférent. Que veux-tu ? J'ai été content quand il est parti : la conversation étouffait, faute de naturel. Et c'est souvent comme ça, avec lui. Singulier garçon !

Et toi, ne souffres-tu pas trop des premiers froids ? Ça commence à piquer. Moi, je ne sors plus ; je me colle près du feu ; et j'y serais fort bien, si j'avais quelque chose à faire, je veux dire si je *pouvais* travailler. Mais j'ai beau en

avoir la plus grande envie, le démon de l'obstruction, qui a élu domicile en moi, ne me permet de rien sortir. Et rien n'est pénible comme cela. Je t'ai déjà assommé avec ces antennes ..

—

A JULES RENARD

14 Décembre 1898.

Mon cher Renard,

Merci d'abord de votre lettre si exquisement cordiale. Merci de vos *Histoires naturelles*, que vous m'avez envoyées si promptement et que je suis bien heureux d'avoir. J'en avais lu déjà, quand elles ont paru ; mais je viens d'en *picoter* à nouveau quelques-unes ce soir, et j'ai l'esprit tout imprégné de leur saveur, et tout excité de leur surprenant imprévu d'images, de leurs étonnants raccourcis, de leur précision parfaite, avec ce filet d'ironie — zeste de citron, trille de

fifre, — qui laisse après lui les papilles si étrangement frémissantes. C'est la perfection ; je vous l'ai déjà dit, votre style où l'on ne trouverait pas l'ombre d'un cliché, et qui se crée lui-même — images, tours, métaphores, — de toutes pièces, donne à l'esprit la sensation — comment dirais-je ? — d'un pays tout neuf, où par une nouvelle disposition, par un nouveau jeu de la lumière, on croirait voir pour la première fois les bêtes, les arbres, les plantes... Ou bien encore, à cause de la netteté de vos découpures et du relief merveilleux de vos petits détails, d'une nature regardée à travers le foyer de cristal éclatant d'une épaisse lentille.

Tout cela n'est pas très cohérent, mais je m'efforce de résoudre pour moi-même les éléments d'une sensation tout à fait curieuse que seul vous me donnez...

Je partage tout à fait le regret que vous exprimez de ne pas nous voir plus souvent, mais cela, c'est la vie de Paris ; et je vous serre, mon cher Renard, bien amicalement la main.

## A FRANÇOIS COPPÉE

10 Janvier 1899.

Mon cher Maître,

Vous m'avez toujours montré une affection si vraie et si délicate que je ne crois pas devoir vous laisser ignorer le malheur qui vient de me frapper. Ma pauvre mère vient d'être atteinte de congestion cérébrale ; je venais de la quitter après avoir causé avec elle, quand, en me levant et en passant dans la pièce voisine, je l'ai trouvée à terre, couchée sur le côté droit, le bras et la jambe droite frappés de paralysie. J'étais seul, c'est moi qui l'ai relevée et l'ai portée jusqu'à son fauteuil... C'est tout vous dire. Depuis, son état reste stationnaire, et la prostration est toujours complète ou presque, elle ne prononce que quelques sons confus. Enfin je ne veux pas encore désespérer.

J'obéis à un mouvement de mon cœur en vous écrivant ainsi, mon cher Maître, me sentant

---

sûr de votre sympathie ; et je vous serre les mains avec toute ma peine...

A PAUL MORISSE

Lundi

23 Janvier 1899.

Mon cher Ami,

J'ai un grand malheur à t'annoncer. Je voulais le faire par télégramme samedi, mais mon carnet d'adresses et mes lettres étaient dans un veston de bureau. Ma mère est morte, frappée de congestion cérébrale. C'est la catastrophe que je sentais toujours planer sur moi, depuis déjà longtemps. Plus d'une fois, nous en avons parlé ensemble ; et tu avais pu voir que c'était là le fond de tristesse de ma vie. Elle est tombée dans l'entrée de l'appartement ; et c'est moi, qui venais de parler avec elle quelques minutes auparavant, qui l'ai trouvée et qui l'ai relevée pour la porter jusqu'à son fauteuil. J'étais seul.

Mon frère n'est venu que quelques minutes après. Tu vois quel coup j'ai reçu !

Depuis sa chute, elle n'est pas sortie de sa prostration et s'est éteinte sans agonie, dans la nuit de vendredi, à une heure du matin. On l'a enterrée hier. Ma sœur est avec moi depuis la catastrophe et va rester encore ici quelques jours.

Je suis désespéré !... Comment vais-je organiser ma vie ? Ici, tout autour de moi, tout est plein de ma mère ; à chaque seconde, ce sont des fibres qui se déchirent. Il faut que j'attende que tout cela fasse une grande douleur douce... Quand je suis seul, je ne peux que répéter tout haut machinalement : Pauvre maman !

Je t'embrasse, toi et ta femme, de tout mon cœur. Je sais combien tu m'aimes. C'est dans ces affections-là seulement que je peux trouver un peu de réconfort.

A toi, à vous deux, bien tendrement.

Puisque tu es chrétien, prie pour elle, et surtout pour moi ! J'eusse voulu que tu assistes à son enterrement... Comme tu y aurais pleuré avec moi !

---

## A PAUL MORISSE

Hôtel Auzias, Vence (A.-M.), Mercredi.

9 Mars 1899.

Mon cher Ami,

C'est à Vence que, comme tu vois, ta lettre est venue me retrouver. Vence, Alpes-Maritimes : cela ne te rappelle rien ? C'est le pays de Mars (1). Je suis ici depuis quinze jours, voici comment. Après la mort de ma mère, je suis resté huit jours encore à Paris ; puis, sur les instances de ma sœur qui voulait absolument que je ne demeurasse pas dans l'appartement seul, je me suis décidé à partir dans le Midi ; et ce bon Bonheur, dévoué comme toujours, m'a offert de m'accompagner. Nous sommes allés à la découverte et nous nous sommes arrêtés à Villefranche, où je suis ainsi resté une quinzaine de jours. Bonheur est parti, obligé de rentrer pour sa famille ; et quelques jours après arrivaient

(1) Antony Mars, vaudevilliste, auteur des *Surprises du divorce*.



Mars et sa femme. Mars m'a parlé de l'égalité d'air de son pays : j'y suis venu, et j'ai trouvé qu'il disait vrai. Il n'y a pas de vent ici. Or c'est justement de cela que j'ai besoin. Le pays, de plus, est vraiment beau. La campagne ne forme qu'un jardin. On a à la fois la montagne et la mer : car, à cinq minutes de l'hôtel, je puis la voir, toute bleue, entre une échancrure de montagnes, avec le cap d'Antibes qui s'avance. Je crois que je reviendrai, sinon avec ma bronchite tout à fait guérie, au moins avec plus de force sensiblement. Je mange, je dors bien et je me promène toute la journée. J'ai à certains moments de grandes impatiences de revenir à Paris, et de revoir notre petit appartement, et d'embrasser mon pauvre Paul tout seul là-bas. Ce pays ne me distrait que superficiellement ; mon cœur reste accroché là-bas. Pourtant, je crois aussi que le déplacement m'a fait du bien, en me faisant quand même rompre un cercle de pensées trop obsédantes. Tu as par là le secret de mon long silence. Je serai bien content de te voir quand tu viendras, car je sais l'affection que vous me portez tous les deux, et vous étiez au courant de mes sourdes angoisses. Depuis de longs mois, ma vie en était atterrée. Je ferai ce que tu me demandes aussitôt mon retour à Paris, et je passerai au *Mercury*.

J'espère que vous allez bien tous les deux en

---

ce moment, et je vous envoie ma bien sincère amitié, en vous embrassant affectueusement tous les deux.

A bientôt.

J'essaie de rouvrir les vieilles sources de l'enfance. J'y trouve une fraîcheur et une détente, et, dans une sorte d'invisible présence ainsi perpétuée, une vague douceur d'espérance. D'impossible espérance ?... Marche, me dit mon cœur ; et je marche.

Je ne t'envoie pas le *Mercur*e, craignant de me tromper de numéro.

---

A PAUL MORISSE

Paris, 4 Août 1899.

Mon cher Morisse,

Moi aussi je m'accuse du péché de paresse ; et bien souvent, surtout ces derniers jours, j'ai pensé à t'écrire, remettant toujours. Tu me

---

parles d'un voyage à Abbeville pour mes vacances. Si tu peux disposer de ton temps jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre comme tu le dis d'ailleurs, la chose serait faisable ; mais alors ce ne serait pas dans les jours que tu indiques : 20, 21, 22, 23, 24 août. Voici pourquoi. C'est que j'aurai presque certainement une de mes petites nièces à la maison à ce moment-là ; et ma sœur me l'enverrait précisément alors pour que je puisse lui donner quelques journées de mes vacances, mon frère étant pris au *Crédit Lyonnais* toute la journée. La petite viendrait probablement entre le 15 et le 20, pour partir vers le 24 environ ; et par conséquent, je ne pourrai disposer que des jours suivants. Ce me serait une grande et bonne joie de vivre d'amitié avec toi de pleines journées, et nous pourrions faire quelques bonnes promenades, aller à la mer, par exemple...

Je n'ai rien à te dire de *Polyphème*, que j'ai jeté à l'eau, c'est-à-dire entre les mains de Donnay. Tout est en pleine morte-saison en ce moment. Relâche générale.

Je n'ai pas non plus à te parler d'autre chose. J'ai lu Nangis et Joinville. Mais la chose à faire ne se dessine pas, ne s'éveille pas dans mon esprit. Peut-être suis-je moins en état de grâce que dans ces soirs un peu exaltés où l'idée de *Polyphème* m'a visité et m'a comme mystérieusement contraint à la réalisation. C'est bon et

beau, pourtant, ce travail d'art qui vous fait vivre autour d'une figure choisie et peu à peu vous imprègne de son air. J'ai senti cela à certaines pages de Joinville. Mais quant à réaliser... Peut-être cela mûrira-t-il?...

A EUGÈNE DEMOLDER

Paris, 24 Août 1899.

Cher Monsieur,

Bien que votre roman *La Route d'émeraude* ne soit pas encore arrivé à la fin de sa publication, je ne puis résister à l'envie de vous dire tout de suite à quel point la lecture m'en ravit. Outre l'intérêt d'art qu'il présente naturellement pour tous, il prend pour moi une particulière et succulente saveur, de ce fait que je suis flamand, né à Lille, en Flandre, et que, par conséquent, mœurs, atmosphère, figures,

paysages, tout a fait vibrer en moi là-dedans les cordes natales.

Cette suite de petits tableaux, transportés de la toile de nos vieux maîtres sur vos pages toutes chaudes de joie, de vie et d'amour, me laisse délicieusement amusé, émerveillé. C'est bien là l'œuvre généreuse d'un homme de race. Au cours de votre récit, mille impressions d'enfant s'éveillent en moi et chantent à tue-tête comme des oiseaux au lever du soleil. C'est frais, gras, rose, pourpre, vivant, grouillant et vermeil ! Oh ! oui, surtout cela vit, comme tout ce qui a été enfanté avec amour. Et l'on sent que rien ne sera oublié, que tout sera fouillé et pénétré, avec des notations comme celle-ci, par exemple, qui me revient par hasard :

« M<sup>me</sup> Ternark devant ses fourneaux, en plein coup de feu, les jupes pliées entre ses cuisses... »

Et puisque vous ne craignez pas — au contraire ! — la familiarité des expressions, je dirai qu'à vous lire, mon imagination est heureuse comme une petite folle qui mange une fine tartine coupée en dentelle, avec du beurre si largement étendu qu'il sort un peu par les trous du pain.

Vous pensez bien, toutefois, qu'au milieu de cette ribote de jambons roses, de harengs saurs, de pots mousseux de bières ruisselantes,

---

de cottes troussées et de f... à l'air, je ne suis pas resté indifférent à la belle, à la profonde parole de votre Rembrandt, et que je considère votre épisode des *Disciples d'Emmaüs* comme une admirable trouvaille ! Et puis, nulle école surtout, rien de convenu, de gourmé : la page écrite pour la joie de l'écrire, dans la liberté piaffante du tempérament, et, ce qui est votre caractéristique, dans l'amusement et aussi dans la griserie de la couleur, des mots peinturlurés, de la foule en vie, et des arrangements de décor.

J'attends avec impatience le prochain *Mercur*, et je vous remercie encore, pour finir, de la belle joie d'art que vous m'avez procurée.

—

A RAYMOND BONHEUR

Mardi.

Abbeville, 5 Septembre 1899.

Mon cher Vieux,

Comme vous voyez, je suis encore à Abbeville. J'y suis arrivé vendredi et, ma foi, je m'y

plais beaucoup. C'est un petit coin de province, comme nous aimons à en voir, qui a bien conservé son accent, sa saveur vieille France. Il y a un bord de canal sous les arbres qui vous ravirait, et une petite place propre et déserte, avec des hôtels bourgeois dont les portes ne semblent jamais devoir s'ouvrir, qui ressemble tout à fait à un décor pour *Les Plaideurs*, et que je ne puis traverser sans évoquer tout un monde d'autrefois, un monde qui va des gens du Parlement du XVIII<sup>e</sup> siècle aux gens de la Restauration, de Balzac. J'ai fait avec Morisse quelques bonnes promenades ; car le temps est superbe et j'en profite, pensant que cela me fera grand bien. Dimanche, je suis allé au Tréport et à Mers tout à côté. J'ai passé là une bonne journée, avec surtout un admirable crépuscule au bord de la mer, étendu sur les galets. J'ai songé à vous et j'eusse été heureux de vous avoir avec nous. Les falaises de cette plage, taillées à pic, prenaient à cette heure déserte une admirable grandeur.

Tout à l'heure, nous allons à Crécy, nous traverserons la forêt. Dans ces conditions et vu que je ne vais nulle part cette année, je profite de ces impressions de vieille Picardie, qui au reste en valent bien d'autres, et je resterai deux ou trois jours de plus que je n'avais pensé. J'ai écrit à ma sœur qui m'attend ;

---

mais elle sera contente de savoir que je prends du grand air salubre et de l'exercice.

---

A PAUL MORISSE

Jeudi.

Lille, 13 Septembre 1899.

Mon cher ami,

Merci pour mon *manuscript* (espèce d'allemand !) que j'ai reçu ce matin, et dont j'ai donné la décharge à la poste dans mon lit, ce qui ne t'étonnera pas.

Merci aussi pour le soin que tu as pris de relever les incorrections et les nuances dont nous avons parlé ensemble à la lecture. Toutes, ou presque, sont justes, et je corrigerai en conséquence.

Alors, cela te gêne :

Et c'est ce qui leur fait leur divine innocence ?

---



Au point de vue syntaxe, c'est irréprochable.  
Au point de vue répétition, moi, ça ne m'avait pas sensiblement choqué. Je puis dire :

Et c'est là ce qui fait leur...  
Et c'est de là que vient leur...

Entendu pour :

Que la grande douceur triste de la bonté.

Je l'avais remplacé, en te lisant mon manuscrit, par :

Qu'une souffrance immense où naissait la bonté.

Je vais réfléchir à ta variante :

Qu'une douleur muette...

Elle est bien.

Quant à ton observation pour le petit Lycas :

...Quand il est là, toujours, quoique je fasse,  
Je suis grondé...

je ne la trouve qu'à demi juste. Voici pourquoi : c'est qu'il y a là deux états d'esprit très différents pour Galatée. D'abord, celui qui précède le moment où doit venir Acis : alors, elle est tout enfiévrée de joie. Puis, celui où Acis est

là : alors, la présence de Lycas par qui elle se sent inconsciemment épiée, la rend impatiente, et elle le gronde à propos de tout. Je voudrais savoir si la contradiction des deux attitudes t'a frappé à la lecture par moi, ou si c'est à la réflexion.

De retour à Paris, je t'enverrai mon manuscrit, que je t'ai promis, et je te prierai de me faire encore toutes les observations qui te viendront à l'esprit. Ton affection pour moi est si clairvoyante, et tes conseils — comme pour tant de coins de mon *Jardin de l'Infante* — si voisins d'une collaboration !

Je suis toujours ici, sans doute jusqu'à mardi prochain. De là, je partirai pour Paris avec ma petite nièce Alice. Je ne sais pas encore quand je verrai ce pauvre Bonheur, qui voudra bien, je l'espère, affectueusement m'excuser de le faire tant attendre. Je t'écrirai de chez lui, ou même avant.

Et maintenant, laisse-moi te remercier de ce qu'il y a eu de si profondément, de si vraiment aimant dans l'accueil que toi et ta femme vous m'avez fait. J'en ai été (sans le dire, parce que les phrases ne sont pas d'usage entre nous), infiniment touché ; et je tiens à ce que tu le saches. J'ai conservé de ce calme et intime séjour au milieu de vous une impression douce et charmante, et plus d'un cher souvenir. De plus, phy-

siquement, j'y ai gagné sensiblement ; car, à mon arrivée, tout le monde m'a trouvé bonne mine...

---

### A PAUL MORISSE

Mardi

17 Octobre 1899.

Mon cher Morisse,

Je t'envoie incluse une lettre que je te prie de faire parvenir à M<sup>me</sup> N... Elle m'a envoyé le plus délicieux buvard que tu puisses imaginer, conçu et arrangé, comme décoration, avec le goût le plus délicat. Maroquin écrasé vert sombre, avec de petites fleurs de trèfle d'or à longues tiges en applique. De plus, une décoration au fer en motif de *tulipe*, sans doute intentionnelle, — la tulipe de l'Infante... J'ai été absolument ravi. C'est un cadeau tout à fait hors de l'ordinaire.

Une lettre était glissée dans une poche intérieure de moire antique. Elle était conçue dans des termes que tu imagines aisément, et iden-

---

tiques à ceux de la lettre dont tu me lisais un jour un passage. Je ne peux naturellement qu'en être gêné et confus, tout en étant touché par ce qu'ils marquent de sympathie vraie pour moi...

Comment vas-tu, ainsi que ta femme ? Écris-moi. Je sais que tu es encore plus paresseux que moi, paresseux avec des nuances d'ailleurs ; car d'avoir copié tout mon *Polyphème*, cela c'est tout le contraire de la paresse. Tu me demandes, j'en suis sûr, où j'en suis de mon *Polyphème*. J'y ai travaillé ces derniers temps, pour remanier quelques scènes. Je te communiquerai mes changements prochainement. Je crois que tu les approuveras, bien que tu ne m'aies pas fait à cet égard d'objection positive à la lecture ; mais j'ai cru remarquer que tu sentais un peu la chose comme moi-même. Il s'agit par exemple de la scène de la fin entre Acis et Galatée, avec Polyphème caché derrière eux, la scène d'amour en un mot. J'ai trouvé que ces deux enfants de bergers s'exprimaient un peu trop avec des élégances et des préciosités du *Jardin de l'Infante*, et j'ai essayé de leur faire dire, — je dis : essayé — des choses plus simples, plus à leur portée, plus de leur âge. Car au fond, ils ont, elle quinze ans, lui dix-huit. Je ne sais si j'ai réussi, mais cela me plaît mieux ainsi. C'est quelque chose que j'avais senti en le faisant ; mais j'avais commencé mon travail à peu près par là ; et à ce moment, j'étais

si éloigné de croire à une possibilité d'achèvement et de réalisation que j'avais fait une scène d'amour pour faire une scène d'amour. Après, j'ai eu hâte de conclure, de mettre le mot FIN au bout du manuscrit, et de le communiquer ; et j'ai remis à plus tard de modifier ce qui me choquait un peu dans l'harmonie des personnages.

J'ai modifié aussi la première scène d'Acis et de Galatée, en y mettant quelques notes pastorales, et j'ai fait entrer Acis autrement. Tu m'avais signalé le côté un peu « honteux » de cette entrée de petit marlou quand le michet est parti.

Je n'ai pas changé un vers au rôle de Polyphème.

Pour le reste, je n'ai pas encore bougé, attendant que les remaniements fussent à point. Et puis, et puis, ça m'embête, je me sens mollir avec les mois. Je n'ai plus la fièvre d'attaque du commencement : je ne tiens plus cela comme un étau. Il va falloir que je me fiche moi-même trois pouces d'éperons dans le ventre.

Bonheur, lui, me conseille instamment Mounet-Sully. Il dit qu'avec lui, de la façon dont le rôle est taillé *comme à sa mesure*, j'ai fort peu à risquer, et j'ai par contre tout à gagner. Ce qu'il m'a dit à cet égard m'a frappé. J'agirai dans ce sens. J'essaierai au moins cette carte-là, avant de me replier sur les autres... Et il faudra que je

---

voie Donnay, que je voie Heredia, que je voie, etc., etc... Brrrrmm... Plains-moi !...

Je n'ai toujours pas encore trouvé de grande machine quelconque pour me permettre de repartir. J'ai été si heureux, en faisant *Polyphème* !... Si le Saint-Esprit pouvait m'envoyer l'inspiration de quelque belle et simple tragédie, avec un rôle de femme comme pour une Sarah par exemple !... Enfin !... Espérer ! il faut espérer !...

Je termine en hâte pour ne pas manquer le courrier et je te serre de cœur la main. Embrasse ta femme pour moi, je te prie. Je revois bien souvent votre chambre d'Abbeville, et le fauteuil à bascule où il faisait bon s'étendre après dîner. Je pense t'écrire encore bientôt.

---

## A ADOLPHE VAN BEVER

Jeudi

30 Novembre 1899.

Cher Monsieur Van Bever (1),

Je reçois votre lettre. Les renseignements dont vous me parlez sont, en ce qui me concerne, des plus succincts, et je puis vous les donner par écrit.

1<sup>o</sup> Je suis né à Lille, en Flandre. Rien de particulier à vous signaler quant à ma vie privée. Études au lycée et départ pour Paris vers la vingtième année ;

2<sup>o</sup> J'ai publié en tout et pour tout : *Au Jardin de l'Infante* (1893), première édition (édition verte) ; *Au Jardin de l'Infante*, édition à 3 fr. 50, augmentée d'une partie inédite : *L'Urne penchée* ; enfin *Aux Flancs du Vase* (1898).

3<sup>o</sup> J'ai envoyé des vers à quelques jeunes

(1) Ad. Van Bever et Paul Léautaud préparaient alors leur anthologie, *Poètes d'aujourd'hui*, 1880-1900 (*Mercure de France*, 1900).

revues, sans avoir à cet égard des souvenirs bien précis : *Le Chat noir*, où, je crois, ont été publiés mes premiers vers, — *Le Scapin*, *La Revue générale*, etc., etc. ; mais la plus grande partie du *Jardin de l'Infante* a paru dans le *Mercure*. J'ai donné, en outre, quelques poèmes à la *Revue hebdomadaire* ; et depuis quelques années, j'ai envoyé des vers à la *Revue des Deux Mondes*. Beaucoup de pièces publiées sous cette forme seront par moi réunies d'ici quelque temps en volume.

A la *Revue hebdomadaire*, j'ai donné aussi quelques contes en prose : *Xanthis*, *Divine Bon-temps*, *Hyalis*, ou le petit Faune aux yeux bleus ;

4° Il y a l'article de Quillard dans le *Mercure*, vers la fin de 1893, lors de l'apparition du volume.

L'article de Coppée dans le *Journal*, en mars 1894 ; le « Masque » de Gourmont, dans le *Livre des Masques* ; l'article de Deschamps ; l'article de Jean Lorrain, tout entier consacré exclusivement au poème *Luxure*. Voilà les plus saillants qui me viennent en ce moment à l'esprit. Dernièrement une étude de Henri Bordeaux sur *Aux Flancs du vase*, dans la *Revue hebdomadaire*.

De plus le *Jardin de l'Infante* a été couronné par l'Académie.

Voilà, mon cher Van Bever, ce que je vois d'ensemble, en ce qui me concerne ; ceci me paraît



suffisant pour la notice dont vous me parlez.

A vous bien cordialement, et tout à votre disposition pour tout surcroît de renseignements dont vous pourriez avoir besoin.

---

### A PAUL MORISSE

Mardi

5 Décembre 1899.

Mon cher Ami,

...Moi aussi, si je n'étais pas un détestable paresseux, je t'écrirais plus souvent : j'en suis quitte pour m'adresser de gros reproches, bien souvent, tout en continuant à boudier contre le porte-plume. Je n'ai, au reste, rien de particulièrement saillant à te dire en ce qui me concerne ; autrement, je l'eusse certainement fait. Pour *Polyphème*, les choses sont toujours en l'état, pour cette raison que Mounet-Sully est en tournée européenne et n'est pas encore revenu. Car je t'ai dit, je pense, que j'avais

---

décidé d'amorcer d'abord la chose de ce côté. Je suppose que Donnay, qui me l'avait écrit il y a quelque temps, va me prier à déjeuner d'ici peu, pour causer de la chose avec lui. Comme tu vois, cela n'avance pas très vite... T'avouerai-je qu'avec mon caractère, je n'en souffre pas, — au contraire, — épeuré d'avance à la pensée des démarches que la mise en train nécessitera. De plus, la période d'impatience fébrile est passée ; et j'attends les événements avec calme, avec trop de calme même. L'espoir que je nourrissais un moment, de bondir d'un cheval sur un autre cheval, — je veux dire de trouver aussitôt un autre sujet, — ne s'est pas réalisé ; et il me semble que chaque jour me fasse perdre, sous ce rapport, du courage et de la confiance en moi. Je voudrais travailler, tirant toute santé morale et toute plénitude du travail ; et je ne parviens pas à m'embarquer. Alors, à force de faire les cent pas sur le quai, je me fatigue, et une fois de plus je me décourage ; et ma personnalité recommence à se désagrèger, à se donner à toutes sortes de sollicitations, à dilettantiser. Je ne suis pas, naturellement, aussi mal en point que tu m'as vu au printemps dernier ; mais cela ne va pas très bien tout de même.

Physiquement, cela ne va pas mal, et je ne me plains pas, sauf de ma toux, que tu connais et qui ne veut pas s'en aller, sans d'ailleurs

prendre d'extension. Je fais donner l'huile de foie de morue : cela me fait toujours de la réserve et j'espère passer mon hiver sans accroc. Il est vrai que nous n'avons encore rien vu jusqu'ici.

...As-tu lu le Lorrain d'hier, dans le *Journal* qui porte la date du lundi 4 décembre ? Je crois que tu peux en tous les cas te le procurer facilement. Sinon, je te l'enverrai. Il m'a fait plaisir, malgré l'encadrement de « *Monstres* ».

Je m'amuse en ce moment avec mon frère à jouer à quatre mains. Nous déchiffrons une fantaisie sur *La Walkyrie*. Les thèmes me font bien souvent penser à toi : te souviens-tu ?... Il y a des passages assez difficiles, mais nous arrivons tout de même à les dégager, et ce nous est une grande joie...

---

## A ADOLPHE VAN BEVER

18 Décembre 1899.

Cher Monsieur Van Bever,

Je ne vois pas trop grand'chose à répondre aux différentes questions que pose votre dernière lettre.

Comme je vous l'ai écrit, ma vie n'a point d'histoire, et ne comporte point d'éléments dont se puisse alimenter le coté anecdotes d'une biographie. Ce qu'il y a peut-être d'assez curieux, c'est le chemin que la vie m'a forcé à prendre pour arriver à la littérature. Car j'ai quitté le lycée pour entrer comme saute-ruisseau dans une banque à l'âge de quatorze ans et demi, purement et simplement. De la banque, j'ai été versé dans le courtage des sucres, où j'ai vécu très malheureux pendant plusieurs années, travaillant de huit heures et demie du matin à huit heures du soir, et le dimanche jusqu'à deux heures. C'est ainsi que, cherchant de toutes les façons à me délivrer de cet esclavage, j'ai été amené à

songer à l'Administration. A vingt-cinq ans, sans exagération aucune, je ne comptais encore aucune camaraderie, aucune amitié littéraire. Je n'avais de relations qu'avec des jeunes gens appartenant au monde des affaires. J'en étais quitte pour lire. Heureusement la petite bête avait la vie dure, il faut le croire.

Je vous envoie l'article de Lorrain que vous me demandez à consulter.

Je ne me rappelle pas, en dehors de ce que je vous ai dit, d'autre étude sur moi. Vous ai-je cité ce livre (1) sur la jeune littérature publié au *Mercur*, et dû à la collaboration de deux femmes, dont j'ai oublié les noms ? Il y avait là-dedans quelques pages me concernant, que le *Mercur* même a publiées avant la lettre. Un jeune homme, Achille Segard, doit, je crois, faire paraître sous peu une étude sur mon œuvre.

J'ai cherché ce qui pouvait vous intéresser en ce qui me concerne ; si je trouve quelque chose qui me semble un peu plus caractéristique, je vous en ferai part.

Je m'appelle Albert-Victor. Et toujours tout à votre disposition.

(1) E. Vigié-Lecocq, *la Poésie contemporaine (1884-1896)*, Paris, *Mercur de France*, 1896.

---

## A PAUL MORISSE

1<sup>er</sup> Janvier 1900.

Mon cher Vieux,

Quelle belle et bonne et chère lettre tu m'as écrite ! et comme mon cœur t'en remercie profondément ! Excuse-moi de m'être ainsi laissé distancer ; voici la raison : il me semblait t'avoir entendu dire que tu viendrais à la nouvelle année. Sans doute j'aurai mal compris. Tant mieux d'ailleurs, car j'aurais bien mal profité de ta présence. J'ai eu une attaque de grippe dans les derniers jours de la semaine, à la suite du vent stupide qu'il a fait ; et cela m'a forcé de garder la chambre ces jours de fête.

Inutile de te dire, avec le train de fièvre que j'avais dans les os et la tête vide comme un grelot, les réflexions que j'ai pu faire, au coin du feu. J'ai marqué là deux mauvaises journées, avec un parallélisme vraiment douloureux ; car l'an dernier, précisément à la même époque, j'ai

été atteint de la même grippe, seulement plus grave. Autrement, l'ensemble ne va pas mal, sauf au moral où j'ai, comme ce mois-ci, et malgré toute bonne volonté, les pires jours de sécheresse et d'aridité intellectuelle, ma personnalité abolie, éparpillée, perdue en mille petits filets, comme une pauvre rivière prise à la trahison d'un marécage.

Cela tombe d'autant plus mal que j'aurais au contraire besoin d'un peu de ressort et de confiance en moi : car voilà qu'il va falloir se mettre à commencer les démarches (1). Mounet est rentré. Je suis en outre perplexe à ce sujet : Donnay ne me donne plus signe de vie. Il devait, m'avait-il écrit, me faire signe dès son retour à Paris. Il y a déjà pas mal de temps qu'il est rentré, et il ne bouge pas. Peut-être a-t-il personnellement des ennuis. De toutes façons ce sont mauvaises conditions pour le rôle de zélé partisan que je voudrais lui voir jouer. Peut-être simplement n'y pense-t-il plus ! Alors, il faudrait que j'allasse le relancer !... Cela m'embête !... Tu vois que *Polyphème* va bien doucement. Je te remercie pour lui du souvenir si affectueux que tu lui envoies en deux lignes. Cela lui a fait du bien, le pauvre b...

Et vous deux, puisque je parle toujours de moi ? Vous continuez à mener votre vie au grand

(1) En vue de présenter *Polyphème* à la Comédie-Française.

calme provincial d'Abbeville. Tu ne me parles pas de ta santé, ni de celle de ta femme : c'est qu'elles sont bonnes ? De même pour le service ? Lis-tu beaucoup, par ces longues journées d'hiver ? Et que lis-tu ?...

Il fait très laid aujourd'hui, une pluie fine qui ne cesse pas. Je vais tâcher de prendre mon courage à deux mains et d'aller en voiture faire ma visite à Coppée. Il y a bien longtemps que je ne l'ai vu. J'ai eu un peu l'explication de son attitude réservée pour *Polyphème*. Il trouve ça un peu poème dialogué. Il est certain qu'en dehors du coup de théâtre de la fin, les incidents et les coups de bascule n'abondent pas ; mais il me semblait que l'intérêt moral de mon sujet se soutenait tout seul sans petite intrigue à côté, dans sa pure ligne droite ; et même je me serais bien gardé d'altérer cette ligne et de l'affaiblir par une ingéniosité de second ordre. Et puis, au fond, une tragédie de Racine est-elle autre chose qu'un poème dialogué ?

---



## A JEHAN-RICTUS (1)

Samedi

24 Février 1900.

Mon cher Grand,

Merci de votre lettre et de la primeur du *Piège*. Je l'ai lu hier soir. C'est admirable d'un bout à l'autre et certainement au premier rang de votre œuvre. Je n'y vois rien à retrancher. Il faut le laisser tel quel. Certainement c'est long, mais tant pis. Rien à faire. C'est d'une coulée qui ne comporte pas les tripatouillages. Comment pourrez-vous le dire ? Cela je ne le sais pas... Peut-être dans des circonstances, dans des milieux spéciaux. Je ne vois même pas où vous pourriez faire une coupure, mettre en quelque sorte une charnière, tout se reliant étroitement d'anneau en anneau. A tous moments, il y a des trouvailles d'une beauté puissante et tragique,

(1) Cette lettre et celle du 20 avril 1900 ont été reproduites en fac-similé dans le livre de Jehan-Rictus : *Le Cœur populaire* (Eugène Rey, 1914).

des cordes qui vibrent au profond de la Douleur et de la Piété humaine ; et tout le début est d'une adorable tiédeur mouillée de soir de printemps, avec cette étoile qui tremble comme une larme sur tous les chagrins de la terre...

Vous tenez beaucoup à dire que l'ouvrier se couche sans se « laver le troufignon » ? Vous connaissez mes réserves. Je trouve qu'une crudité de cet ordre n'a de raison d'être que si elle est absolument nécessaire. Est-ce le cas ?

Sa Démolie, sa Désolée !

Voilà des accents admirables.

Et la fin, quel grand drame avec le jaillissement de sa douleur.

su sa pauv' gueule en deux ruisseaux.

Ben vrai ! C'que l' Travail en a fait !  
Son anatomie est usée.  
n'a des jointur's ankylosées,  
y n'est plein d'tar's et d'éparvins.

Ah ! il faut du temps, mon vieux, pour s'arracher un poème comme celui-là des entrailles.

J'espère ne plus être trop longtemps sans avoir le plaisir de nous retrouver pour causer ensemble de tout cela. J'ai gardé de notre journée de dimanche la plus douce, la plus intimement cordiale impression... Et vous me parlez d'une fugue

à la campagne avec une éloquence prenante et tendre qui m'a ému.

A vous, mon grand, bien affectueusement.

---

### A JULES RENARD

Lundi

5 Mars 1900.

Mon cher Renard,

Vous voulez bien que je vous serre bien fort la main ? Au milieu de tant de médiocrité intrigante et encombrante, quel plaisir de voir une œuvre comme la vôtre, d'absolue et jalouse probité, prendre la première place, simplement par la seule force des choses, par l'irrésistible et logique force des choses ! Comme j'aurais voulu être là pour vous applaudir moi aussi ; mais je ne suis pas très épatant comme santé et ne sors que le moins possible. Après tout il vaut mieux que je vous serre la main ici à part, avec toute la vieille

---

---

sympathie que j'ai pour vous ; et vous savez que ce n'est pas pour suivre le monde.

---

### A PAUL MORISSE

Paris, 16 Mars 1900.

Mon cher Vieux,

Eh bien ! comment vivons-nous ? La lettre que voici, j'ai pensé je ne sais combien de fois à te l'écrire et je ne l'ai pas fait. Tu le sais bien, au reste, nous sommes tous les deux d'une très vilaine négligence, et d'une paresse vis-à-vis de laquelle nous ne nous montrons ni l'un ni l'autre assez sévères. Ce que je puis tenter de dire pour ma justification, c'est que je n'avais aucune nouvelle proprement dite à t'écrire. Rien d'important en effet ne s'est passé dans le cours tout à fait monotone de ma vie depuis la fin de l'année dernière. J'ai vécu comme un vieil invalide au coin de mon feu, ne quittant la maison que pour

aller, en rasant les murs, au bureau ; et n'acceptant aucune invitation. Ma santé n'a pas été brillante, ces trois derniers mois ! J'ai toujours cette maudite toux qui m'esquinte, les jours de vent par exemple. Dans ces conditions, je me terre ; et peu à peu mon sang s'alourdit, et j'arrive à l'état stagnant. Je suis, à l'heure qu'il est, un peu comme tu m'as trouvé l'an dernier à Pâques, comme découragé de moi-même, et sans force et sans goût. Chaque jour, je pense que le salut va venir, que je vais soulever ce manteau de plomb : et rien ! J'avais tant espéré, il y a un an, que j'aurais la grâce, en sortant de *Polyphème*, de passer dans une autre atmosphère de bonne exaltation ! Cela ne s'est pas produit, malgré mes efforts ; et j'en suis plus loin, semble-t-il, que jamais. Il ne m'eût fallu qu'un prétexte pour repartir : ce prétexte, je n'ai pu ou je n'ai pas su le faire naître. Marasme complet. Marasme partout d'ailleurs. Je laisse dormir *Polyphème*, je veux dire par là que je ne fais pas ce qu'il faudrait à cet égard. Je l'ai confié à Donnay, qui devait, il y a un mois, en parler à Mounet-Sully. Je n'en ai pas de nouvelles et n'en ai pas demandé. Je sais bien que Donnay a été pris par des répétitions ; mais l'an dernier, j'avais une autre vitalité, et j'eusse trouvé le moyen de lui croquer les pattes et de savoir quelque chose.

Tout cela n'est pas très brillant, comme tu

---

vois ; ma foi ! assez dans la note générale de ma vie, cependant ; et tu ne seras pas, au fond, autrement étonné.

Et toi, que fais-tu ? Comment vas-tu ? Comment va ta femme ? Comment avez-vous passé ce rigoureux, ou plutôt ce flasque hiver ? N'avez-vous pas été *influenzés* l'un ou l'autre ? Tant de gens se sont trouvés pincés ! Quelles dispositions as-tu prises pour ton voyage à Paris ? Je crois me rappeler, il est vrai, que tu le retarderas jusqu'à celui que tu dois faire à l'Exposition avec ton beau-frère. Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus !...

---

## A JEHAN-RICTUS

Samedi.

Lille, 20 Avril 1900.

Mon cher Ami,

Comment vous remercier du magnifique exemplaire de vos *Doléances* que vous m'avez envoyé avec le titre de propriété dûment imprimé, ce qui n'est point d'un luxe banal ! Je vous avoue que j'y ai été très sensible, et que cette « distinction » affectueuse, jointe aux termes vibrants de la dédicace, m'a profondément touché ! J'ai coupé les pages avec un soin religieux, et j'ai relu les pièces que je connaissais déjà et qui m'ont rendu, vives ainsi imprimées, la même forte impression qu'elles m'avaient déjà donnée. C'est partout, et toujours, et sans fléchissement ni remplissage, un accent lyrique d'ardeur palpitante ou d'ironie noire, vos yeux et votre bouche enfin, la prière désolée, ou la révolte en éclairs de votre regard, et la torsion oblique et féroce de votre rictus.

---

Je vous ai déjà dit que je trouvais que votre forme avait peut-être encore gagné en concision, en tension tragique sur celle des *Soliloques*. C'est partout de métal plein ; et je comprends tous les brouillons, toutes les paperasses griffonnées que vous m'avez montrées. Que de fois faut-il remettre au creuset pour obtenir cette dureté, et cette plénitude ! Cela, c'est la probité d'art, c'est la conscience de beauté qui brûle en vous, et ne vous permet qu'une production vingt fois épurée ; alors cela devient de l'alcool à 80 degrés. Ceux qui y touchent sentent par où ça passe ! Autrement, rien ne vous serait plus facile que de faire une chanson tous les jours, comme l'inépuisable Fursy. Le succès de vos *Soliloques* ira, j'en suis certain, grand encore, à vos *Doléances*. Elles ne contiennent que des choses de tout premier ordre. Votre *Pierreuse* est terrible ; et je résume toute mon impression diverse et saccadée dans ce mot sous lequel mon cœur a été cloué tout pantelant... Vous n'avez rien fait, je crois, qui soit d'une ironie plus profonde, plus juste et plus lamentable que votre complainte des *Petits Déménagements parisiens*. Je crois que vous aurez à la dire un nombre incalculable de fois. C'est un chef-d'œuvre. Et nous arrivons au *Piège* sur lequel vous savez mon opinion. Cela termine magnifiquement, dans un long



cri de douleur et de désespoir, votre petit livre de misère, de boue, de rage et de larmes. L'harmonie en est ainsi parfaite... J'ai déjà dans la tête je ne sais combien de vos petits vers de huit pieds, — octopodes, comme les dénomme le triste ..., — qui sont fixés d'un coup de marteau solide à ne jamais tomber. C'est le pouvoir mystérieux du Verbe et du Rythme. Cela se fait tout seul, et rien ne les arracherait maintenant. J'ai noté au passage les corrections que vous avez faites pour *le Piège* sur les épreuves que vous m'aviez envoyées. Elles m'ont toutes paru très heureuses, et je les approuve pleinement. Cela a dû bien vous tirailler à la dernière heure. Il y a des passages de doute si lancinants, dans la fièvre ultime du dernier jour.

Merci encore du don précieux que vous m'avez fait là, mon cher vieux. Jamais votre pensée ne s'est réalisée avec plus de force et de maîtrise ; je suis fier d'en avoir un témoignage matériel aussi somptueusement personnel.

---

## A RAYMOND BONHEUR

Jeudi.

Lille, 3 Mai 1900.

Mon cher Ami,

Le docteur sort à l'instant et vient de me faire ma quatrième injection de sérum. Ma foi, sans pouvoir encore constater de résultats positifs, je ne me sens tout de même pas plus mal que je n'étais, — au contraire ; et il me semble que je rentre un peu en possession de mes forces. Je suis sorti assez souvent ces jours derniers, ce qui m'aguerrit peu à peu. Aujourd'hui, par exemple, la chose m'a été impossible : car il fait ici un vent du diable, pas froid du reste ; mais abrutissant et stupide. J'ai tenté de l'affronter pendant quelques rues ; mais j'ai dû rebrousser chemin...

Comme je vous l'ai dit plus haut, je fais des promenades dans les environs de Lille, les faubourgs plutôt ; il y a une promenade que j'aime particulièrement et que je voudrais

faire avec vous. Il y a une douceur, un calme, une placidité de terre flamande, avec de grands pâturages à perte de vue, des rideaux de peupliers, un canal, des clochers de village, sous un ciel comme vous les aimez, presque toujours légèrement voilé, avec des ordonnances de grands nuages de ouate fine longtemps immobiles et parsemés d'échancrures de bleu d'une délicatesse vraiment exquise.

J'ai emporté *La Double Maîtresse* et, comme vous me l'aviez écrit vous-même, je le déguste. Quelque trente pages au plus à la fois pour ne jamais altérer la finesse du goût. C'est pour nous une friandise faite sur commande. Régnier d'ailleurs lui-même a commencé par s'y délecter merveilleusement, et je l'y retrouve expliqué de fond en comble, sans le masque qu'une esthétique symboliste lui fit prendre quelquefois avec trop de raideur. Là, son naturel coule à pleins bords, avec la retenue de fond qu'il sait toujours garder, même dans ses pires audaces. C'est un grand écrivain, de la plus riche et de la plus piquante imagination. Toute la partie de l'enfance de Julie chez les du Fresnoy et ses séjours à Pont-aux-Belles jusqu'à la catastrophe de la bibliothèque est d'une grâce vieille France tout à fait adorable. Il flatte et ravive toutes mes tendresses pour ce délicieux XVIII<sup>e</sup> siècle à carrosses, à poudre et frimas, à

---

pavillons de musique, et à si belles révérences de salon et de style. Le style de Régnier s'amuse tellement lui-même à pincer sa jupe et à la faire cérémonieusement, sa révérence !... Tout cela me fait des journées plus supportables que celles du mois passé où l'ennui pesa lourdement sur mes pauvres épaules.

### A RAYMOND BONHEUR

Mardi.

Lille, 8 Mai 1900.

Mon cher Ami,

Je vous écris aujourd'hui par un temps triste et pluvieux et même légèrement froid. Je suis calfeutré à la chambre. État général : pas mauvais, sans que je puisse encore m'écrier que je constate un changement considérable. Je me suis pas mal promené par ces beaux temps, c'est-à-dire que je suis sorti tous les jours plusieurs heures, mais il manque l'entraînement ; et, au bout d'un

moment, les jambes et les poumons demandent à se reposer. Une des choses qui m'ont fait assez mélancoliquement toucher du doigt mon état passager — du moins je veux le croire — de fatigue et d'affaiblissement, c'est que la poussée printanière, éclatant dans les arbres et les jardins, faisant sauter les feuilles toutes neuves de leurs enveloppes et couvrant de fleurs blanches les pommiers et les cerisiers, toute cette féerie ne m'a pas communiqué sa griserie. Je ne me rappelle pas jusqu'à cinq minutes d'exaltation physique dans le souffle du renouveau et la divine limpidité du ciel... Vous l'avez eu, cela, vous, comme chaque année d'ailleurs, je l'ai senti à votre lettre et vous ai envié. Je ne suis pas accordé, pour le moment, avec le grand orgue panthéiste ; et cela comporte quelque tristesse de fond, la tristesse du pauvre type qui est dans une maison où l'on prépare un beau dîner et qu'on n'invite pas.

Je pense beaucoup à vous et au plaisir que j'aurais de me promener à vos côtés sous vos ombrages, mais avec cet estomac capricieux, pour ne pas dire plus, et ces injections, je ne vois pas encore possible de vous fixer une date et je ne saurais vous dire à quel point j'en suis ennuyé. Ne croyez pas au surplus qu'ici l'on me retienne. Ma sœur, certes, est pleinement heureuse de m'avoir, mais elle est assez raisonnable pour faire

passer avant tout la santé, et elle me verrait elle-même avec plaisir dans votre campagne. Sans compter qu'elle s'imagine que sa maison provinciale n'offre pour mes besoins de commerce intellectuel que des ressources trop pauvres, et que je pourrais m'ennuyer chez elle, ce en quoi, vous le savez, elle se trompe. Pas tout à fait cependant, car à la longue l'absolue privation de toute causerie, de tout échange de pensées et d'impressions, me semblerait lourde.

J'ai fini *La Double Maîtresse*. C'est un appoint de moins ; pourtant, j'y suis allé bien lentement. La mort de ce pauvre Galandot est très belle. On touche là, avec Angiolino et Olympia, cramponnés à leur billet, au grand tragique... Et un autre tableau d'imagination puissante et sinistre, c'est la cage aux singes du cardinal Lamparelli, avec le domestique qui lui torche tout le temps le coin de la bouche, et son rire de gâteux. C'est fort, très fort ! Mais quelle étrange chose, cette obsession d'un aussi pauvre type ! C'est tout à fait curieux, comme document littéraire pour expliquer Régnier, cette douce et grotesque silhouette qu'il portait en lui, qui s'imposait à lui, — car je crois parfaitement ce qu'il dit dans sa préface à cet égard.

## A RAYMOND BONHEUR

Mardi

Lille, 13 Mai 1900.

Mon cher Ami,

Comme vous voyez, je ne suis pas long à vous répondre. Ça ne va pas aujourd'hui : c'est même une de mes plus mauvaises journées, sinon la plus mauvaise. Je n'en suis pas étonné, étant donnée la température qu'il fait. Je suis dans ma chambre : le ciel est gris, et je vois le vent secouer les arbres par moments, avec violence, dans le jardin. Comment sortir, dans ces conditions ? Je m'étonne que votre lettre ne m'ait pas parlé de cet abaissement de température qui a arrêté net l'essor dans le bleu...

Moi, je lis, ou plutôt je parcours en ce moment les *Mémoires* de Casanova. J'ai voulu lire cela après *La Double Maîtresse*. Cela ne m'intéresse que relativement, toutefois. C'est amusant de grouillement, de mouvement et de milieux. Je retrouve là des coins d'Opéra-Comique déli-

---

cieux : la Constantinople du XVIII<sup>e</sup> siècle, Venise et les castrats, Tivoli, Frascati, Corfou et la belle grecque, les corsaires de l'île de Zante, les cardinaux romains avec leurs maîtresses, les dons Antonio et dons Bartolommeo classiques. Vous voyez tout cela d'ici. Malheureusement, ce sont des mémoires écrits par un homme qui, pour les arranger littérairement, en a enlevé le côté plus intéressant pour nous, c'est-à-dire, de place en place, le détail vrai, la réflexion crue, le petit renseignement insignifiant et vulgaire qui fait tout comprendre d'un coup, la maladresse, la gaucherie, la friponnerie, la coch..., mais enfin, la vie à arêtes vives. Ce n'est pas vivant. Ça pourrait être tout aussi bien écrit par n'importe quel Lesage ou Dumas père. C'est joliment imaginé, voilà tout. Et pourtant, si le bougre ne ment pas, quelle existence ! même en en rabattant gros. Enfin, c'est tout de même à avoir dans sa bibliothèque pour se désennuyer l'hiver, au coin du feu.

Je n'ai point grand'chose d'autre à vous dire. Je ne travaille toujours pas. J'ai essayé. Cela est venu bien mal, sans fièvre et sans joie...

---



## A PAUL MORISSE

Jeudi.

Lille, 16 Mai 1900.

*M. A. Samain,  
chez M. Soulisse,  
127, rue Jacquemars-Giélée.*

Mon cher Ami,

Hélas ! je viens de recevoir ta lettre, et par la suscription que porte la mienne tu comprendras que tu ne peux compter sur moi. C'est en effet de chez ma sœur que je t'écris. J'y suis, depuis près d'un mois, à me soigner de ma vieille sale bronchite, que je ne parviens pas à déraciner et qui m'a mené peu à peu jusqu'à l'anémie et l'épuisement. Songe qu'à cause d'elle, voilà près de cinq mois — depuis le mois de novembre dernier ! — que je ne suis pour ainsi dire pas sorti. Aussi me sentant sans force et mal fichu, il y a un mois, j'ai, sur le pressant conseil de mon médecin, décidé de prendre une mesure énergique, et j'ai demandé au bureau trois mois de congé qui m'ont été

accordés. Tu devines comme ici ma sœur doit me soigner ; mais la température est si mauvaise, le froid et le vent persistent si longtemps que je n'ai pas pu constater encore un sensible changement, étant fort peu sorti, ayant pris fort peu de grand air. En outre, et pour brocher sur le tout, j'ai toujours — et plus que jamais ! — l'estomac en panne. Paresse complète, inertie résolue. J'espère qu'avec l'arrivée réelle du beau temps, — car il faudra bien qu'il arrive ! — et grâce à une immersion complète dans le grand air de la campagne, chez Bonheur, qui m'attend, j'arriverai à retaper un peu ma sale machine, avec laquelle je suis désolé de t'ennuyer depuis si longtemps.

Je voulais t'écrire ces choses ces temps derniers ; mais c'est toujours la même chose ! Et toi aussi, c'est toujours la même chose ! A peine un billet griffonné tous les trois mois. Sais-je seulement si tu vas bien ? si ta femme va bien ? Oui, — dois-je en conclure par ta lettre, puisqu'elle part pour Vienne. Embrasse-la bien affectueusement de ma part ; elle ne saurait croire à quel point je suis désolé de vous causer cette déception ; car, à Paris, tout mon temps vous était donné d'avance. Enfin !... Rien à faire !...

Je t'écris tout de suite, pour que ma lettre t'arrive avant ton départ.

De cœur avec toi, mon pauvre vieux, — pas de chance !

—

### A PAUL MORISSE

*Magny-les-Hameaux, par Chevreuse (S.-et-O.), 3 Juillet 1900.*  
Vendredi

Mon cher Ami,

Tu penses bien que je ne puis t'en vouloir de ta paresse, étant sous ce rapport d'une faiblesse dont j'ai sans cesse à m'excuser. Je suis en effet chez Bonheur où je prends le plus que je peux de l'air délicieux qu'on y respire et qui ne saurait être plus pur. Voici trois semaines que j'y suis ; je crois que cet admirable oxygène doit déjà avoir renouvelé mon sang. Je vais bien ; je dors bien ; l'appétit, il est vrai, traîne toujours la patte. Seule, la suffocation reste stationnaire et ne me permet pas de juger de mes forces. Ajoutes-y la bronchite qui me fait encore beaucoup tousser et cracher la nuit :

tu comprendras que je ne suis pas encore aussi brillant que je le voudrais. Il me semble même que les conditions parfaites d'air et de régime dans lesquelles je suis placé ici me fassent mieux sentir tout l'arriéré que j'ai à payer, toute l'usure de ma machine. J'espère arriver à me rétablir; mais il me semble maintenant que cela sera plus long que je ne l'avais cru d'abord. Quant à te voir dans dix jours, la chose, à première vue, ne me paraît pas possible. Songe que pour ne pas me déranger et aller à Paris moi-même, j'ai écrit hier à mon frère Paul de venir ici avec le docteur, toute fatigue me mettant tout de suite à bout. Tu penses bien comme la proposition que tu me fais, accompagnée du mot si plein d'affection de ta femme, m'a été sensible. Je sais tout ce que vous mettriez de dévouement et de soins autour de moi. Mais tout de même, il vaudrait mieux pour moi ne pas sacrifier l'avantage incomparable de la campagne et du grand air d'ici. Je voudrais t'écrire autre chose, mais c'est la raison qui s'y oppose. Figure-toi que, les choses ne changeant pas, je ne sais pas trop quand je rentrerai à mon bureau. Tu vois quelle perturbation morale et matérielle dans mon existence! Enfin!...

Je t'embrasse bien de cœur. Embrasse ta bonne et chère femme pour moi à son retour,

en lui affirmant que je pense bien souvent à vous deux.

A toi. Et ta santé, à toi ?

—

## A FÉLIX JEANTET

7 Juillet 1900.

*Albert Samain,  
chez M. Bonheur, Magny-les-Hameaux,  
par Chevreuse (Seine-et-Oise).*

Cher Monsieur Jeantet,

C'est un revenant qui prend la liberté de venir vous demander un petit service. Voici de quoi il s'agit. Une revue de Lille (1) sérieusement faite (Lille est mon pays natal) doit publier un numéro qui me sera entièrement consacré. On m'a demandé ce que j'avais publié en prose. J'ai répondu : trois contes, dans *La Revue hebdomadaire*. Je me suis mis alors à chercher chez moi les revues contenant ces contes. J'ai pu remettre

(1) *Le Beffroi*, dont le numéro d'août 1900 est consacré à Albert Samain.

---

la main sur deux : *Xanthis, ou la Vitrine sentimentale* et *Hyalis, le petit Faune aux yeux bleus*.

Quant à *Divine Bontemps*, le troisième conte, sans doute l'aurai-je prêté à quelque ami qui aura oublié de me le rendre. Impossible de mettre la main dessus.

Dans ces conditions, je viens vous demander s'il ne vous serait pas possible de faire rechercher dans votre collection (s'il y a classement par noms d'auteur, cela ira assez vite), le numéro en question et me l'adresser.

Je sais qu'il y a là beaucoup d'indiscrétion de ma part ; mais, vous voyez la situation ; je vous en serai infiniment reconnaissant.

Et j'en suis resté avec vous sur trois contes. Pourquoi ? Paresse... Oui, paresse ; et ensuite, peut-être, manque de confiance en moi-même, de cette confiance qui vous fait jeter à l'eau carrément, en vous disant : « Tu te débrouilleras toujours à la fin. » J'ai toujours peur de la fin. Je vous fais cette petite confession, en passant, parce que mon entrée à la *Revue hebdomadaire* aurait pu et dû m'entraîner tout naturellement à passer du conte au roman, et par là à déboucher tout un côté de ma vie littéraire. Rien n'était plus normalement indiqué. Enfin...

Je vous demande encore mille fois pardon pour l'objet ridicule de cette lettre ; et, en vous assurant que je vous suis toujours infiniment

reconnaissant de l'accueil aimable que vous m'avez fait, je vous prie de croire, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Je suis à la campagne en ce moment-ci, chez un ami, soignant une bronchite tenace qui m'a beaucoup affaibli.

A LÉON BOCQUET

Magny-les-Hameaux, 14 Août 1900.

Cher Monsieur Bocquet,

Je ne veux pas tarder à vous envoyer tous mes remerciements pour *Le Beffroi*. C'est tout à fait réussi, et je ne pouvais désirer mieux. Il y a là pour moi un hommage affectueux qui, en me rapprochant de mon passé et en m'en faisant sentir encore maintenant les ingratitude, le rendait encore plus cher à mes yeux.

Votre article est fort bien, et d'une rare et

---

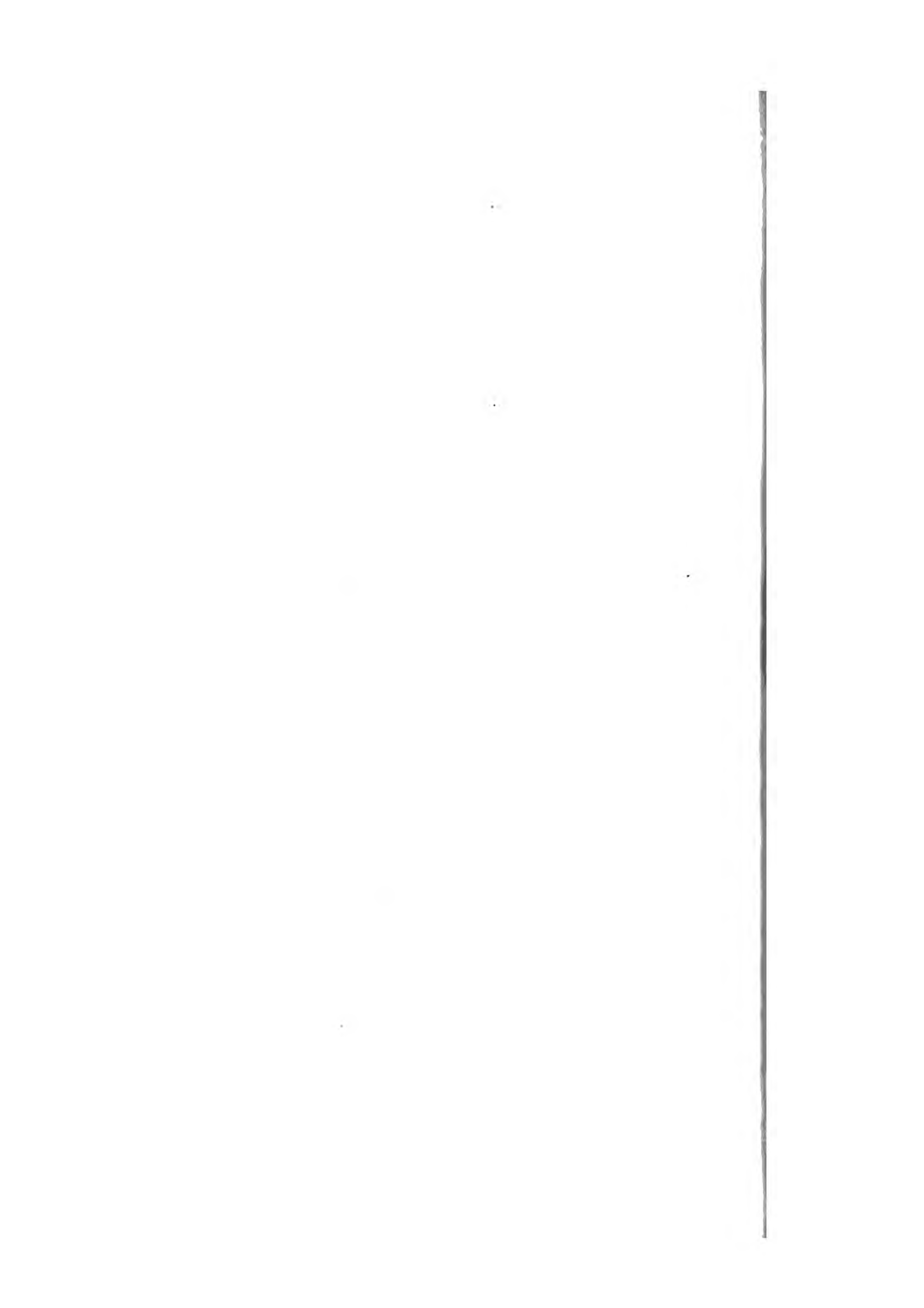
ténue pénétration. Quelque exagération toutefois dans l'inclination constante que vous donnez à mon âme vers la mort. Le pessimisme est moins vif. Toutefois, ma sœur, qui m'a toujours vu grave depuis mon enfance, a été tout à fait émue et bouleversée à la suite de vos pages, surtout que je suis sérieusement malade en ce moment...

Je vous demande pardon, mais vous voyez mon écriture ! Je constate avec stupéfaction que je ne peux plus écrire de mon écriture courante. Qu'est-ce que cela signifie ? Je suis tout à fait fatigué.

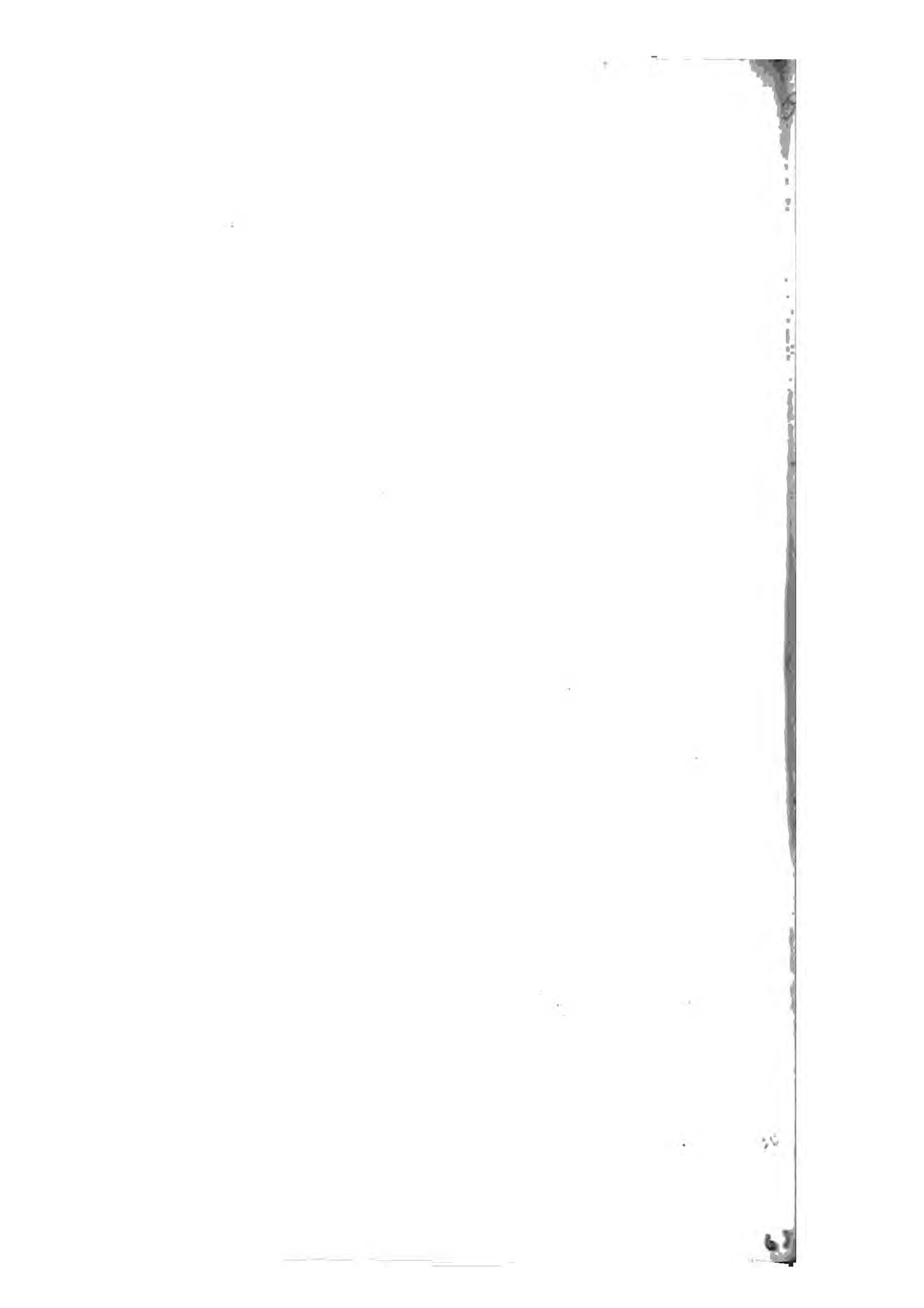
Je vous serre la main bien cordialement.

FIN





# TABLE DES MATIÈRES



1887

30 <i>Avril.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	1
24 <i>Mai.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	4
3 <i>Novembre.</i> — A Raymond Bonheur. . . . .	7

1889

10 <i>Août.</i> — A Anatole France. . . . .	9
---	---

1890

23 <i>Mars.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	12
13 <i>Septembre.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	14

1891

7 <i>Juillet.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	16
---	----

1892

21 <i>Mars.</i> — A Odilon Redon. . . . .	18
12 <i>Août.</i> — A Raymond Bonheur. . . . .	21
20 <i>Août.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	22

## 1893

.. <i>Août.</i> — A Paul Morisse . . . . .	23
.. <i>Septembre.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	29
.. <i>Octobre.</i> — A Paul Morisse . . . . .	33
6 <i>Décembre.</i> — A Paul Morisse . . . . .	38

## 1894

20 <i>Janvier.</i> — A Paul Morisse . . . . .	44
17 <i>Mars.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	47
26 <i>Mars.</i> — A François Coppée . . . . .	48
27 <i>Mars.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	50
.. <i>Mai.</i> — A Paul Morisse . . . . .	52
.. <i>Juin.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	55
18 <i>Juin.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	58
24 <i>Juin.</i> — A Georges Rodenbach . . . . .	60
8 <i>Juillet.</i> — A Georges Rodenbach . . . . .	62
.. <i>Août.</i> — A Paul Morisse . . . . .	64
27 <i>Septembre.</i> — A Paul Morisse . . . . .	65
26 <i>Novembre.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	68
9 <i>Décembre.</i> — A François Coppée . . . . .	72
12 <i>Décembre.</i> — A François Coppée . . . . .	73

## 1895

6 <i>Janvier.</i> — A Paul Morisse . . . . .	73
27 <i>Janvier.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	77
.. <i>Mai.</i> — A Antonio de La Gandara . . . . .	78
20 <i>Mai.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	80
6 <i>Juin.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	82
19 <i>Juin.</i> — A Fernand Séverin . . . . .	84

## 1896

11 <i>Avril.</i> — A Paul Morisse . . . . .	86
15 <i>Avril.</i> — A François Coppée . . . . .	92

19 <i>Avril.</i> — A Pierre Louys. . . . .	93
3 <i>Juin.</i> — A François Coppée . . . . .	94
8 <i>Juin.</i> — A Pierre Louys. . . . .	95
16 <i>Juin.</i> — A Paul Morisse . . . . .	96
30 <i>Juin.</i> — A Marcel Schwob . . . . .	99
.. <i>Juillet.</i> — A Paul Morisse. . . . .	103

## 1897

4 <i>Janvier.</i> — A François Coppée. . . . .	107
13 <i>Février.</i> — A Raymond Bonheur. . . . .	109
27 <i>Février.</i> — A Raymond Bonheur. . . . .	111
6 <i>Mars.</i> — A Paul Fort . . . . .	112
10 <i>Mars.</i> — A François Coppée. . . . .	113
.. <i>Avril.</i> — A Jules Renard . . . . .	114
25 <i>Mai.</i> — A Georges Rodenbach . . . . .	116
18 <i>Juin.</i> — A André Gide . . . . .	118
5 <i>Juillet.</i> — A Henri de Régnier. . . . .	123
28 <i>Juillet.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	124
8 <i>Septembre.</i> — A François Coppée. . . . .	126
12 <i>Septembre.</i> — A Paul Morisse. . . . .	128
28 <i>Octobre.</i> — A Raymond Bonheur. . . . .	136
16 <i>Décembre.</i> — A Paul Morisse . . . . .	139

## 1898

7 <i>Janvier.</i> — A Raymond Bonheur . . . . .	144
.. <i>Janvier.</i> — A Paul Morisse. . . . .	146
28 <i>Mars.</i> — A Paul Fort . . . . .	150
30 <i>Juin.</i> — A Charles Guérin . . . . .	153
17 <i>Juillet.</i> — A Pierre Louys. . . . .	157
25 <i>Août.</i> — A François Coppée . . . . .	160
30 <i>Août.</i> — A François Coppée . . . . .	161
10 <i>Novembre.</i> — A Georges Rodenbach . . . . .	163
24 <i>Novembre.</i> — A Paul Morisse . . . . .	166
14 <i>Décembre.</i> — A Jules Renard . . . . .	168

## 1899

10	<i>Janvier.</i> — A François Coppée. ....	170
23	<i>Janvier.</i> — A Paul Morisse. ....	171
9	<i>Mars.</i> — A Paul Morisse. ....	173
4	<i>Août.</i> — A Paul Morisse. ....	175
24	<i>Août.</i> — A Eugène Demolder. ....	177
5	<i>Septembre.</i> — A Raymond Bonheur. ....	179
13	<i>Septembre.</i> — A Paul Morisse. ....	181
17	<i>Octobre.</i> — A Paul Morisse. ....	184
30	<i>Novembre.</i> — A Adolphe Van Bever. ....	188
5	<i>Décembre.</i> — A Paul Morisse. ....	190
18	<i>Décembre.</i> — A Adolphe Van Bever. ....	193

## 1900

1 <sup>er</sup>	<i>Janvier.</i> — A Paul Morisse. ....	195
24	<i>Février.</i> — A Jehan-Rictus. ....	198
5	<i>Mars.</i> — A Jules Renard. ....	200
16 <sup>r</sup>	<i>Mars.</i> — A Paul Morisse. ....	201
20	<i>Avril.</i> — A Jehan-Rictus. ....	204
3 <sup>m</sup>	<i>Mai.</i> — A Raymond Bonheur. ....	207
8	<i>Mai.</i> — A Raymond Bonheur. ....	209
13	<i>Mai.</i> — A Raymond Bonheur. ....	212
16	<i>Mai.</i> — A Paul Morisse. ....	214
3 <sup>m</sup>	<i>Juillet.</i> — A Paul Morisse. ....	216
7	<i>Juillet.</i> — A Félix Jeantet. ....	218
14	<i>Août.</i> — A Léon Bocquet. ....	220

**ACHEVÉ D'IMPRIMER**

**le vingt-huit février mil neuf cent trente-trois**

**par**

**L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE**

**à Orléans**

**pour le**

**MERCURE**

**de**

**FRANCE**





WLC  
149

ALBERT SAMAIN

AF27

# Des Lettres

1887-1900

A FRANÇOIS COPPÉE, ANATOLE FRANCE,  
HENRI DE RÉGNIER, CHARLES GUÉRIN,  
PAUL MORISSE, GEORGES RODENBACH,  
ODILON REDON, ANDRÉ GIDE, RAYMOND  
BONHEUR, JULES RENARD, PAUL FORT,  
MARCEL SCHWOB, PIERRE LOUÏS, ETC.

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIII

LIBRAIRIE E. DRON  
LIVRES D'ÉRUDITION  
HISTOIRE LITTÉRAIRE  
PHILOGIE  
8, rue Vauvray  
GENÈVE

E. O.  
D'ÉRUON  
LITTE

# MERCURE

DE

# FRANCE

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercur* de France, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien

qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercur* de France paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercur* de France donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6<sup>e</sup>**









